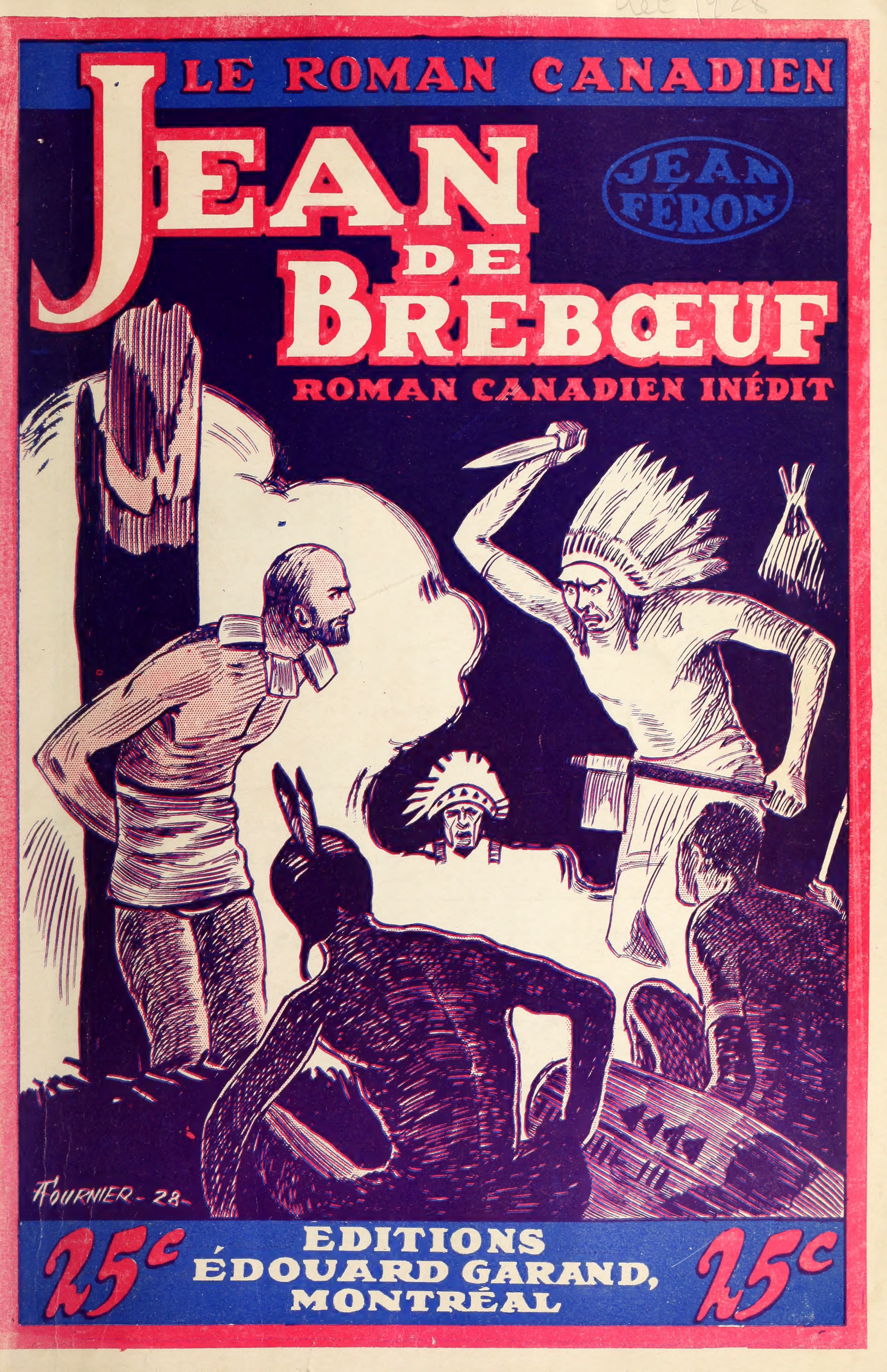
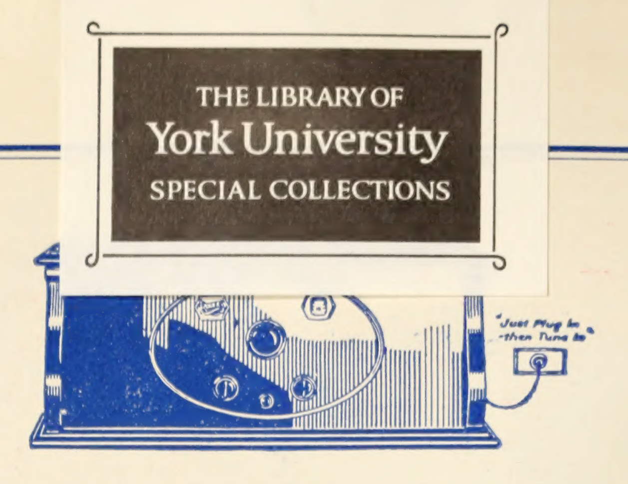
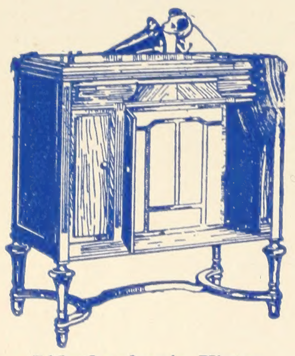
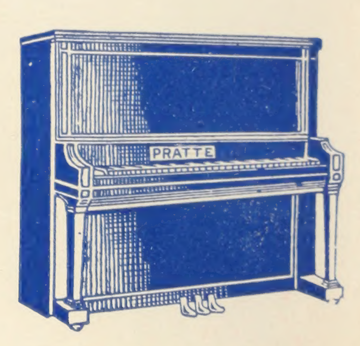

LE ROMAN CANADIEN
JEAN DE BREBŒUF
JEAN FÉRON
ROMAN CANADIEN INÉDIT
FOURNIER-28-
25c
EDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL
25c



Le Fameux Radio ROGERS
Le pionnier des "sans batteries"



L'Orthophonic Victor
Achetez le véritable, il ne coûte pas plus cher que les autres.



LE PIANO PRATTE
L'INSTRUMENT PARFAIT

AUSSI: Pianos Langelier, Strathmon, Mansford

Radios électriques Atwater-Kent, Victor, Majestic

LES CONDITIONS LES PLUS FACILES EN VILLE



510 EST, RUE STE-CATHERINE -:- MONTREAL

Le plus grand magasin du genre au Canada

Beauceville DECEMBRE 1928 Montréal

Jean de Brébeuf

Roman canadien inédit

PAR

Jean Féron

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

DU MÊME AUTEUR

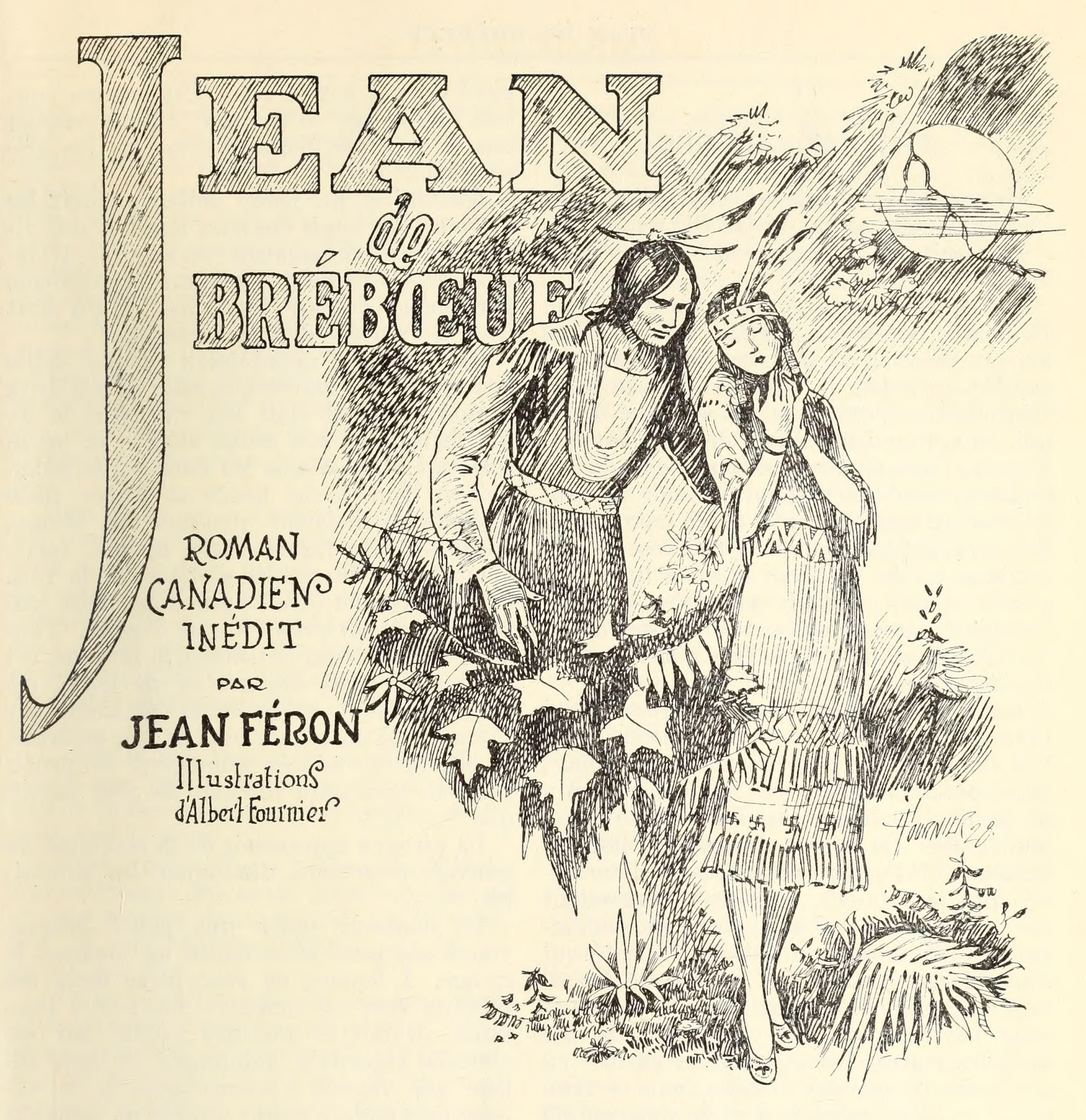
ROMANS :

La Métisse. Editions de luxe, format 7½ par 5½	I vol.	**75c**
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	I vol.	**25c**
Le Philtre Bleu.	I vol.	**15c**
Fierté de Race.	I vol.	**25c**
La Femme d'Or.	I vol.	**15c**
La Revanche d'une Race.	I vol.	**25c**
La Besace d'Amour.	I vol.	**25c**
Les Cachots d'Haldimand.	I vol.	**25c**
La Taverne du Diable.	I vol.	**25c**
Le Patriote.	I vol.	**25c**
Le Manchot de Frontenac.	I vol.	**25c**
La Besace de Haine.	I vol.	**25c**
Le Siège de Québec.	I vol.	**25c**
Le drapeau Blanc.	I vol.	**25c**
Les trois Grenadiers.	I vol.	**25c**
Le Capitaine Aramèle.	I vol.	**25c**
L'espion des habits rouges.	I vol.	**25c**

Théâtre

La Secousse: pièce dramatique en trois actes. .	I vol.	**25c**

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.



DÉDICACE

A mon excellent ami,

l'abbé Pierre Nicolet,

Curé à Battleford, Saskatchewan.

Mon cher ami,

Je le sais : seule la plume d'un Père de l'Eglise pourrait avec vérité et justesse peindre cet homme prodigieux, que fut Joannes de Brébeuf et sa vie et son oeuvre admirable. Mais ayant été dès ma jeunesse ébloui par cette figure extraordinaire qui auréole les pages de notre Histoire, j'ai de mes seuls moyens et pauvres capacités essayé bien respectueusement, par un récit vulgaire, de rapprocher de la masse de notre peuple canadien pour le lui mieux faire connaître ce Bienheureux Martyr dont le sang généreux et pur a si merveilleusement fertilisé notre sol.

Humblement vôtre,

Jean Féron.

—Avril 1926.

I

TROIS VOYAGEURS

Une pirogue ouvrait un étroit sillon dans l'onde bleue et calme du lac Ontario.

On était au commencement du Juin 1648.

Un soleil éclatant lançait ses gerbes de flammes. Au-dessus du lac s'élevait une vapeur diaphane. Pas une brise, pas un souffle ne ridait la surface des eaux qui étincelaient. Cette immense étendue d'eau qui, aux premiers colons de la Nouvelle-France, était apparue comme une mer intérieure, semblait comme encavée profondément au sein de forêts et de montagnes. Ses rives solitaires étaient bordées de bois sombres et de rochers, et aussi loin que l'oeil humain pouvait atteindre n'apparaissaient que d'autres bois que dominaient des monts bleus fermant l'horizon de tous côtés.

Dans le silence solennel et puissant qui planait sur cette nature grandiose, tombait le cri sonore de grands oiseaux volant très haut dans l'espace. Nul être humain ne semblait habiter ces forêts que semblait sceller un cachet de mystère impressionnant. Mais toutes sombres et silencieuses qu'elles étaient, elles ne repoussaient pas, elles n'effrayaient point; au contraire elles attiraient par l'air de sénérité qui s'en dégageait, et par l'attrayante hospitalité qu'elles semblaient offrir au voyageur harrassé sous la voûte majestueuse de leurs cimes. Elles attiraient encore, en ces jours de chaleur torride, par la fraîcheur qu'elles exhalaient et la douceur de leur mousse; de même qu'elles invitaient en leur abri aux jours de bourrasques et d'ouragans. Par les jours de chaleur tropicale ou par les jours d'orage la forêt demeurait tranquille et presque silencieuse; mais quand l'aurore dorait ses cimes ou quand le couchant rougissait ses rameaux, elle frémissait de vie, d'une musique quasi céleste que nulle âme humaine ne pouvait écouter sans joie.

La pirogue glissait doucement et sans autre bruit que la cadence des deux avirons qui la faisaient mouvoir. Elle se dirigeait vers la rive nord.

Trois hommes la montaient.

A l'avant se tenait un chasseur, immobile, son fusil en travers des genoux, le regard attaché sur la rive. Cet homme pouvait être âgé d'environ cinquante-cinq ans, à voir une barbe énorme et très grisonnante.

Au milieu, un jeune indien maniait les avirons; ses longs cheveux noirs et son visage cuivré ruisselaient de sueurs. Il tenait ses yeux noirs fixés sur le troisième personnage qui lui faisait face et qui était assis à l'arrière de l'embarcation.

Cet homme apparaissait d'une taille beaucoup plus élevée que celle de ses deux compagnons. Il était tête nue sous le soleil ardent, et son crâne chauve et bruni semblait à l'aise sous les feux qui le plombaient. Une barbe brune et légère, dans laquelle se mêlaient quelques fils blancs, encadrait une figure ovale, maigre, fortement hâlée, énergique et douce à la fois. Il était vêtu d'une longue robe noire qui lui donnait un grand air de dignité. Tandis que filait tranquillement la pirogue, cet homme égrenait des grains de buis; ses yeux profonds et brillants erraient sur l'immensité ou regardaient le ciel embrasé, et ses lèvres minces remuaient en proférant un murmure continu de rêve mystique.

La pirogue approchait de la rive dont on pouvait à présent distinguer les sinuosités.

Le chasseur porta une petite longue-vue à ses yeux et examina un moment le rivage. L'homme en robe noire éleva ses regards vers les sommets des monts lointains. L'indien, toujours penché sur ses avirons, regardait maintenant le léger sillage que traçait l'embarcation, et ce sillage ressemblait à une coulée de diamant en fusion dans un moule d'opale.

Depuis longtemps déjà pas une parole n'avait été échangée entre les trois voyageurs. Une centaine de brasses encore les séparaient de la terre. On découvrait facilement le rivage, avec ses rochers et son sable roux, et au-dessus les pins géants qui entre-mêlaient leur ramure sombre et si épaisse qu'elle semblait garder la nuit. Cà et là des éclaircies se dessinaient et semblaient l'entrée d'énormes et profondes cavernes qui s'enfonçaient sous la voûte formidable de la forêt. Ces visions de cavernes et de grottes évoquaient l'image de ces géants antiques qui vivaient dans d'immenses infractuosités creusées dans le flanc des montagnes. A bien des endroits le ri-

vage était hérissé de rochers de toutes formes et de toutes dimensions. Les uns étaient blancs comme une écume de mer, d'autres rouges comme des porphyres, d'autres étaient d'un bleu d'horizon, d'autres verts, jaunes, noirs. Plusieurs étaient si bien polis par les pluies et les vagues que les rayons du soleil en s'y posant les faisaient miroiter comme des pierres précieuses. Mais pris dans leur ensemble ils présentaient un caractère sauvage et désertique qui pouvait les faire prendre pour des êtres fantastiques et barbares qui défendaient l'approche de ces rives tranquilles.

Mais çà et là se frayait une ouverture sur une grève à pente douce s'élevant jusqu'à la forêt toute proche, qui invitait par la fraîcheur de son temple, par les senteurs capiteuses de son atmosphère, par la douceur de ses mousses veloutées qu'à distance on aurait dit un tapis luxueux tissé par les mains magiques d'une nymphe mystérieuse.

L'homme qui regardait ce décor de sa longue-vue parut enchanté. Il se tourna vers le personnage assis à l'arrière et dit, montrant la plage :

—Père, voyez : il y a là un endroit facile d'atterrissage; un sable jaune comme un or, une mousse douce comme un lit moelleux et une clairière abritée par les rameaux des pins.

—Oui, répondit avec un sourire serein l'homme noir, l'endroit est exquis. Voilà encore comment se manifestent la puissance et la bonté de Dieu! Sur les mers immenses il a posé çà et là des îles où le navigateur trouvera contre la tempête un abri pour son navire; dans les déserts de sables arides il a dessiné des oasis qui sont comme les îles de l'océan et où le voyageur harrassé peut se reposer; ici, parmi ces bois et ces monts il a créé des asiles qui, sur le dur chemin que nous parcourons, sont comme des auberges avenantes qui nous ouvrent leurs portes. Bien, Jean, ajouta cet homme en regardant l'indien qui venait de suspendre ses avirons pour regarder le rivage, pousse vers ce point qui nous invite avec tant de bienveillance.

L'indien reprit ses avirons. Rapidement la pirogue fila vers le rivage. Déjà les trois voyageurs sentaient la fraîcheur des bois sur leurs fronts brûlants. Déjà leurs narines aspiraient les douces senteurs de résine qui allégeaient les poumons suffoqués par la chaleur. Puis l'embarcation glissa doucement et sans heurt sur un sable doux et fin comme une farine de maïs.

Mais à l'instant même où le premier voyageur allait sauter joyeusement sur la plage, les jeunes pousses et les herbes hautes qui bordaient la clairière s'agitèrent faiblement, et entre les troncs énormes des sapins apparurent des êtres humains rampant sur les mains et les genoux; la mousse épaisse d'ailleurs aurait étouffé le bruit de leurs pas. De ces êtres on ne vit d'abord que des faces anguleuses, cuivrées, bariolées de couleurs diverses, encadrées de longs cheveux noirs et luisants, avec des bouches, ou plutôt des gueules énormes exhibant des dents blanches et carnassières. Puis des têtes emplumées surgirent, de grands corps nus, d'un aspect félin, cuivrés et tatoués étrangement, se haussèrent au milieu des pousses. Et aux yeux surpris des trois voyageurs dix indiens tendirent leurs arcs après avoir jeté ce cri :

—Ock!...

Ils pointaient leurs flèches redoutables.

Le chasseur, après le premier choc de surprise, apprêta vivement son arme à feu.

—Inutile, mon ami, prononça doucement l'homme en robe noire.

Le chasseur se retourna surpris.

Il vit l'homme noir debout à l'arrière de l'embarcation, et cet homme, loin de trembler de peur, était tranquille et souriait candidement.

—Inutile, Gaspard, reprit-il; car avant que tu n'aies épaulé ton arme à feu, dix flèches nous auront transpercés.

Rapidement il tira de sa ceinture son crucifix d'acier éclatant, l'éleva vers les Indiens déjà impressionnés par le calme de cet homme, et cria en langue sauvage :

—Allez! mes amis, percez, si vous l'osez, le coeur de Celui qui vient vous offrir la vie!

L'homme noir haussa encore sa haute taille, il éleva davantage son Dieu.

Une seule flèche partit de l'un des dix arcs tendus, elle partit parce que la main qui tenait l'arc et la flèche avait tremblé. La flèche fendit l'espace avec la rapidité de l'éclair, elle siffla vers le crucifix, volant en droite ligne... mais, chose étrange, avant de toucher la croix qui étincelait mystérieusement sous les feux du ciel, elle dévia de sa course, décrivit une courbe gra-

cieuse, et plus loin dans les eaux du lac alla s'enfouir avec un bruit qui ressembla à une plainte.

Un cri d'étonnement s'échappa des lèvres des indiens. Et comme si ces hommes de race antique, à qui Jésus-Christ demeurait inconnu, avaient été saisis d'effroi, ils se baissèrent dans les pousses, se glissèrent rapidement au travers des herbes et disparurent sans plus de bruit qu'ils n'avaient fait en venant.

—Ah! mon père! s'écria le chasseur avec admiration, que valent nos armes de guerre avec vous? Vous l'avez bien dit, elles sont inutiles!

—Mon ami, sourit l'homme noir en remettant son crucifix à sa ceinture, Dieu est plus puissant que tous les pouvoirs du monde réunis... il est tout-puissant!

—Le Père Noir est grand, dit à son tour le jeune indien avec non moins d'admiration que le chasseur, il est plus grand que son roi!

—Parce que, mon ami, répondit doucement le Père Noir, il est l'enfant du bon Dieu, de même que tu es son enfant. Et le bon Dieu, qui aime ses enfants, les protège toujours quand les dangers se présentent! Allons! ajouta-t-il en riant, acceptons cette oasis que nous offre notre Père Céleste, et reposons-nous afin que nous puissions reprendre notre route pour la continuer jusqu'au coucher du soleil!

Et donnant l'exemple, il sauta agilement sur le sable du rivage. Et cet homme qui, malgré les plus durs voyages et les plus rudes labeurs, ne paraissait jamais fatigué, cet homme qui de son crucifix et de sa voix douce et pénétrante faisait reculer les pires ennemis et les mettait en fuite, oui, cet homme s'appelait simplement :

Jean de Brébeuf!

II

PENDANT LA SIESTE

Le missionnaire pénétra sous la voûte sombre des pins pour scruter les pousses épaisses et les herbes qui tissaient un rideau presque impénétrable, et s'assurer que l'ennemi avait bien pris la fuite et ne s'était pas dissimulé avec le dessein de revenir attaquer par surprise les trois voyageurs.

Lui, qui connaissait si bien la nature de ces grands enfants des bois, savait que certaines tribus sauvages attaquent rarement leurs ennemis de front; leur tactique préférée est de tendre un piège à ceux qu'ils veulent capturer ou tuer, ou de les surprendre dans le sommeil, ou encore de les guetter au sein de bois touffus et de tomber sur eux à l'improviste. Toutes braves et courageuses qu'on a dit ces peuplades de l'Amérique, elles n'ont jamais ou, pour le moins, rarement affronté un ennemi, cet ennemi fût-il de leur race. Encore moins affrontaient-elles le blanc ou l'européen. Chez elles la ruse était la plus belle vertu du guerrier, la bravoure et l'audace étaient secondaires. Néanmoins cette audace et cette bravoure chez l'étranger les intimidaient. Un européen intrépide et courageux pouvait à lui seul faire reculer par une simple attitude de défi la troupe de peaux-rouges la plus féroce, et tant qu'il demeurait face à face avec ces fauves, le danger demeurait écarté ou en suspens; mais malheur à lui s'il commettait l'imprudence de tourner le dos avant que la troupe n'eût retraité et pris la fuite : il était voué à la pire des morts. Avec la ruse, la traîtrise était chez ces peuples un autre élément de vertu dont était façonnée leur nature guerrière et vindicative. C'est pourquoi ces guerriers ne considéraient pas comme brave, dans le sens que nous l'entendons, l'homme blanc qui osait leur faire face; ils attribuaient son attitude courageuse à quelque sortilège qui pouvait leur être funeste. Rien ne faisait trembler autant ce fils de la forêt que ce pouvoir surnaturel qu'il imaginait chez le blanc intrépide. Ces peuplades ne pouvaient non plus attribuer au courage et à la force morale l'attitude sereine et impassible des blancs qui tombaient en leur pouvoir, et qui ne proféraient pas même une plainte au milieu des supplices les plus affreux que ces bourreaux s'ingéniaient à improviser. Là encore ils imaginaient une sorte de pouvoir surnaturel qui les étonnait; et, dominés par ce pouvoir, épouvantés souvent, ils enrageaient et croyaient le détruire en réduisant en charpie le corps de leur victime et en mangeant son coeur et ses chairs. Jean de Brébeuf fut bien, à ces enfants naturels de la terre d'Amérique, l'homme qui représenta à son plus haut prestige cette force surnaturelle. Durant seize ans il fit face à la mort qu'une tribu

de la nation des Iroquois, dite "Les Agniers", lui avait jurée. Car le pouvoir de Jean de Brébeuf les hypnotisait; ils étaient jaloux de cette force que nul des leurs, pas même leurs plus grands chefs, n'avait jamais possédée, et ils croyaient pouvoir détruire cette force et ce pouvoir en brisant la vie de l'homme. Ils ignoraient que la puissance de cet homme était en effet une puissance surnaturelle indestructible; Jean de Brébeuf tirait son pouvoir de son grand amour de Dieu, de sa foi forte et inébranlable et d'une confiance sans limite dans la puissance et la bonté de son Créateur.

Le missionnaire alla donc fouiller les fourrés du voisinage. Tout était tranquille. La solitude pesait de toutes parts. Il comprit que les indiens s'étaient sauvés et qu'il n'aurait pas, pour le moment du moins, à redouter leur attaque. Il revint vers la clairière où son compagnon chasseur tirait d'un sac de toile quelques provisions de bouche, consistant en viandes des bois séchées et en galettes de maïs.

—Mes amis, dit-il, nous pouvons manger en toute tranquillité et nous reposer sans inquiétude.

—Ah! ce n'est pas moi qui les redoute, Père, répondit le chasseur avec une moue de dédain. Je sais d'ailleurs qu'ils n'attaquent jamais deux fois au même endroit. Donc, pour l'instant je suis bien tranquille comme vous. Seulement, je ne serais pas surpris que, à la nuit venue, ils ne tentent de nous surprendre.

—Nous nous tiendrons sur nos gardes, Gaspard. Néanmoins, il est une chose qui m'intrigue : pourquoi ces pauvres enfants nous en veulent-ils? Ceux-là me sont tout à fait inconnus. Je sais bien que je me suis fait, sans le vouloir, des ennemis parmi les Agniers, et je les connais bien, entre autres ce brave Araignée; mais ceux que nous venons de mettre en fuite me paraissent étrangers. A quelle tribu appartiennent-ils? Je me le demande. J'admets que je n'ai pu les voir nettement. Mais qu'importe! mangeons un peu et reprenons des forces pour la suite de notre voyage.

Il s'assit sur la mousse de la clairière. Alors il remarqua que le jeune indien demeurait à l'écart, accroupi, la tête dans les mains, l'attitude très pensive.

—Ah! ça, mon Jean, interpella-t-il doucement, qu'est-ce qu'on est en train de ruminer?

L'indien leva la tête, montra une figure sombre et inquiète, et répondit en excellent français :

—Le Père Noir dit qu'il ne connaît pas ces indiens, mais moi je les connais!

—Tu les connais?

—J'ai eu le temps de les reconnaître : ce sont des guerriers de l'Araignée.

—Ah! ah! fit le missionnaire avec intérêt.

Gaspard, le chasseur, fit entendre un grognement de mauvais augure.

—Si, reprit le jeune indien, les guerriers de l'Araignée courent ces bois, je suis certain que l'Araignée n'est pas loin.

—Et s'il est aussi dans ces bois, qu'en déduis-tu? demanda le missionnaire d'une voix tranquille.

—Qu'il projette encore de s'emparer de Marie.

—Ah! tu penses, mon Jean?... Pauvre Marie! ajouta-t-il avec un accent de grande compassion.

Il sourit, regarda le jeune indien avec une tendre pitié et reprit :

—Si tu ne te trompes pas, mon cher Jean, il faut avouer que l'Araignée devient un rival étrangement tenace.

—La mort seulement, Père Noir, nous délivrera de ce démon! fit l'indien d'une voix sourde, tandis que ses regards s'allumaient de flammes terribles.

—Bah! fit négligemment le missionnaire, je finirai bien par le réduire. L'Araignée est brave, courageux, intelligent, je veux en faire un chrétien un de ces jours.

—L'Araignée est lâche, Père Noir, prenez garde! proféra le jeune indien. Il est rusé, sournois, trompeur, et il n'abandonne jamais le but qu'il veut atteindre. Vous l'avez dit vous-même, il est tenace. Ses guerriers ont une grande confiance en lui, et nul chef sauvage n'est aussi estimé et redouté.

—Tenez! intervint le chasseur, vous me rendez malade avec votre Araignée! Je le connais moi aussi, et je me suis bien promis de lui faire un jour ou l'autre son affaire! Nom d'un tonnerre! ce n'est pas Gaspard Remulot qu'il intimidera jamais, je vous en donne ma parole! Et, la chose étant réglée, mangeons!

Jean de Brébeuf sourit.

—Mon pauvre Gaspard, dit-il, je te con-

nais aussi bien que l'Araignée, et je te sais trop brave pour combattre avec avantage le jeune chef Agnier, si vraiment il est ce qu'en dit notre ami Jean. L'astuce qu'il possède te manque à toi, mon pauvre ami. Toi, tu marches droit à l'ennemi, droit au danger, et c'est pourquoi, tout à l'heure, contre dix arcs bandés et contre dix flèches mortelles tu allais bien tranquillement prendre et épauler ton fusil!

—Dame, oui! grommela Gaspard. J'aurais toujours eu le plaisir de leur mettre une balle dans le ventre à ces gueux-là.

—Pour en recevoir deux flèches dans tes yeux? Mauvais marché, Gaspard, tu te serais triché toi-même!

Le missionnaire riait doucement. Souvent il aimait à taquiner son compagnon de voyage dont il aimait l'humeur bourrue et les vives réparties. Il reporta son regard sur l'indien et reprit :

—Et toi, Jean, dis-moi donc ce qui t'inquiète au juste, car tu me parais bien soucieux! Est-ce seulement parce que tu flaires la présence de l'Araignée dans ces parages?

—Père, voilà dix jours que nous avons quitté notre bourgade; qui nous assure que l'Araignée n'a pas profité de notre absence pour accomplir un mauvais coup?

—Contre Marie?

—Oui. Oh! je sais bien qu'il ne la tuera pas, il n'osera pas la tuer tant qu'il aura l'espoir de l'emmener captive dans sa tribu. Mais s'il avait réussi à l'enlever pendant notre absence? Depuis qu'avec ses guerriers il a détruit et saccagé la bourgade Saint-Joseph l'an dernier, je me méfie, et je suis toujours inquiet loin de notre bourgade.

—Sois tranquille, mon enfant, j'ai recommandé au Père Lalemant de veiller sur Marie. Et puis, notre voyage achève; demain, à pareille heure, nous serons revenus à notre village Saint-Louis.

Ces paroles parurent réconforter le jeune indien.

C'était un enfant de la tribu des Hurons et son futur chef. Il était âgé de vingt ans. Grand, mince, vigoureux, il était d'une agilité remarquable à la course dans les bois. Depuis trois ans il était considéré comme le meilleur chasseur, non seulement de la tribu des Hurons, mais encore de toutes les autres tribus du pays; jamais il ne revenait de la chasse les mains vides. Il était doué d'un flair surprenant. Quand la viande manquait à son village et lorsque les autres chasseurs revenaient sans gibier d'une tournée, il décrochait son arc, jetait le carquois sur son épaule et s'élançait dans la forêt, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit. Et quatre heures ne s'étaient pas écoulées, qu'il rentrait au village portant fièrement sur ses épaules robustes un quartier tout saignant de cerf.

Sans être beau, son physique était assez agréable. Sa figure était longue et mince, cuivrée, c'est vrai, mais splendidement éclairée et animée par deux yeux noirs, brillants et intelligents. Son front haut et large annonçait la fierté de sa race. Les pommettes de son visage n'étaient pas aussi saillantes que celles de ses congénères. Ses lèvres étaient minces, mais presque toujours serrées contre de belles dents humides et blanches. Ces dents, on les voyait rarement, parce que cet enfant de la forêt ne savait pas sourire. Les traits de son visage demeuraient le plus souvent rigides, et toute sa physionomie, chose curieuse à cet âge, était empreinte d'une solennelle gravité qui impressionnait. Sa peau n'était pas tatouée, et il ne portait aucun de ces ornements naïfs et grotesques dont aimaient à se parer les sauvages. Mais comme eux il gardait ses cheveux longs qu'il avait très beaux.

Le missionnaire avait remarqué ce jeune homme douze ans passés, alors qu'il était aux premiers moments de son apostolat parmi les Hurons. Chez l'enfant de huit ans il avait trouvé une physionomie immobile et grave qui l'avait surpris, une physionomie qu'on aurait dit sculptée dans un morceau de bronze. L'ayant interrogé, il avait découvert par ses réponses une grande intelligence. De suite il avait résolu de cultiver particulièrement cette jeune intelligence qui ne semblait se montrer nullement rebelle, à l'encontre de tant d'autres, à ses enseignements, et il avait eu l'espoir que plus tard ce jeune néophyte pourrait lui être utile au cours de son apostolat. Il l'avait donc instruit, puis l'avait baptisé du nom de Jean. Doué d'une grande mémoire, le jeune indien avait rapidement appris, si bien qu'à l'âge de quinze ans, il connaissait la vie des Saints, savait par coeur le Nouveau Testament et une partie de l'Ancien, connaissait la vie des rois de France, les premiers éléments de l'arith-

métique et la géographie. Dès les premières leçons le jeune indien s'était épris d'une grande passion pour le savoir, et à l'âge de douze ans il lisait avec plaisir tous les livres que le missionnaire pouvait lui procurer. Il avait appris la langue de France et la parlait avec une facilité remarquable, tout en conservant un accent rude et rocailleux.

Son grand talent, joint à ses nombreuses qualités physiques, n'avait pas manqué de susciter l'admiration de ses congénères qui, déjà, le désignaient comme le futur grand chef de la tribu. Par ce talent, son savoir, sa bravoure et sa gravité naturelle il s'était créé un certain prestige qui ne pouvait que grandir avec les années et lui assurer sur sa tribu une autorité exceptionnelle.

L'année après avoir commencé l'instruction du jeune Jean, le Missionnaire, s'étant rendu dans une tribu lointaine alliée à la tribu des Hurons, les Andastes, qui s'étaient réfugiés dans les forêts du Nord pour échapper aux Iroquois, y avait découvert une fillette d'une huitaine d'années, et si intelligente et jolie qu'il avait décidé de l'instruire et d'en faire une chrétienne. Mais comme la plupart des Andastes ne semblaient pas disposés à se rapprocher du pays des Hurons, Jean de Brébeuf réussit à emmener avec lui la fillette et son père et sa mère. Il avait établi la famille dans le village des Hurons qui l'avaient fort bien accueillie à cause de la rare beauté de la jeune indienne.

Qui sait, se disait le missionnaire, si, une fois christianisée, cette enfant plus tard ne pourrait m'être un puissant auxiliaire dans la conversion de sa tribu?

Il l'avait donc instruite en même temps que le jeune Huron, puis deux ans après il l'avait baptisée sous le prénom de Marie. De même que Jean, elle apprit la langue française qu'elle finit par parler très correctement. A elle aussi le missionnaire enseigna l'histoire de France et la géographie. Un peu plus tard, les deux enfants se liaient d'amitié, et tous les jours ils lisaient ensemble avec le plus grand plaisir les livres que leur prêtait le missionnaire. Ils finirent par s'aimer. Un jour, c'était l'année qui avait précédé le massacre de la bourgade Saint-Joseph, le jeune huron avait déclaré au missionnaire :

—Père Noir, quand je serai devenu chef de mes guerriers et de ma tribu, je veux que vous me donniez Marie pour femme!

—Certainement, mon ami, avait souri Jean de Brébeuf; elle te fera une femme admirable. Nous y penserons.

Le jeune indien avait acquis une grande vénération pour le missionnaire dont le courage, la patience, la douceur et la bonté l'émerveillaient toujours. Il l'avait bientôt considéré comme son père et ne voulait plus s'en détacher. Il accompagnait le missionnaire chez les tribus les plus lointaines, ne reculant jamais devant les fatigues ou les dangers. Jean de Brébeuf allait fort souvent chez des tribus féroces pour y semer la parole de l'Evangile et porter des éléments de civilisation européenne. L'amitié et le respect que lui portait jusqu'au plus grand dévouement le jeune indien, était pour lui une marque de reconnaissance qui le payait amplement des peines qu'il s'était données pour conquérir à Dieu cette âme vierge d'un enfant de la forêt. L'enfant avait montré un coeur généreux en trouvant un père dans ce missionnaire, et lui, il avait acquis un compagnon dévoué, sûr et utile.

Quant à l'autre personnage, Gaspard Remulot, c'était un ancien pêcheur de Saint-Malo. Venu au pays vers 1628, il s'était adonné à la chasse et au commerce des pelleteries et durant dix années il avait parcouru toutes les parties de l'Amérique. Il avait tôt préféré la terre ferme, ses forêts et son gibier à la mer, ses flots et son poisson. En 1638 Jean de Brébeuf l'avait arraché des mains des Iroquois qui s'apprêtaient à le martyriser, parce que Gaspard avait commis l'imprudence de chasser sur leurs terres. Bien qu'il ne redoutât pas la mort sous quelque forme qu'elle se présentât, Gaspard aimait la vie quand même, surtout cette vie aventureuse qui possédait sur son tempérament un si puissant attrait. Aussi, voulant à son sauveur prouver sa gratitude, il s'attacha à lui et promit de lui vouer le reste de ses jours. Avec le jeune indien il devint le compagnon assidu du Père dans ses voyages d'évangélisation. Il s'occupait surtout, au cours des voyages, de trouver la nourriture nécessaire et de l'apprêter au mieux de ses connaissances culinaires. Dans ces voyages les trois compagnons avaient donc chacun leur besogne particulière : le jeune indien tenait les avirons le long des cours d'eau,

Gaspard Remulot chassait le gibier et apprêtait les repas, et Jean de Brébeuf, à cause de sa force extraordinaire et de sa vigueur, se réservait la plus rude besogne : les portages.

Gaspard était trapu, agile et vigoureux aussi. Terriblement barbu, on le lui voyait que le nez et les yeux. C'était un esprit grognard et jovial, aimant les bons mots, mais un jureur forcené que Jean de Brébeuf finissait par corriger. Généreux et brave, téméraire même, aucun danger ne le rebutait comme aucune corvée. Et toujours prêt à s'immoler pour le missionnaire, de même que celui-ci voulait toujours épargner à son compagnon les pénibles corvées, Gaspard avait donc été pour Jean de Brébeuf une acquisition de réelle valeur. Aussi les deux hommes s'entendaient-ils mieux que deux frères.

Voilà donc ce qu'étaient les deux compagnons du missionnaire, dont nous allons, à présent, essayer le portrait d'une façon aussi véridique qu'il nous est possible à trois siècles de distance.

III

JOANNES DIT JEAN DE BREBEUF

C'est en 1593, à Condé-sur-Vire, près de Bayeux, que naquît Jean de Brébeuf.

Il était issu de la vigoureuse race normande et d'une famille d'ancienne noblesse qui s'était illustrée sous le régime des ducs de Normandie, entre autres le célèbre Rollon. Dès sa jeunesse Jean de Brébeuf avait laissé voir des dispositions pour l'apostolat, bien qu'à la vérité on le crut plutôt attiré vers les arts et plus particulièrement vers la littérature religieuse. Il montra de si grands talents au cours d'études très brillantes qu'il attira sur lui l'attention du général des Jésuites. Celui-ci, en effet, avait découvert chez l'étudiant une intelligence supérieure, un caractère ferme et loyal, un coeur généreux, une vaillante nature.

"Voicy un soldat de la Foy!" avait-il dit.

Et, de fait, le jeune Jean de Brébeuf se sentit à ce moment, plus qu'à tout autre de sa jeunesse, fouetté par le souffle des vrais et des sublimes combats. Il fut donc enrégimenté dans l'illustre Compagnie de Jésus, qu'il avait toujours, d'ailleurs, considérée comme la plus belle forme de chevalerie errante. Très instruit et paraissant tout d'abord doué des meilleures qualités propres à l'enseignement, on décida de le lancer dans cette direction. Mais Jean de Brébeuf assura qu'il se sentait trop d'activité pour se condamner à languir dans une classe, bien qu'il voulût de toute âme se soumettre à la volonté de ses supérieurs comme à celle de Dieu. Il demanda qu'on l'envoyât dans quelque lointaine mission, notamment dans les missions de la Nouvelle-France. Ses supérieurs ne paraissaient pas disposés à acquiescer à ses désirs, quand intervint le duc de Ventadour dont le futur Apôtre des Hurons s'était fait un allié.

Il s'embarqua pour Québec en 1625 avec les Jésuites Charles Lalemant et Ennemond Massé.

Durant la première année de son séjour au Canada, Jean de Brébeuf eut la mission des Montagnais sur le fleuve Saint-Laurent. Il étudia avec ardeur les langues sauvages et se forma à la vie et aux moeurs des indiens. En 1626 il se rendait au pays des Hurons que Samuel de Champlain avait découvert et parcouru vers 1615, et où des Pères Récollets avaient jeté les premiers germes de l'évangélisation. Déjà, le jeune missionnaire admirait la beauté pittoresque de ce pays nouveau qu'était le Nouveau-Monde, et son climat, quoique rude, ne lui avait pas paru insupportable. Dans un pays jeune et neuf comme celui-ci, tout vierge encore, que de grandes choses ne pouvait-on pas accomplir pour la gloire de Dieu d'abord, pour celle des hommes ensuite? Que de merveilles ne pouvait-on pas faire jaillir de cette terre si bien parée par le Créateur? Jean de Brébeuf se sentait aiguillonné âprement par l'immense désir d'accomplir quelques-unes de ces merveilles qu'il imaginait, mais de les accomplir pour la plus grande gloire de Jésus-Christ, et, entre autres, la conversion des nombreuses peuplades païennes qui vivaient au sein des forêts.

Il se mit donc carrément à l'oeuvre. La rude besogne qu'il entrevit ne l'effraya pas. Il constata de suite que le premier travail des Pères Récollets n'avait point laissé de fruits. La friche à attaquer était aussi formidable qu'aux premiers jours où les Récollets étaient venus tracer le pre-

mier sillon de la foi. Tout était à recommencer. Jean de Brébeuf prit la besogne de front. Il se rua, pour ainsi dire, à l'assaut de ces forteresses païennes. Et déjà il amollissait ces âmes farouches et taillées dans la pierre, lorsque la Nouvelle-France passa aux mains de l'Angleterre par l'intermédiaire des frères Kerth à qui Champlain avait cédé Québec, incapable qu'il se trouvait de leur résister.

Jean de Brébeuf retourna en France, non sans emporter d'immenses regrets.

Ceci se passait en 1629.

Mais lorsque la France eut recouvré sa colonie en 1632 par le traité de Saint-Germain-en-Laye, Jean de Brébeuf fut autorisé à revenir au Canada et reprendre l'apostolat interrompu. Deux mois après la signature du traité, c'est-à-dire, à la fin de mai 1632, il s'embarquait pour Québec. Mais ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante, c'est-à-dire en 1633, qu'il put se rendre au pays des Hurons. Cette fois il fut accueilli avec joie, mais tout de même il devait recommencer toute l'oeuvre déjà accomplie. Il réussit si bien qu'en peu d'années il se vit le maître de ces tribus sauvages qui l'aimèrent. Jean de Brébeuf ne se contenta pas d'enseigner seulement la parole de Dieu, il enseigna la langue de France et commença d'inculquer à ces peuples barbares les coutumes et les moeurs européennes.

En même temps que la Croix il prit la hache. Il abattit la forêt redoutable, il fouilla le sol vierge, en fit sortir du maïs, du froment, des pommes de terre. En parcourant les forêts il rassemblait des bandes éparses, les réunissait aux abords des lacs ou des rivières et leur donnait un foyer stable en fondant une bourgade. Ainsi il les aurait sous sa main, il veillerait sur elles, les protégerait contre le contact d'autres peuplades réfractaires et les conserverait à Dieu. Pour combattre les vices qui naissaient de leur oisiveté, il leur enseigna l'agriculture, leur fit jeter à terre la riche toison de la forêt pour leur fournir une toison non moins riche et belle, celle des champs de blé et de maïs. Aujourd'hui, en cette terre de l'Ontario où grandissent des villes magnifiques, dont la terre fouillée et ensemencée est devenue d'une richesse productive extraordinaire, l'image de Jean de Brébeuf demeure : il fut l'homme qui, le premier, fit surgir de cette terre le village et les champs.

Car cet homme n'était pas seulement un voyageur et un découvreur, mais aussi un défricheur, et surtout un bâtisseur. Dénué de tout outillage, n'ayant que ses mains solides, sa croix et sa parole, mais aussi et surtout sa grande foi et sa confiance en Dieu, il renversa la forêt, en fit sortir la barbarie, l'attaqua, la vainquit et en moins de 16 ans il put conquérir à sa foi et au culte du vrai Dieu huit mille barbares.

Quel travail d'hercule! Un travail accompli au sein de peuplades farouches, féroces, défiantes, amollies, fainéantes, souvent réfractaires; un travail fait au milieu des pires dangers, dans les souffrances et les misères de toutes sortes... et jamais une défaillance! Jean de Brébeuf pouvait-il défaillir? Non! Son oeuvre lui apparaissait trop belle, si belle qu'il demandait à Dieu le temps nécessaire pour l'achever entièrement! Il ne vivait plus que pour cette oeuvre, il s'en passionnait, il l'aimait parce qu'elle était une oeuvre agréable au Seigneur!

Mais qu'en retirerait-il?... La faveur Divine! C'était tout ce qu'il souhaitait. Que lui importait la gloire des hommes, les honneurs, la fortune! N'avait-il pas quitté toutes ces belles choses en laissant son pays natal? Il aspirait après l'unique gloire que Dieu réserve à ses serviteurs dans son Paradis éternel. C'était l'homme trempé de cette foi qui n'a d'autre borne que Dieu. Venu du sein de Dieu, il retournait à Dieu. Et rien ne l'arrêterait, rien ne le ferait dévier, sa dernière goutte de sang était déjà offerte à son Sauveur Tout-Puissant.

Ah! c'est que Dieu, aussi, l'avait bien doué de qualités physiques et intellectuelles et de vertus morales pour en faire le serviteur et l'ouvrier qu'il avait voulu.

Au physique il imposait par sa haute taille et sa forte encolure. Ses épaules étaient larges et solides, ses bras et ses jambes fortement musclés, endurcis par tous les travaux les plus rudes. Large aussi était sa poitrine, bombée, puissante, comme faite pour recevoir les grands chocs. Mais aux durs travaux, aux souffrances de tous les jours, aux privations de toutes espèces, aux fatigues sans nom, il était devenu d'une maigreur excessive, si bien que toute son armature d'homme n'était plus

qu'une composition de nerfs et d'os... il n'en restait plus de chair. Son visage, fortement bruni par les soleils d'été, les vents des lacs et les froids d'hiver, ravagé par les souffrances, conservait une douceur admirable en dépit d'une rudesse acquise dans les besognes pénibles. Sa barbe légèrement grisonnante semblait accentuer cette douceur, de même qu'elle atténuait cette rudesse de ses traits. De ses yeux bruns, très mobiles, s'échappait continuellement un feu vivace et saisissant. Son regard fascinait, hypnotisait. Souvent ce regard avait été pour lui et ses compagnons de voyage une arme défensive et puissante en présence d'ennemis dangereux. Droit, pénétrant, ferme et doux à la fois, le regard de cet homme subjuguait, et le regard astucieux de l'indien n'en pouvait supporter les effluves. On reculait devant ce regard de feu, et l'on n'eût pas osé attaquer de front cet homme prodigieux. Dans la conversation familière la voix de Jean de Brébeuf était suave et persuasive; mais elle pouvait vibrer et retentir comme un tonnerre dans les échos des monts et des forêts. Et cette voix aussi avait souvent mis en fuite des ennemis implacables.

Sa force physique n'était pas moins redoutée que sa force morale. Il était fort comme un boeuf... comme il l'avouait lui-même avec un sourire candide. A lui seul il soulevait des poids énormes. Un tronc de chêne qui barrait sa route n'était rien : il l'enlaçait de ses bras, le soulevait doucement, puis d'un brusque mouvement le rejetait de côté. Deux hommes de force ordinaire n'auraient pas réussi le tour. De sa hache il abattait des pins énormes sans montrer la moindre lassitude. Dans les portages, au cours de ses excursions parmi les peuplades indiennes, il était infatigable. Il chargeait ses épaules des poids les plus lourds, et, au travers des rochers, parmi les troncs d'arbres renversés qui faisaient des barrières redoutables, dans les marais profonds, il allait gaillardement sans se plaindre jamais de la fatigue. S'il tombait, il se relevait en riant, rechargeait son fardeau et reprenait la route. Il ne s'arrêtait qu'à la prière de ses compagnons harrassés. S'il désirait atteindre un certain point du pays avant la fin du jour, mais que ses compagnons trop fatigués ne se sentaient pas la force d'atteindre, il ajoutait leur fardeau au sien et, en avant! Homme de fer!...

Si on voulait lui faire remarquer qu'il donnait trop de son corps, il répliquait en souriant :

—Allons donc! ne suis-je pas un boeuf bon tout au plus à tracer le premier sillon?... Eh bien! marchez dedans et tout ira bien!

Or, ce boeuf n'allait tomber, et tout vigoureux encore, que sous la hache de l'Iroquois, après avoir enduré des tourments corporels sans nom. Il allait mourir, hélas! alors qu'il ne serait encore qu'au milieu de ses conquêtes!

Quel conquérant tout de même il fut!

Auparavant, de grands hommes, au prestige formidable, avaient conquis des pays par le fer et le feu; les soldats de Jésus, ignorés des foules, inconnus des mondes, sans renommée comme sans prestige, s'étaient mis à conquérir uniquement par la parole et la prière!

Des Colomb, des Cartier, des Champlain étaient venus prendre des terres au nom du Roy; ces soldats de Jésus, armés seulement de la Foy étaient venus prendre ces terres au nom du Christ!

Les premiers avaient la foudre en mains, et pourtant avec cette force et ce pouvoir ils n'avaient réussi qu'à prendre des terres; ces apôtres prenaient des terres et des peuples avec seulement la Croix et la Parole de Dieu!

Les uns venaient planter le drapeau du Roy; eux venaient planter la Croix! Parfois le drapeau tombait; la Croix, jamais! Elle demeurait! Et si les terres conquises par l'épée échappaient à l'épée, la Croix se chargeait de les reconquérir, et partout elle demeurait vainqueur et maîtresse!

Ah! oui, que ces Brébeuf, ces Jogues, ces Chabanel, ces Daniel, ces Garnier, ces Lalemant, ces Marquette furent de grands conquérants et de grands apôtres! Ils ont couvert de leur robe noire tout un continent! Toutes les forêts ont frémi au son de leur voix, et toutes se sont émues à la douceur de leur parole! Tous les monts ont tressailli sous leurs pas, et leur grandeur a paru moins grande devant la leur! Et les fleuves, les rivières, les lacs, qui ressemblaient à des mers, ont de ces hommes d'élite et de foi dans le miroir de leurs ondes, conservé l'image! Trois siècles se seront bientôt écoulés, et cette terre d'Amérique n'a pas oublié le passage de ces hommes en

robe noire... elle ne les oubliera jamais!

Et chose étonnante, dans la tâche formidable qu'ils avaient embrassée, rien ne les avait rebutés!

Jean de Brébeuf moins que les autres. Jour et nuit il avait traversé les forêts, passé les lacs, franchi les monts, abattu les bois pour y planter des villages, et il ne s'était jamais lassé. Dans son enthousiasme Jean de Brébeuf entrevoyait des villes magnifiques et des villages populeux surmontés de la Croix, des champs immenses dorés de moissons admirables, des plaines fleuries, et là précisément où ne se présentaient à ses yeux ravis que des bois, des rochers, des lacs. Cet empire qu'il imaginait, il l'eût voulu faire de ses mains. Non, certes, il n'en aurait jamais le temps! Qu'importe! il commencerait l'oeuvre, formidable besogne capable de décourager les plus entreprenants et les plus hardis. Mais il possédait l'initiative et la hardiesse. Il se mit donc à l'oeuvre, brûlé par les soleils, fouetté par les vents glacials qui soufflaient souvent avec rage des mers polaires, inondé par les pluies torrentielles, aveuglé par les neiges qui tombaient en avalanches et s'amassaient à rendre tous les sentiers impraticables. Rien ne l'arrêtait. Il s'élançait dans la lutte contre les hommes, contre les bêtes, contre les éléments déchaînés avec un visage calme et souriant. Souvent la soif déchirait son gosier, assèchait sa bouche, coupait ses lèvres, il allait encore ! La faim torturait ses entrailles, il marchait toujours ! Lorsque, à la longue, la torture voulait assujétir la chair et l'affaiblir, l'esprit se révoltait et commandait ! Si l'esprit faiblissait à son tour, Jean de Brébeuf tirait son crucifix de sa ceinture, le regardait avec amour, le baisait ardemment et reprenait sa marche ou son travail ardu. Et la faim s'éclipsait, la soif n'était plus, la fatigue se lassait de s'acharner en vain à cet homme de fer.

Oui, cet homme était vraiment de fer : s'il frappait son coeur, l'airain résonnait! Ah ! c'est qu'il n'était pas seulement l'homme de l'humaine nature et de la chair mortelle, il était fait de l'esprit de Dieu que rien n'abat ! Cet esprit vivait tellement en lui, que cet homme disparaissait. On s'en étonnait, car cet homme ne semblait pas faire partie de cette faible humanité sans cesse abattue.

Sous son regard ardent, dont les yeux s'enfonçaient sous les orbites, regard devenu fiévreux par la lourdeur atroce des sommeils méconnus, les grands peuples des bois se courbaient éblouis; devant sa main levée pour pardonner et bénir, l'ennemi farouche, sanguinaire, féroce battait en retraite, prenait la fuite, comme si cet homme extraordinaire eût tenu en sa main l'épouvante et quelque foudre géante et impitoyable. Oui, quel mystérieux pouvoir possédait cet homme... pouvoir qui se manifestait dans le moindre de ses gestes, dans son plus tendre regard comme dans le plus terrible, dans sa voix, dans son sourire, pouvoir qui était en lui et hors de lui, qui agissait toujours et partout !

Son prestige devint inouï ! Sa force eût surpassé la force des plus grands monarques ! Sa parole vibrante de foi et de charité eût dominé la parole impérative des conquérants ! Des conquérants ?... Qui furent, au vrai, les véritables conquérants de cette terre canadienne ?... Qui furent les conquérants de tout cet univers chrétien ?... Les Césars ? Les Bonaparte ?.. Non ! Les vrais conquérants, ceux-là dont les conquêtes étaient innombrables et vastes à couvrir tous les points de globe terrestre, ce furent ces simples, mais sublimes porteurs de l'Evangile. Et leurs conquêtes sont restées immuables, parce qu'elles ont été fertilisées à jamais. De même que le laboureur, cet autre conquérant, a fertilisé sa terre de ses sueurs, les soldats de Jésus-Christ ont fertilisé de leur sang, mais un sang si humain et si pur qu'il scellait la durabilité de leur oeuvre grandiose. Ce fut une rosée divine, et Jean de Brébeuf répandit à profusion cette rosée qui allait demeurer toute fraîche durant des siècles à venir.

IV

LE PASTEUR

Au midi du jour suivant, après un rude voyage, Jean de Brébeuf et ses deux compagnons pénétraient dans leur bourgade.

La bourgade Saint-Louis se trouvait située au bord d'une petite rivière, entre le lac Ontario et le lac Simcoe, au sud-est de la Baie Georgienne. Au sud de Saint-Louis, un peu à l'est et à quatre milles environ, et dressé sur le même cours d'eau,

s'élevait le village Saint-Ignace où résidait l'assistant de Brébeuf, le Père Lalemant.

Les deux bourgades se trouvaient en plein centre de la forêt et le gibier y était abondant. Le poisson abondait aussi dans les lacs et les rivières du voisinage.

Le village Saint-Louis était environné d'abatis et entouré d'une haute palissade de pieux. Cette palissade était aménagée, à l'intérieur, de plateformes et percée de meurtrières pour usage défensif en cas d'attaque par les Iroquois. La population du village comprenait environ deux cents trente habitants, hommes, femmes et enfants, et une centaine de huttes abritaient cette population. Les cabanes étaient faites de pièces de bois superposées les unes sur les autres. Les interstices étaient calfeutrés d'un mélange d'herbe et d'argile. Les toits, à pentes vives, étaient formés de perches recouvertes de rameaux de sapin et d'herbe, et le tout enduit d'une épaisse couche d'argile. Toutes ces cabanes se ressemblaient pour la plupart, et elles abritaient le plus souvent deux ou trois familles. Elles étaient bâties sur des lignes droites, et ces lignes devenaient des ruelles étroites où croissaient par touffes des saules et des peupliers. Tout était d'une remarquable propreté. A l'extrémité sud de la bourgade, tracée dans une forme rectangulaire, s'élevait la petite chapelle, bien lavée à la chaux, blanche, immaculée, avec un clocheton, et entourée de jeunes sapins et de saules. A côté, avec un parterre de sapins et de saules, était le domicile du missionnaire. Tout autour de la palissade, à l'intérieur du village, avait été tracé une sorte de chemin de ronde qui, bien entretenu, servait de promenade où les enfants allaient prendre leurs ébats. L'ordre régnait partout. Car Jean de Brébeuf, tout en enseignant la religion et la langue de France, ne négligeait pas l'ordre, la propreté et l'hygiène. Il donnait l'exemple de sa personne et par la propreté méticuleuse de son habitation.

A l'apparition des trois voyageurs, toute la population accourut à la porte de la palissade pour les saluer.

De toutes parts ce cri s'éleva :

—Ekon ! Ekon ! Ekon !

C'est ainsi qu'appelaient le missionnaire les sauvages qui ne savaient pas la français.

Les guerriers gravement s'inclinaient sur leurs armes. Les femmes s'agenouillaient et pieusement baisaient la robe noire de l'apôtre. Les enfants gambadaient, riaient ou poussaient des cris retentissants. Toute la bourgade manifestait sa joie au retour de son pasteur.

Une jeune fille se fit jour au travers de la foule et vint en pleurant se prosterner devant le missionnaire disant, les mains jointes :

—Père ! Père ! vous arrivez à temps !

Le missionnaire vit sur les traits de la jeune fille de l'angoisse et de la crainte. Il s'en émut.

—Que se passe-t-il donc, ma fille ? interrogea-t-il avec un sourire d'affection.

La jeune fille sans mot dire levait ses mains jointes vers lui. Alors Jean de Brébeuf découvrit entre les doigts de la jeune fille un petit rouleau d'écorce de bouleau.

Tout le monde s'était un peu écarté du missionnaire et de la jeune fille et formait autour d'eux un cercle étroit au premier rang duquel se tenaient Gaspard Remulot et Jean Huron, comme l'appelait Gaspard. Le silence s'était fait partout, et tous les yeux se fixaient avec attention et curiosité sur le Père Noir comme en l'attente d'un événement important.

Jean de Brébeuf prit le rouleau d'écorce. Une fois déroulé il avait la forme d'un carré d'environ six pouces. Mais le plus curieux, c'était le dessin étrange qui le couvrait : une main assez habile avait à l'aide d'un bois carbonisé tracé la forme d'un aigle, les ailes déployées, et cet aigle tenait dans ses serres une colombe.

Le missionnaire crut deviner la signification de ce dessin. Il regarda Marie, toujours agenouillée devant lui, puis Jean à qui il tendit le carré d'écorce, disant :

—Vois, mon fils, si tu comprends aussi bien que moi !

Le jeune indien considéra attentivement le dessin. Tous les regards se fixèrent sur le jeune homme, et tous les yeux purent voir son visage généralement impassible s'animer tout à coup et ses traits se crisper. Un frisson remua les spectateurs de cette scène. Jean venait de lever ses yeux sur le missionnaire et tout le monde avait pu voir surgir des flammes terribles dans les regards sombres et ardents du jeune homme. Lui, serra avec force le morceau d'écorce dans sa main comme pour le bri-

ser. Puis, soudain, il s'élança vers une plateforme placée près de la porte de la palissade, enjamba celle-ci et sauta de l'autre côté. Stupéfaite puis emportée, la foule courut aux parapets. Jean de Brébeuf, suivi de Gaspard et de Marie, y fut bientôt rendu. Et tous les yeux, étonnés, purent voir le jeune indien traversant les abatis d'une course agile. En moins de trois minutes il avait atteint les premiers arbres de la forêt. Le jeune homme s'arrêta au pied d'un magnifique cèdre, tira son couteau de chasse et en cloua au tronc de l'arbre géant le carré d'écorce de bouleau. Alors seulement son visage retrouva son calme et son impassibilité, et tranquillement il rentra dans la bourgade.

Le silence continuait à régner. Jean de Brébeuf lui-même demeurait silencieux; comme tous les indiens présents, il attendait que Jean exprimât sa pensée.

D'un côté du missionnaire se tenait Gaspard tirant sa barbe et grommelant entre ses dents des choses indistinctes.

De l'autre côté la jeune huronne, Marie, regardait Jean s'approcher du Père Noir. Elle ne pleurait plus; au contraire, elle souriait doucement au jeune homme.

Celui-ci s'arrêta devant le missionnaire et dit sur un ton posé :

—Père, ce morceau d'écorce est un message de l'Araignée à Marie pour la prévenir qu'il va venir l'enlever de la bourgade. Mais quand il viendra, il découvrira son message cloué à ce cèdre et, voyant l'aigle percé de mon couteau, il n'osera pas accomplir son projet.

Le missionnaire sourit. Il ne voulut pas contrarier l'indien qui, dans sa naïveté, s'imaginait par ce geste semer l'épouvante dans le coeur de celui qui avait adressé ce message bizarre à la jeune huronne.

Il dit :

—Ainsi donc, hier tu as deviné juste : ces indiens qui nous sont apparus sur le lac Ontario étaient des guerriers du jeune chef iroquois l'Araignée?

—Oui, je les ai bien reconnus.

Le jeune homme regarda tendrement Marie et prononça doucement :

—Rassure-toi, Marie, l'Araignée ne t'enlèvera pas, car le Père Noir et moi nous veillerons!

—Et moi donc! s'écria Gaspard Remulot qui n'avait pas encore émis une parole. Est-ce que vous me prenez pour un manchot? Allons donc! Je l'ai déjà dit, l'Araignée finira pas périr dans sa propre toile. Mais s'il ne crève pas assez tôt, je me charge de lui régler son compte, par mon âme!

Silencieux et impassibles en apparence, les guerriers hurons approuvèrent gravement de la tête les paroles du chasseur malouin. Quant aux femmes, elles lui décochèrent un long regard d'admiration qui ne manqua pas de flatter agréablement l'ancien pêcheur. Et voulant rendre plus vive cette admiration, il fit un grand geste vers la forêt, épaula son fusil, mais sans tirer, cria d'une voix terrible :

—Eh bien! toi, l'Araignée qui as juré de me prendre la peau de la tête, montre donc un peu la tienne que j'y fasse un trou pour en faire sortir tout le venin qui l'emplit! Ah! nom d'un tonnerre!... Par le vent et l'éclair!... Par la barque de Saint-Pierre et ses filets!... Par le diable!... par l'enfer!...

Gaspard s'enflammait, enrageait à sa propre voix, rugissait, vociférait.

—Gaspard! prononça impérativement Jean de Brébeuf.

L'ancien pêcheur se tut en rougissant, tandis que les Hurons le regardaient toujours avec une admiration croissante, ce qui le flatta davantage.

—C'est égal! reprit-il, il ne sera pas dit qu'une vilaine araignée aura essayé de nous intimider! Et puis, vous Père, vous êtes patient; mais moi je ne le suis pas, et ma foi... C'est bon! ajouta-t-il entre ses dents, il suffit que je me comprenne!

Le missionnaire sourit et promena son regard sur les sauvages toujours silencieux et tranquilles autour de lui.

—Mes enfants, dit-il, vous allez reprendre vos occupations, tandis que je me concerterai avec Jean et deux de vos guerriers sur cet incident. S'il est vrai que nos ennemis projettent quelque surprise contre notre village, nous déjouerons leurs plans.

Bien que paisibles en apparence les indiens éprouvaient de grandes craintes. Ils reconnaissaient que le mystérieux message reçu par Marie était une menace non seulement à la jeune fille, mais aussi à toute la bourgade. Les Iroquois étaient énormément redoutés, surtout depuis qu'ils étaient venus raser la bourgade Saint-Joseph. Les Hurons craignaient surtout les Agniers et leur jeune chef, l'Araignée. Ils le savaient

rusé, adroit et terrible. Et son message était une preuve éclatante de son adresse, car personne, par même Marie, ne pouvait expliquer comment ce morceau d'écorce était parvenu à la jeune fille, ou comment il avait été apporté et introduit dans le village. Marie l'avait trouvé sur le seuil de sa porte. Qui l'avait déposé là? On se le demandait avec une épouvante superstitieuse! Pas un étranger n'était pénétré dans la place. Les enfants qui jouaient dans les ruelles du village n'avaient remarqué ou vu aucun inconnu s'introduire dans l'enceinte de la palissade. Les quatre factionnaires eux-mêmes qui, le jour, montaient la garde aux quatre angles de la bourgade, n'avaient rien découvert d'étrange. Et, pourtant, il avait bien fallu que quelqu'un pénétrât dans la place pour laisser le message devant la porte de la jeune huronne. Et ce quelqu'un ne pouvait être que l'Araignée lui-même!

Mais la confiance qu'on avait dans le Père Noir et ses paroles apaisèrent les craintes, et chacun retourna à ses occupations interrompues par l'arrivée des trois voyageurs.

Jean de Brébeuf, sachant combien l'oisiveté était pernicieuse chez les aborigènes, avait dès les premiers temps de sa mission laborieuse institué le travail obligatoire parmi eux. Cette institution n'avait pas été chose facile, car l'indien est paresseux. Il aime à rester devant son feu. Le travail lui est en horreur, hormis la chasse et la pêche, et encore à ces occupations applique-t-il souvent ses femmes et ses enfants. Il ne saurait s'astreindre à aucune tâche de durée. Il lui en coûte même de casser des branches d'arbre pour allumer son feu.

Jean de Brébeuf enseigna l'amour du travail en enseignant l'amour de la religion. Et avec persévérance qui a marqué toute son oeuvre gigantesque, il finit par habituer le sauvage au travail. Mais il n'y alla qu'à petites doses. Donnant lui-même l'exemple, il arma ses Hurons de la hache et les mena à la forêt toute proche. Les arbres tombèrent peu à peu, la forêt recula de jour en jour laissant un sol riche capable de produire les plus belles moissons. A ce rude travail, le missionnaire n'employait que les plus vigoureux de ses sauvages. A d'autres il confiait le soin de courir les bois et d'en rapporter le gibier nécessaire à la subsistance de la petite colonie. Il en employait aux réparations de la palissade, à la construction de cabanes à mesure que la population augmentait. Il les dirigeait avec une douceur et un tact admirables. Les uns s'occupaient dans l'intérieur de la palissade à la fabrication d'arcs et de flèches, d'autres bâtissaient des canots, d'autres encore s'occupaient à la confection d'objets d'art, tel qu'à ciseler des os, à façonner et à polir des pierres rares, à travailler des coquillages. Enfin, tous les hommes valides avaient une occupation quotidienne quelconque. Jusqu'alors les femmes indiennes, que leurs maris considéraient comme des esclaves créées pour les servir, avaient toujours été chargées des plus durs travaux. Jean de Brébeuf releva la femme, la tira de sa déchéance et la présenta au mari comme une compagne digne de son estime. Elle ne fut plus obligée de courir la forêt ou de s'occuper aux rudes besognes. Elle fut employée à tanner les peaux de gibier, à confectionner des mocassins et des vêtements pour elles-mêmes, et des vestes et des culottes pour les hommes et les enfants.

Lorsque Jean de Brébeuf arriva parmi ces peuplades barbares, il les trouva nues pour la plupart. Les hommes ne portaient qu'un pagne, c'était généralement une peau de bête quelconque attachée aux reins et tombant vers le milieu des cuisses. Les femmes, quand elles n'étaient pas entièrement nues, roulaient autour de leur corps une peau de gibier retenue sous les seins par une lanière. Voilà pour le vêtement d'été. Quand venait l'hiver, les hommes endossaient une sorte de veste en peau de castor avec la fourrure en dedans et portaient une culotte de peau de chevreuil; des jambières et des mocassins achevaient le vêtement. Les femmes s'habillaient généralement de la même façon. Et ce costume était à peu près général dans toutes les tribus de l'Amérique du Nord.

Il était un grand nombre de ces peuplades qui ne pouvaient souffrir un vêtement quelconque; aussi dès l'approche de l'hiver s'empressaient-elles d'émigrer vers le sud : la Floride, le Golfe du Mexique, le Texas et, souvent, l'Amérique Centrale. Au reste, d'ordinaire ces peuplades étaient originaires de ces contrées, et elles n'avaient pu s'acclimater aux hivers septentrionaux dont la rudesse contribua dans

une large mesure à l'effacement de quelques-unes de ces races primitives.

Les missionnaires leur avaient donné le goût du vêtement, aux femmes surtout qui furent tentées par les étoffes multicolores apportées de l'Europe. A ses Hurons Jean de Brébeuf fit d'énormes cadeaux d'étoffes. Les femmes se confectionnèrent des corsages et des jupes. Elles furent si contentes et si fières de se voir ainsi habillées qu'elles ne voulurent plus les enlever. Elles couchaient avec, et de crainte de les briser elles n'osaient pas les laver. Les enfants partageaient leur plaisir et ils portaient précieusement et vénéraient les vêtements d'étoffe qu'on leur faisait. Quant aux hommes, ils furent plus difficiles. Dans la saison d'été ils ne pouvaient se faire à un vêtement, même le plus léger; ce vêtement les harassait.

Ce jour de juin où nous pénétrons avec le missionnaire dans la bourgade Saint-Louis, les femmes et les enfants étaient vêtus d'étoffes aux couleurs si variées et si éclatantes que c'en était un éblouissement. En guise d'ornements ou de joyaux elles portaient des colliers de coquillages, des bracelets à leurs bras, des pendentifs aux oreilles.

Les hommes, nus ou demi nus, présentaient des torses maigres, cuivrés et luisants et peints ou tatoués de toutes espèces de figures symboliques. La plupart portaient suspendue à leur cou une amulette d'os quelconque qui était leur talisman particulier, et presque tous étaient également ornés de pendentifs aux oreilles et au nez. Au cours de ses seize années de mission Jean de Brébeuf avait réussi à faire disparaître parmi ses Hurons un grand nombre de superstitions et de fausses croyances, mais il en restait encore beaucoup. Un peuple n'est pas arraché en si peu de temps à la barbarie, c'est le plus souvent un travail de siècles. Mais il s'avouait avec plaisir qu'il avait grandement adouci les moeurs de ces enfants des bois en leur inculquant l'idée de Dieu, et il les avait arrachés à une foule de pratiques honteuses, entre autres, la bigamie.

En cette année 1684 la petite population de Saint-Louis n'était pas entièrement acquise à la religion catholique; il se trouvait encore plusieurs cathécumènes même parmi les personnes âgées. Bien que ces indiens fussent généralement intelligents, beaucoup ne passaient pas facilement du paganisme au christianisme. Non qu'ils éprouvassent quelque répugnance à la parole de l'Evangile, mais il leur en coûtait d'abandonner la religion et les croyances si longtemps pratiquées par leurs aïeux. En outre, ils paraissaient pris de défiance à entendre parler d'un Dieu qui pardonnait, qui oubliait les offenses et les outrages, qui condamnait en les défendant la vengeance, le meurtre, le vol. Il leur semblait qu'un tel Dieu ne pouvait exister. Mais à l'exemple que leur donnait tous les jours leur missionnaire, ils finissaient par accepter cette vérité. La lumière se faisait peu à peu dans leur cerveau si longtemps obscurci par les anciennes croyances, ils raisonnaient et admettaient que la religion et le Dieu du Père Noir valaient mieux que les leurs. On comprend la lourde et souvent décevante tâche de ces zélés apôtres des sauvages de l'Amérique, et l'on comprendra aussi qu'ils n'avaient pu en si peu de temps transformer totalement la nature de ces enfants de la forêt. La religion du Christ avait jusqu'à présent amoindri leurs passions, mais elle ne les avait pas extirpées. Leur caractère cruel et vindicatif n'était qu'assoupi, il se réveillait tôt à la première opportunité. Ceux qui n'étaient pas fermement convaincus de la vérité des enseignements de l'Eglise, étaient souvent susceptibles, à la moindre contrariété, aux moindres souffrances, de retourner à la barbarie. Aussi quel tact, quelle douceur, quel prestige il fallait à ces missionnaires pour retenir ces brebis qui étaient tentées de s'éloigner du reste du troupeau ! Comme le pensait Jean de Brébeuf, il faudrait un siècle ou deux pour faire de ces races farouches des peuples civilisés et christianisés !

—Cela viendra, ajoutait Jean de Brébeuf avec conviction. Notre oeuvre à nous, missionnaires et pionniers de ces vastes défrichements spirituels, ne peut être que rudimentaire; mais le temps la complètera et l'achèvera à perfection.

D'ailleurs ces hommes de Dieu avaient déjà accompli des prodiges inouïs.

Et que ces enfants farouches et réfractaires qui, jusqu'à ce temps n'avaient connu d'autre autorité que la force brutale, étaient devenus dociles! Au commandement du Père Noir de reprendre chacun leur travail, tous s'étaient dispersés silen-

cieusement et sans proférer un murmure. On eût dit un père de famille envoyant ses enfants au travail.

Jean de Brébeuf, suivi de Gaspard et de Jean et de deux guerriers, se dirigea vers son domicile à l'autre extrémité de la bourgade. Marie les avait suivis à distance, mais elle n'entra pas dans la cabane du missionnaire; elle s'assit sur le seuil de la porte en attendant la fin de la conférence et qu'elle fut appelée.

Au bout d'une demi-heure en effet Jean de Brébeuf la fit entrer.

—Marie, dis-moi comment ce message de l'Araignée t'est parvenu ?

—Je ne sais pas, répondit-elle. J'étais sortie pour venir à la chapelle. A mon retour j'ai trouvé devant la porte le message de l'Araignée.

—Ton père et ta mère n'ont rien vu ?

—Mon père est aujourd'hui à la chasse. Ma mère était chez des voisins.

—Faut-il penser qu'en plein jour l'Araignée soit entré dans la bourgade ?

—Oui, répondit la jeune fille.

—Et toi, mon garçon, demanda Jean de Brébeuf au jeune indien, crois-tu que l'Araignée soit entré dans le village ?

—Je le crois, répondit le jeune homme qui demeurait debout, sombre, bras croisés.

—Faut-il penser que de nos guerriers auraient favorisé son entrée ?

—Non. L'Araignée ressemble à la couleuvre, il se glisse silencieusement dans les herbes, il grimpe aussi facilement que l'écureuil dans les rameaux des pins, et, comme l'araignée, il peut à l'aide de ses fils parvenir là où il veut.

—Oui, il est très habile, murmura le missionnaire, méditatif.

Après un silence, il interrogea de nouveau la jeune huronne.

—Marie, depuis quand le Père Lalemant est-il reparti pour Saint-Ignace ?

—Ce matin, après la messe, Père.

—A-t-il dit quand il reviendra ?

—Avant que le soleil se soit couché.

—C'est bien. Mes enfants, ajouta-t-il, je vous prie donc de vous retirer chacun à vos foyers, tandis que je vais méditer. S'il y a menace et danger, j'aviserai aux moyens de nous protéger tous et je vous en ferai part. Soyez tranquilles, l'oeil du Grand Maître veille sur nous nuit et jour. S'il a permis à l'Araignée cette escapade, c'est pour nous faire comprendre que nous ne le servons pas comme il veut, et il faudra demain, dimanche, l'implorer de veiller sur nous davantage et lui présenter le repentir de nos fautes.

A cet instant un jeune homme, revêtu de la robe noire, apparut, alerte et souriant.

—Ah ! cher ami, s'écria de Brébeuf en lui saisissant les mains, je suis content de vous retrouver aussi gaillard...

C'était Gabriel Lalemant.

V

LES AMANTS DE LA FORET

Après l'arrivée de Gabriel Lalemant, Jean Huron était sorti de la cabane du missionnaire en compagnie de la jeune indienne.

—Marie, avait-il murmuré, allons sous le toit de ton père où je désire te faire des confidences !

—Viens, Jean, j'aime à entendre les belles paroles qui sortent de ta bouche.

Tous deux traversèrent la bourgade. A l'autre extrémité, et non loin de la porte de la palissade, ils s'arrêtèrent devant une hutte écartée des autres et autour de laquelle croissaient des fleurs sauvages. C'était l'une des plus petites et des plus coquettes. Les murs extérieurs étaient tapissés d'écorce habilement assemblée. L'intérieur était divisé en trois pièces, deux chambres à coucher et une salle. Pour parvenir à cette salle il fallait traverser les deux chambres. La salle était propre, mais dénudée de tout mobilier. Il s'y trouvait une cheminée de pierre qui, en hiver, réchauffait la maison. Les murs étaient tendus de peaux de cerf tannées sur lesquelles Marie avait peint en noir et en rouge des figures de vierges telles qu'elle en avait vues dans le missel du missionnaire. Le sol était entièrement recouvert de nattes faites de tiges de jonc ou tissées de rameaux de saule, et çà et là étaient disposées des peaux de castor et d'ours sur lesquelles on s'asseyait. Les chambres étaient pareillement tendues de peaux de cerf. Pour tout ameublement elles n'avaient qu'un lit de perches et de fourrures. En arrière de la hutte et faisant apentis se trouvait une autre pièce qui servait de cuisine; mais nulle porte ne communiquait

avec cette cuisine de l'intérieur de la maison, on y arrivait par l'extérieur. La jeune huronne pratiquait beaucoup de coutumes des Européens et plus particulièrement les coutumes culinaires. Marie apprêtait des mets succulents suivant des recettes que lui avait données le Père Noir ou Gaspard Remulot.

Marie et Jean pénétrèrent dans la salle. Marie s'assit sur une peau de castor au centre de la pièce, Jean en face d'elle sur une peau d'ours; tous deux conservaient encore la façon indienne de s'asseoir, c'est-à-dire les jambes repliées sous eux.

Jean demeura un long moment pensif et silencieux, ses yeux sombres rivés sur le sol. Marie l'observait avec timidité et amour.

—Marie, dit le jeune homme d'une voix sourde, tu sais que l'Araignée s'est juré de t'emmener dans son pays; vas-tu le suivre ?

—Non, Jean, répondit fermement la jeune fille. Quand l'aigle enlève la colombe, il n'emporte que son corps faible et palpitant; mais il ne s'empare jamais de son âme !

Cette réponse parut plaire au jeune homme qui de la tête approuva ces paroles de sa fiancée.

Marie, à son tour, baissait les yeux, comme si la question posée par Jean l'avait troublée ou gênée, et elle rougissait doucement.

L'étranger, qui se fût soudain trouvé en face de cette jeune fille, eût été très étonné de découvrir une telle beauté en ce pays sauvage. Grande, bien découplée, souple, chacun de ses mouvements était empreint d'une grâce naïve et touchante. Sa robe de velours rouge sans autre garniture qu'une petite dentelle autour du cou la parait très bien. Marie n'avait pas le teint cuivré et huileux comme beaucoup de femmes de sa tribu; on aurait dit, à voir ses traits fort réguliers, une européenne au visage seulement hâlé par le soleil. Ses yeux noirs, brillants et mobiles étaient très beaux. Sa bouche, aux lèvres minces et rouges, était admirable. Toute sa physionomie exprimait la candeur, la fidélité et le dévouement. Son regard était droit, ouvert et franc, on y pouvait lire ses moindres pensées, car elle n'avait pas appris l'art de la dissimulation si pratiqué chez les indigènes. Ce regard était un miroir dans lequel se réfléchissait l'âme toute pure de cette enfant, et donnait parfois à sa physionomie une expression mystique comme en ont les figures des vierges. Tout en elle respirait la vertu, la douceur, la bonté.

Le beauté et la vertu de cette jeune fille avaient traversé les forêts, les lacs, les montagnes, et dans les tribus les plus éloignées on en parlait sans avoir vu la jeune huronne. Aussi, sa renommée était-elle venue aux oreilles d'un jeune chef Iroquois surnommée "l'Araignée" qui avait juré d'en faire sa femme. Nous verrons bientôt comment il comptait accomplir son serment.

Voici d'abord comment il avait entendu parler de la belle huronne.

Deux années auparavant, un Italien était venu au pays des Hurons pour y trafiquer. Il avait vu Marie et avait été frappé de sa beauté. Du pays des Hurons il s'était rendu chez la nation Iroquoise dont il avait su s'attirer les bonnes grâces en faisant à ses chefs de riches présents. Au jeune chef, l'Araignée, il avait parlé de la belle huronne qu'il avait appelée "Madonna". L'Araignée s'était de suite épris de la jeune fille sans la connaître, et comme l'Italien il l'avait appelée Madonna.

Marie et Jean Huron formaient donc un couple fort bien assorti non seulement sous le rapport du physique, mais plus encore par l'éducation religieuse et intellectuelle qu'ils avaient reçue de Jean de Brébeuf. Celui-ci avait depuis longtemps souhaité leur union, et après les avoir fiancés il espérait bientôt les unir pour la vie. Dans sa pensée ce serait une génération nouvelle qui se trouverait toute acquise à la religion du vrai Dieu, et les générations suivantes finiraient par faire de ces peuplades barbares et païennes des nations tout aussi chrétiennes et policées que celles de l'Europe. Cette vision et cet espoir redoublaient son ardeur dans l'action.

Après un long silence entre les deux fiancés, Jean reprit la parole :

—Marie, je pense que l'Araignée ne te convoiterait pas si tu étais ma femme.

—Je le pense aussi, répliqua la jeune fille qui ne contrariait jamais son amant.

—L'Araignée s'est vanté qu'il te prendrait pour femme en déclarant qu'il ne voulait qu'une vierge; alors quand tu seras devenue ma femme il ne te désirera plus!

—Je souhaite qu'il m'oublie.

—Eh bien ! nous irons au Père Noir et nous lui demanderons de nous unir.

—Jean, je suis prête, si le Père Noir le veut.

—Et tu seras bien contente et bien fière d'être ma femme ? interrogea le jeune indien dont le regard semblait exprimer un doute.

—Je serai bien heureuse, Jean; car jamais je ne souhaiterai un autre époux que toi !

—Bon, je suis content et tranquille, car jamais l'Araignée ne te possédera.

Il se leva vivement. Son regard sombre s'éclaira, les traits de sa figure s'animèrent, ses lèvres esquissèrent un sourire de triomphe. Il fit un geste emphatique et se mit à parler d'une voix sourde, tandis que ses yeux jetaient des éclairs.

—Marie, je veux que tu le saches : une fois que je serai devenu le chef de ma tribu, je serai fort et puissant. Je pourrai commander à nos guerriers et je m'élèverai aussi haut que l'Araignée. Je lui livrerai la guerre... une guerre sans pitié, jusqu'à ce que, écrasé sur ses genoux, il me demande grâce ! Alors je l'humilierai tellement, qu'il verra ses pères se lever d'entre leurs os blanchis et le montrer du doigt avec mépris. Je verrai son front se couvrir de honte et devenir plus rouge que le nuage rougi par le soleil couchant ! Je le verrai s'arracher les yeux de ses propres mains pour ne pas voir les ombres terribles de ses aïeux ! Je le verrai aussi tout couvert des crachats de ses propres guerriers comme le crapaud est couvert de limon !

Le jeune indien avait haussé sa taille fine et souple, il tendait un poing crispé avec un air si terrible et si beau à la fois que, frappée d'admiration, la jeune huronne se mit à genoux pour le contempler.

Il se tut pour regarder la jeune fille un moment, puis reprit, mais d'une voix douce et tendre cette fois, tout en écoutant attentivement les sons de sa voix, tout en s'enivrant de sa parole devenue harmonieuse et sonore. Car disons ici que le sauvage aime le beau langage, il admire et ne se lasse jamais de l'entendre. Le jeune indien se plaisait à imiter Jean de Brébeuf qui, par sa parole éloquente, avait tant émerveillé ces enfants de bois. Souvent il leur récitait quelques passages de l'oeuvre d'un poète nouveau dont la renommée était venue jusqu'en Nouvelle-France, Pierre Corneille. Les sauvages écoutaient avec ravissement la parole fière et vibrante, l'harmonie des mots et des rimes, mais se plaisaient surtout aux grands gestes du missionnaire.

Jean Huron reprit donc :

—O Marie, salut à toi, vierge de ces forêts chères où frissonne sans cesse l'âme noble et fière de nos ancêtres ! Vois ces bois qui touchent presque au ciel du grand Dieu, ils seront les voûtes de ton palais ! Leurs rameaux entre-croisés seront ta couronne ! Car tu seras la reine éblouissante que leurs cimes salueront ! Alors, tout se courbera devant toi, hommes et bêtes ! Tout rampera, et les herbes murmureront leurs hommages quand tu les fouleras de tes pieds ! Les fleurs exhaleront leurs plus suaves parfums ! Les oiseaux t'apporteront en présent leurs nichées, et ils chanteront ta gloire et tes louanges ! Les guerriers étrangers franchiront les plus lointaines pour venir déposer à tes pieds l'expression de leur fidélité et l'hommage de leur admiration ! Toutes les nations s'uniront de concert pour célébrer ta beauté et ta puissance ! Les vents emporteront sur leurs ailes légères ta renommée jusqu'aux quatre coins de l'univers ! Du grand ciel tomberont des pluies de joie et de bonheur que nulle femme encore, nulle reine n'aura reçues en partage! Les femmes des grands chefs t'apporteront les mets les plus exquis et poseront sous tes pieds les nattes de velours et d'or ! Les enfants sèmeront des fleurs sur tes pas ! Et tu seras alors si belle, si majestueuse, si resplendissante que l'oeil humain n'osera plus te regarder, il se couvrira comme le soleil, dans un jour de deuil, se couvre du nuage qui passe ! O Marie ! c'est moi qui te veux ainsi, et c'est moi qui te ferai ainsi ! Car je t'aime ! Mon âme à la tienne déjà entremêlée brûle de feux puissants et me commande de te conquérir les plus beaux diadèmes ! Car je t'aime mieux que la mère ne peut aimer ses petits ! Mon coeur est tellement rempli de ton image, de ton souffle, de ta vie, qu'il me semble près d'éclater ! Je t'aime, Marie, parce que tu m'as fait croire que tu m'aimes aussi !...

—Oh ! crois, crois, mon Jean aimé!... cria dans un sanglot de joie et d'amour la jeune huronne prosternée.

—Je crois... je crois... poursuivit avec exaltation le jeune homme. O Marie ! ja-

mais coeur d'homme n'éprouva si grande jouissance ! Jamais...

Il se tut brusquement, et vers l'unique fenêtre de la salle il tourna son regard de feu. Une rumeur sourde courait dans le village.

Marie s'était tout à coup dressée, et pâle, agitée, elle tendait ses deux mains tremblantes vers son amant.

—Tu entends ? demanda-t-elle dans un souffle.

—Oui, Marie, répondit sourdement le jeune homme dont tout le corps frémissait. Demeure ici, ajouta-t-il, tandis que je vais aller voir ce qui se passe.

Il sortit rapidement.

Il vit des femmes, des enfants et des vieillards courir précipitamment par les ruelles et jeter des cris sourds. Sur leurs visages on lisait la surprise et l'effroi. Plusieurs couraient vers la palissade du côté de la porte et montaient précipitamment sur les plateformes. D'autres couraient vers la chapelle et la maison du Père Noir. Des guerriers se jetaient des appels rauques, brandissaient des arcs, gesticulaient et montaient aussi sur les plateformes. D'autres guerriers se massaient derrière la porte de la palissade. Puis ceux qui étaient montés sur les plateformes, faisaient tout à coup silence et tenaient leurs yeux étonnés vers la forêt toute proche.

Jean courut à la plateforme placée près de la porte et demanda à ceux qui s'y trouvaient déjà :

—Eh bien! que voyez-vous?

A ce moment dans le village s'élevait cet appel angoissé :

—Ekon! Ekon! Ekon!...

Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant et Gaspard Remulot accoururent à la plateforme près de la porte.

—Que se passe-t-il donc, mes enfants? interrogea le missionnaire.

Son regard tomba alors sur Jean Huron et il demeura frappé d'étonnement. Le jeune indien était debout, droit comme une flèche, la tête rejetée en arrière, les yeux en flammes et le poing tendu vers la forêt, et il demeurait ainsi immobile et muet comme une statue.

Femmes, enfants, vieillards demeuraient aussi immobiles, silencieux et tournés vers la forêt.

Un guerrier s'approcha de Jean de Brébeuf et dit d'une voix tremblante :

—Ekon! une main inconnue est venue arracher le couteau planté dans le coeur de l'aigle!

Le missionnaire comprit.

Voici ce qui s'était passé : un sauvage s'était rendu à la lisière de la forêt pour en rapporter des fagots. Etant passé près du cèdre au tronc duquel Jean Huron avait de son couteau cloué le message de l'Araignée, il avait tout à coup remarqué que le carré d'écorce et le couteau avaient disparu. Saisi d'une superstitieuse épouvante il était revenu au village pour anoncer cette nouvelle. Toute la population avait frémi de crainte, car rien n'impressionnait tant ces êtres ignorants et superstitieux qu'un événement qu'ils ne pouvaient expliquer.

Jean de Brébeuf s'approcha de Jean Huron et lui dit :

—Console-toi, mon enfant, ce n'est qu'une vaine bravade des ennemis des Hurons; et tant qu'un homme s'adonne à de telles bravades, il n'est pas dangereux!

—Père Noir, dit le jeune homme avec un accent haineux, je veux tuer cet ennemi!

—Tu pardonneras à cet ennemi, mon fils, comme le grand fils de Dieu a pardonné à ses bourreaux!

Le jeune homme baissa la tête sous la parole douce mais autoritaire qui le courbait, qui le domptait.

Puis, s'adressant aux sauvages, Jean de Brébeuf reprit :

—Mes enfants, ce n'est rien. Je crois que c'est ce brave Araignée qui s'amuse dans la forêt, et il n'est pas à craindre. L'ennemi dangereux est celui qui feint de dormir, mais lui court et rôde dans la forêt sans chercher à dissimuler sa trace. Calmez-vous! Le grand Dieu, notre père à tous, veille et il nous protégera!

Ces paroles encore une fois apaisèrent les esprits, et bientôt le village avait repris son calme habituel.

Jean Huron, silencieux et tête basse, retourna à la cabane de son amante.

VI

L'APOTRE ET SON OEUVRE

Peu après cet incident ,le Père Lalemant reprenait le chemin de la bourgade Saint-Ignace, afin de se trouver là le lendemain, dimanche, pour célébrer la sainte messe.

Un sentier sinueux et peu large y conduisait au travers de la forêt, et ce parcours de quatre milles pour le penseur et l'homme de la méditation était un doux exercice en même temps qu'un poétique passetemps.

De son côté Jean de Brébeuf, selon qu'il en avait pris l'habitude à l'heure du crépuscule, se mit à parcourir la bourgade pour réconforter ses ouailles et s'enquérir de leurs besoins. Il vivait au milieu de ces sauvages comme un père vit au milieu de sa famille. Il voulait savoir leurs peines et leurs soucis afin de les consoler. Il les encourageait à leur travail, donnait un coup de main çà et là, se rendait utile et agréable. Il jouait un moment avec une tapée d'enfants dont les cris joyeux volaient et se mêlaient aux gazoullis de la forêt. Des femmes accroupies sur le pas des portes et causant entre elles s'inclinaient sur le passage du Père Noir. Il disait un bon mot, esquissait un large sourire. Les hommes, revenus de la chasse ou de l'ouvrage, le torse en sueurs se couchaient près de leur cabane sur l'herbe, levaient les yeux vers le firmament dont le bleu clair devenait plus sombre de moment en moment et demeuraient dans une immobilité contemplative. Les couchers de soleil sont pour l'indigène une heure solennelle, et l'on croirait qu'il profite de ce moment paisible et doux pour se recueillir et méditer.

Plus que le sauvage Jean de Brébeuf subissait le charme puissant de la nature qui se voile. D'ordinaire, après avoir visité son village, il franchissait la porte de la palissade et, le bréviaire sous le bras, il s'en allait dans la forêt. D'autres fois il parcourait les champs de maïs qui s'étendaient sur plusieurs hectares à l'ouest de la bourgade. Alors il descendait les bords escarpés de la rivière, s'arrêtait un moment à rêver sur le pont fait de quatre troncs d'arbres renversés et à écouter le murmure de l'eau, puis montait la pente opposée au sommet de laquelle il s'arrêtait pour jeter sur les champs un regard admirateur et satisfait. Ses yeux s'élevaient au-dessus des forêts voisines, se posaient sur le couchant, puis ses lèvres murmuraient avec amour :

—Merci, ô mon Seigneur-Dieu, d'avoir fait si belle votre nature! Oh! comme on y voit bien votre beauté et votre bonté!...

Les derniers rayons du soleil répandaient alors des flots de vapeur vermeille ou écarlate sur les tiges hautes et vertes des maïs, dont les feuilles s'agitaient doucement sous la brise avec un bruissement argentin. De l'autre côté des maïs, plus à l'ouest, se détachait, plus verte, plus drue, plus égale et toute semblable à une riche pelouse une pièce de blé dont l'épi se formait peu à peu dans la tige. Enfin à droite, longeant la lisière de la forêt, s'étendait une magnifique planche de pommes de terre. Tout était symétrique, propre, travaillé avec soin sous l'oeil minutieux du missionnaire. Cette oasis de riche verdure tout effleurée de lumières d'or et de pourpre était majestueusement encadrée de la forêt sombre, profonde, mystérieuse.

Souvent un silence religieux planait doucement au-dessus des cîmes immobiles sur lesquelles le ciel bleu semblait se poser. Nul son, nulle voix, nul bruit ne s'élevait du sein des bois, pas le moindre frisson n'agitait les rameaux, pas un brin d'herbe ne tressaillait, si bien qu'on eût dit la vie éteinte. Et ce silence, cette tranquillité et la douceur qui s'en dégageait semblaient perpétuels et universels. Le globe terrestre, si mouvementé par l'existence des hommes, disparaissait; il semblait à Jean de Brébeuf que la terre était revenue aux premiers temps de sa création alors que Dieu n'avait pas encore tiré l'homme du limon de la terre. Et lui, l'apôtre, à sentir la puissante majesté du Maître infini planer dans cette atmosphère si calme, croyait être l'homme que Dieu allait dans un instant faire sortir du néant pour en orner le Paradis terrestre et apporter à la terre la vie, le mouvement à la nature. D'ailleurs il plaisait à Jean de Brébeuf de se trouver seul ainsi avec Dieu et la nature immense, car c'est alors seulement qu'il se sentait plus rapproché de son Créateur et qu'il en voyait avec joie et admiration la toute-puissance et la beauté. Malgré sa grande activité, le missionnaire vivait toujours d'une vie intérieure intense, il voyait ou l'image de Dieu ou sa grandeur et sa puissance dans les moindres choses de la création. Mais c'est devant l'immensité des bois, en face de leur splendide solitude et sous leur voûte profonde et mystérieuse qu'il découvrait davantage la grandeur et la splendeur du Divin Maître. Quelle joie inouïe l'assaillait à ces moments de "comparution" devant la majesté du Seigneur!

Alors sa large poitrine battait avec force, son coeur éclatait, ses narines frémissaient en aspirant les parfums capiteux des pins et des cèdres, parfums qui lui semblaient comme une vapeur d'encens offerte au Seigneur! Son âme exultait. Alors, pour que sa joie ne fût pas seule à se manifester, les bois s'animaient peu à peu, la forêt murmurait doucement, elle parlait, elle priait, elle chantait. Et lorsque le dernier rayon de soleil s'éteignait lentement par delà des monts lointains, la forêt entière frémissait et retentissait d'une vie crépusculaire si admirable, que le missionnaire tombait à genoux, joignait les mains et remerciait Dieu d'un concert aussi magnifique. Tel, après la Création, Adam saisi d'admiration et de joie dut se prosterner pour remercier le Créateur des choses si belles dont il l'avait fait le maître!

Et tout le temps qu'il restait assez de jour pour lui permettre de voir, Jean de Brébeuf ne se lassait pas d'admirer ce puissant décor, cette nature sauvage qui durant des siècles avait paru défier la civilisation. Aux premiers découvreurs européens ces forêts avaient semblé inarbordables, c'étaient des géants auxquels il eût été fou de s'attaquer; pourtant ces missionnaires étaient venus, doux et paisibles, et les géants avaient livré passage, les monts s'étaient inclinés devant eux, les fleuves et les lacs n'avaient pas résisté. Ils y avaient trouvé d'incalculables richesses pour Dieu comme d'immenses richesses pour les hommes, et ils avaient exploité les unes et les autres. A une époque où les moyens manquaient totalement ils avaient réussi à accomplir des prodiges, qui étonnent de nos jours encore et qui étonneront bien des siècles à venir.

L'oeuvre de ces grands missionnaires était d'autant plus sujette à l'admiration et à l'étonnement qu'elle avait paru impossible au reste des mortels. Eux ne s'étaient pas étonnés de leurs propres prodiges, parce que, serviteurs de Dieu, ils avaient obéi à son ordre et marché avec sa puissance. Leur oeuvre était l'oeuvre de ce Dieu qu'ils aimaient et servaient, et ils avaient aimé cette oeuvre pour en supporter toutes les difficultés, les misères et les souffrances. En elle ils avaient d'abord trouvé leur première récompense : l'amour même de leur oeuvre. Et n'est-ce pas la meilleure récompense de tout ouvrier d'aimer et d'admirer ce qu'il a accompli. Oui, l'amour du travail fait voilà bien la première rétribution du travailleur, car ce qu'il a fait, bâti, construit est devenu partie de lui-même. Ce sont ses sueurs, c'est son souffle, c'est sa pensée qui a agi, et c'est son amour qui a stimulé la pensée, et le coeur de l'homme s'attache tellement à l'oeuvre qu'ont accomplie ses facultés ou physiques ou intellectuelles, qu'il ne s'en sépare jamais sans un intense regret.

Jean de Brébeuf n'avait donc pu qu'aimer et admirer son oeuvre admirable, mais qu'il aimait et admirait en Dieu. Il l'aimait à ce point de ne se lasser jamais de la contempler. A chaque loisir que lui laissait son ministère, ses regards ardents embrassaient le travail accompli durant seize années de labeur pénible et doux à la fois. Il aimait à se rappeler chaque peine, chaque difficulté, chaque souffrance, chaque obstacle combattu et renversé, et sa pensée montait vers Dieu pour le remercier de l'avoir secondé, sûr qu'il était qu'il aurait échoué avec ses seules forces d'homme. En fait, cette oeuvre grandiose il l'attribuait à Dieu. Lui n'avait été que l'outil. Seulement, il se réjouissait d'avoir été un instrument fidèle, un serviteur obéissant, et du fait il se rapprochait de plus en plus de Dieu, unique récompense qu'il convoitait.

Mais était-il possible que ces hommes, faits de chair et d'os comme tous les mortels, pussent endurer tant de misères, de tourments et de souffrances de toutes sortes sans jamais se décourager? Oui, parce que leurs souffrances étaient accueillies comme des joies et des grâces que répandait sur eux le Seigneur. Ils aimaient les souffrances parce que le Rédempteur les avait aimées. Ce n'étaient pas les misères qui s'acharnaient à ces apôtres, c'est eux qui allaient aux misères; alors pourquoi se seraient-ils lassés, pourquoi se seraient-ils plaint? L'homme par sa nature faible est porté à maudire ce qui l'importune ou le torture; le chrétien lui-même se plaint de ses misères et de ses souffrances, encore qu'il sache qu'un Dieu mort pour lui a souffert plus qu'il n'était possible sans se plaindre. Mais si l'homme se plaint et gémit, c'est donc qu'il souffre et qu'il est porté à haïr ses tourments; et s'il les hait il en subit davantage la torture. Or, ce qui fit la force de ces apôtres, non seule-

ment de ceux-là qui ont christianisé l'Amérique, mais également de tous ceux qui ont répandu par le monde entier la parole de l'Evangile, ce fut leur amour même de la souffrance, car en l'aimant il leur était possible de la mieux supporter. Leur endurance était d'autant plus inébranlable que leurs tourments n'étaient pas soufferts en vue d'un gain matériel et terrestre, mais pour la conquête de biens célestes et éternels qui ne s'acquièrent pas sans la souffrance. Et plus ces apôtres souffrent, plus ils jouissent, car plus ils entrevoient l'immense somme de bonheur et de joies que Dieu leur réserve auprès de lui. Mais, tout de même, ce qu'il leur faut d'énergie sublime, de maîtrise sur soi-même, de volonté pour ne pas céder à la faiblesse de leur chair d'homme!

Jean de Brébeuf possédait toutes ces vertus qui font les puissants conquérants. Il avait été si fort qu'il n'avait jamais failli. Dans les pires traverses, dans les crises les plus terribles il avait dressé sa taille haute et fière, levé la tête, offert son coeur à Dieu, et hardiment il avait fait son chemin, fort, avec l'aide de son Dieu, d'atteindre le but. Il n'avait jamais retraité devant l'ennemi ou l'obstacle, il était allé de l'avant, dût-il y trouver la mort! La mort?... Mais depuis longtemps déjà il avait fait le sacrifice de sa vie! La mort?... Mais pour lui c'était encore la vie, la vraie vie, l'unique vie... cette vie céleste qu'il voulait conquérir! Néanmoins, tout en méprisant la mort, il avait toujours été d'une extrême prudence : s'il ne redoutait pas la mort, il ne la bravait pas non plus. Car braver, c'est s'exposer, et il n'avait pas le droit d'hasarder sa vie. Dieu seul possédait ce droit. Jean de Brébeuf lui avait offert sa vie, il la lui avait donnée, il ne pouvait donc pas la reprendre. Mais le jour où Dieu voudrait reprendre cette vie, comme Jean de Brébeuf serait prêt à la lui laisser! Il serait si prêt, qu'il se sentait capable de marcher fermement au martyre, afin d'arriver plus sûrement à Celui qu'il voulait. Et cependant il priait le Seigneur de le laisser encore longtemps dans cette vallée de larmes et de souffrances, tant il entrevoyait de beaux combats à engager.

Ce jour-là encore, dans ce superbe crépuscule où se révélait toute la magnificence de Dieu, Jean de Brébeuf offrait sa vie au Seigneur. Il revenait sur ses pas et considérait d'un oeil calme et d'un coeur content son oeuvre immense qui lui paraissait cependant à peine ébauchée. Il murmurait :

—O mon Dieu! me permettrez-vous de l'achever?... Que votre sainte volonté soit faite!

Car il avait un pressentiment qui l'assiégeait depuis quelques jours. Une douce tristesse était descendue dans son coeur, il avait senti comme un murmure lui souffler que bientôt ses yeux humains se fermeraient à toute cette splendide nature qu'il adorait dans la toute-puissance de Dieu. Puis c'était comme un regret qui troublait son esprit à la pensée d'abandonner sitôt ce beau domaine si ardument acquis!! De l'abandonner encore inachevé! Il semblait au missionnaire que l'oeuvre n'était pas si considérable qu'il l'avait faite. Il lui semblait qu'il n'avait pas assez accompli, qu'il aurait pu faire mieux et davantage! Mais enfin, si le Seigneur était satisfait, pourquoi ne le serait-il pas, lui? Eh bien! oui, Jean de Brébeuf était satisfait!... La mort pouvait venir frapper, il était prêt! Si c'était le martyre qui devait prendre son dernier souffle de vie humaine, il serait content.

—Je ne faillirai pas, s'était-il dit, et je tâcherai de ne m'en pas rendre indigne!

Comme on le voit, Jean de Brébeuf était bien l'homme choisi de Dieu!

VII

L'ARAIGNEE

Ce pressentiment, qui était venu assaillir l'âme sereine de ce grand lutteur, avait grandi à la présence mystérieuse dans la forêt du plus terrible ennemi des Hurons, le jeune et vindicatif chef des Iroquois, l'Araignée.

Et en regagnant sa bourgade et sa cabane, Jean de Brébeuf pensait à ce fier enfant de la forêt pour la conversion duquel il eût volontiers et ardemment donné sa vie. Et qui sait? — le missionnaire le désirait fortement — s'il n'allait pas terminer sa mission sur la terre par la belle conquête de cette jeune âme farouche, comme il croyait le sentir. Et à la vision d'une telle conquête son coeur fut transporté d'allégresse.

Lorsqu'il traversa la bourgade pour réintégrer son domicile, la nuit tombait rapidement, et malgré l'obscurité les sauvages qu'il croisa sur son chemin remarquèrent sur les traits du Père Noir une expression de grande joie. Ils se dirent la chose à voix basse et se réjouirent. Notre nature humaine nous porte à subir l'impression qui se produit sur le visage de ceux avec qui nous sommes en communication : un visage triste nous attriste, un visage heureux ou seulement jovial nous égaye. La nature végétale subit le même phénomène : voyez comme la prairie en fleurs palpite de vie et de joie sous un soleil radieux, puis voyez comme elle s'assombrit et s'attriste lorsque le soleil s'éclipse sous les nuages. La nature de l'indien est plus encline que celle de l'homme civilisé à recevoir l'empreinte des physionomies extérieures, peut-être parce qu'il vit plus rapproché de la nature végétale : si la forêt chante, il s'égaye; si elle mugit, il s'émeut; si le ciel s'assombrit, il s'afflige. Jean de Brébeuf, connaissant ses Hurons, s'efforçait de conserver toujours une figure sereine et de donner à ses lèvres le sourire content. Il domptait ses inquiétudes, ses craintes, ses soucis, ses chagrins, ses troubles, et sur les traits de son visage se manifestait toujours le reflet d'une âme toute remplie de joie et de sérénité. Cette joie et cette sérénité d'ailleurs étaient toujours en lui, de même qu'elles sont en ceux qui vivent sans cesse en contact avec Dieu.

Au moment où il traversait la petite place qui s'étendait devant la chapelle, Jean Huron l'aborda et dit :

—Père, je désire vous entretenir.

—Bien, mon enfant. Je devine, ajouta-t-il avec une affectueuse tendresse, que des soucis assiègent ta pensée et ton coeur. Mais regarde le firmament comme il est clair et ces étoiles qui s'allument, et vois comme on est heureux là-haut! Emplis ton regard de tous ces astres étincelants qui naissent à mesure que s'étend sur la terre le voile de la nuit, laisse leurs rayons pénétrer dans ton esprit, laisse tes yeux briller comme ils brillent, élève ton coeur, et les soucis se disperseront comme les nuages se dissipent sous les rayons du soleil, ton coeur se réjouira, ton esprit s'illuminera, et plus rien d'obscur ne t'inquiètera; car là, parmi ces étoiles, là, dans ce velours bleu du ciel, Dieu regarde et te voit, il te sourit et te bénit! Viens, mon enfant, viens me confier tes chagrins ou tes inquiétudes, et si je ne parviens pas à les chasser, je veux les partager avec toi et en prendre la plus large part.

Ah! que de telles paroles faisaient du bien à cet enfant des bois, à ce néophyte si cher au coeur du missionnaire! De fait, il se trouvait à demi soulagé. Aussi, son regard sombre s'illumina-t-il tout à coup comme l'étoile, et, déjà apaisé, le jeune indien suivit le Père Noir, et tous deux l'instant d'après pénétraient dans une belle salle toute tendue de riches fourrures que les sauvages avaient données en présent à leur pasteur.

L'ameublement était pauvre et mince : un pupitre fait d'un tronc de chêne fendu en deux, sur lequel étaient une écritoire et quelques livres, un escabeau près de cette table de travail rudimentaire, et une petite bibliothèque en rotin, habilement travaillée par Jean Huron, qui contenait une vingtaine de volumes. Un foyer de pierre donnait, en hiver, la chaleur nécessaire. Pour tout décor, un grand crucifix de plâtre était accroché au mur faisant vis-à-vis à la table de travail. Cette table se trouvait placée à deux pas de l'unique fenêtre de la pièce; c'était une petite ouverture d'environ deux pieds carrés que fermait une peau de cerf tannée. Mais cette peau était le plus souvent relevée pour laisser entrer la lumière du jour ou la fraîcheur de la nuit. La salle était située du côté de la palissade qui se dressait devant la forêt, c'est-à-dire du côté est de la bourgade. Contiguë à la salle et du côté ouest était la chambre du missionnaire, percée également d'une petite ouverture par laquelle on apercevait la chapelle. Au fond, c'est-à-dire du côté nord, se trouvaient la cuisine et deux petites chambres, dont celle de Gaspard Remulot qui cumulait les fonctions de chasseur, de sacristain et de cuisinier. En guise de portes on avait accroché des peaux d'ours d'un noir brillant et soyeux.

A l'entrée du missionnaire l'obscurité régnait dans la salle. Au fond, un mince filet de lumière passait sous la peau d'ours qui fermait le passage de la cuisine d'où partaient des bruits d'ustensiles et un joyeux pétillement de flammes. On pouvait aussi entendre Gaspard apprêtant le

repas du soir et fredonnant un air de chanson normande.

Jean de Brébeuf prit sur sa table un bougeoir qu'il alla allumer à la cuisine, revint peu après disant à Jean Huron qui l'attendait :

—Maintenant nous allons causer.

La bougie ne répandait qu'une mince clarté, laissant dans l'ombre la moitié de la salle.

Le missionnaire s'assit sur l'escabeau près de la table, appuya ses coudes, joignit les doigts et prit une pose attentive.

Le jeune indien venait de dire :

—Père, je suis venu vous demander de me donner Marie pour femme.

—Tu crois donc que le temps est venu?

—Ma pensée me fait pénétrer dans l'avenir, j'y vois écrites ma destinée et celle de Marie.

—Mon enfant, ce n'est pas moi qui s'opposerai ni à tes désirs ni à tes desseins, Marie sera ta femme. Mais il ne m'appartient pas à moi seul de décider. As-tu consulté son père?

—Oui, il consent.

—Et les guerriers Hurons? Car rappelle-toi qu'il a été convenu que tu ne prendras femme que le jour qui t'aura vu nommer le chef de la tribu?

—Je suis sûr que les guerriers Hurons me choisiront comme leur chef, si je leur en fais la demande.

—Eh bien! qu'il soit fait selon tes voeux!

—Père, je veux que Marie soit ma femme demain!

—Demain? fit avec surprise Jean de Brébeuf.

—Oui, Père. Marie vous dira pourquoi nous voulons être unis demain, c'est-à-dire le plus tôt possible.

—Soit, je bénirai votre union demain.

—Merci, Père, répondit le jeune indien.

Puis il s'inclina profondément et se retira.

Jean de Brébeuf se mit à méditer. Puis il pensa :

—Je crois deviner que Jean veut par ce mariage empêcher l'Araignée de s'emparer de Marie. Ma foi, je suis content, car l'Araignée ne voudra plus de Marie une fois qu'elle sera devenue la femme de Jean. Je suis d'autant plus content que tout cela semble aller de pair avec les desseins de la Providence.

Il se leva et humblement alla s'agenouiller devant le crucifix de plâtre; puis, front penché, mains jointes, il se mit à prier avec une grande ferveur.

Le silence régnait partout dans la bourgade, silence que ne troublait de temps à autre que le cri d'oiseaux nocturnes perchés à quelque cime dans la forêt ou le hurlement des loups. L'heure était donc propice au recueillement et à la prière.

Tout à coup une figure cuivrée, éclairée de yeux ardents, se posa dans l'ouverture de la fenêtre. Les yeux dardèrent leurs flammes sur la personne immobile et recueillie du missionnaire, deux lèvres minces s'écartèrent dans un sourire cruel laissant paraître des dents aiguës et blanches, puis deux mains s'accrochèrent au bord de l'ouverture... L'instant d'après, sans que le moindre bruit eût été fait, une longue, mince et souple silhouette humaine se glissa dans la salle. C'était un indien. Ses yeux de feu scrutèrent rapidement tous les coins de la pièce, puis l'homme alla se camper près de la table, dans la clarté de la bougie, croisa les bras sur sa poitrine nue et demeura immobile, ses yeux attachés sur le missionnaire qui lui tournait le dos.

C'était un grand jeune homme, plus grand et plus mince que Jean Huron, et remarquable par la fière attitude de sa pose, l'énergie de ses traits fins, l'éclair farouche de ses yeux noirs et ardents. De longs cheveux noirs, presque soyeux, tombaient sur ses épaules. Pour vêtement, il portait une mante ou sorte de cape agrafée sous le menton et retenue par deux bretelles passant sous les épaules, de sorte qu'il pouvait à son gré ou s'en couvrir ou la rejeter dans son dos. A ce moment la cape était rejetée en arrière. Elle était faite de peau de cerf et bizarrement brodée de poils de porc-épic, et tombait jusqu'au milieu de la taille. Il portait une culotte de peau de cerf également, serrée autour des reins et brodée de la même façon que la mante. Ses jambes étaient nues; mais ses pieds étaient chaussés de mocassins. Il avait un visage très oval, le front haut et large, le nez fortement aquilin. Ses pommettes saillantes étaient décorées d'un cercle noir de la grandeur environ d'une pièce de vingt-cinq sous de notre monnaie. Sur le milieu de son front était tracé en blanc un signe cabalistique

quelconque. Ses lèvres minces étaient teintes d'un rouge écarlate. Il ne portait nul ornement qu'une griffe d'ours qui servait à agrafer sa mante sous le menton. Avec sa pose fière, son attitude hautaine et dominatrice, son accoutrement et ses tatouages cet enfant des bois aurait fort tenté un sculpteur, et nul doute que l'oeuvre eût été unique en son genre.

Comme on l'a pensé, cet indien n'était autre que le célèbre chef iroquois, l'Araignée.

Tandis que le missionnaire continuait de prier devant le crucifix, l'indien, toujours dans la pose que nous avons décrite, demeurait tranquille, aussi tranquille que s'il se fût trouvé chez lui, et insoucieux en apparence des dangers qu'il courait en pénétrant ainsi dans une bourgade ennemie. Car, chose certaine, malgré la loi sacrée de l'hospitalité chez ces indiens, loi qui protège la vie de celui qui reçoit l'honneur de cette hospitalité, si le jeune iroquois eût été surpris là par les Hurons, c'en eût été fait de sa vie. Nul doute que l'Araignée savait cela, et pourtant il apparaissait sans arme. Mais il connaissait les saintes et miséricordieuses maximes du missionnaire, et peut-être se savait-il en sûreté sous son toit? Sinon, il faut admettre que ce jeune homme était d'une audace déconcertante.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi. Jean de Brébeuf, demeuré jusque-là la tête penchée sur sa poitrine, releva ses yeux vers le crucifix. Pendant quelques minutes il demeura comme en extase. Puis il fit un grand signe de croix, se prosterna et lentement se leva. Mais avant même, chose étrange, qu'il se fût tourné vers son mystérieux visiteur et l'eût aperçu, il prononça d'une voix excessivement douce et tendre :

—Tu me pardonneras, mon fils, de t'avoir fait attendre; mais j'avais mes hommages à rendre à mon Seigneur et Dieu. Maintenant je suis à ton service.

Il souriait doucement en se tournant vers l'indien.

Observons que Jean de Brébeuf s'était exprimé en français.

L'indien, tout impassible qu'il voulut paraître, tressaillit, et même il fit un pas de recul. Il s'étonnait que le Père Noir se fût aperçu de sa présence, et c'était pour lui un fait prodigieux. Il n'était pas loin de reconnaître à cet homme en robe noire un pouvoir surnaturel qui ne laissait pas que de l'émouvoir. Mais excessivement orgueilleux, il se domina pour reprendre aussitôt son attitude arrogante qu'il avait un peu perdue dans le premier moment de surprise, et en un français assez correct, il dit :

—Le Père Noir possède un grand pouvoir. Ses yeux voient en avant et en arrière. Ils voient quand ils sont fermés. Ses oreilles entendent le vol de la mouche. Le Père Noir est un grand frère!

—Mon fils, ce pouvoir ou ces qualités que tu m'attribue me viennent de Lui!

Il indiqua le crucifix.

—Oui, fit le jeune indien en inclinant la tête, c'est un grand Manitou.

—C'est le bon Dieu... corrigea simplement le missionnaire. Si jamais tu désires devenir grand et fort, ajouta-t-il, il te donnera grandeur et force.

—Le Père Noir ne me connaît pas, car je suis grand et fort, répliqua orgueilleusement l'Araignée.

—Soit. Mais tu pourrais devenir plus grand et plus fort.

L'indien secoua la tête avec un air sceptique. En effet, il s'imaginait être le plus grand et le plus fort de tous les êtres vivants.

Le missionnaire se dirigea vers sa table de travail d'un pas lent et tranquille. Il s'assit sur son escabeau, posa les deux coudes sur la table, joignit les mains sous son menton, pose qui lui était familière, et reprit.

—Mon fils, je te prie de me faire savoir ce qui me vaut le plaisir de ta visite.

Tout en tenant ses regards de feu attachés sur le missionnaire, l'indien avait tourné lentement sur lui-même pour demeurer dans son attitude hautaine et dominatrice. Ainsi placé il se trouvait vivement éclairé par la bougie, et le missionnaire pouvait distinguer nettement ses traits. Jean de Brébeuf le regarda un moment avec une sorte de tendre admiration, puis il sourit longuement.

—Je t'écoute, mon fils, reprit-il voyant que l'indien gardait le silence.

Celui-ci alors darda le feu de ses prunelles enflammées dans les regards profonds et doux du missionnaire et dit d'une voix rude :

—Le Père Noir ne sait donc pas qui je suis?... Qu'il regarde!

Il décroisa violemment ses bras pour montrer sa poitrine nue sur laquelle était tatouée en rouge écarlate une toile d'araignée, au centre de laquelle l'animal était représenté en noir.

—Oui, sourit Jean de Brébeuf, tu es l'Araignée, le grand et célèbre chef de la tribu des Agniers, les plus grands guerriers de l'Amérique.

—Le Père noir a dit vrai, sourit pour la première fois l'indien.

Il ramena sa mante sur sa poitrine, croisa les bras de nouveau et ajouta avec importance :

—Si le Père Noir me connaît, il doit savoir que j'aime une fille huronne qu'on appelle Madonna.

—Ah! tu aimes Madonna?

—Je l'aime. Mes guerriers m'ont demandé de l'emmener dans ma tribu pour que j'en fasse ma femme, et je suis venu te la demander.

—Mais je ne suis pas son père, sourit le missionnaire.

—Tu es plus puissant que son père, je sais que toi seul peux me donner Madonna.

—Même si je le voulais, mon fils, je ne le pourrais pas, car Marie est promise à un autre.

—Je sais. Mais cela importe peu, je veux l'avoir pour femme.

—Mon fils, je regrette bien de te dire que tu ne l'auras pas pour femme, elle sera la femme de Jean Huron bientôt.

—Le Père Noir sait que Jean Huron n'est pas un chef, et que Madonna ne peut épouser qu'un chef.

—Jean Huron sera un chef bientôt, et un grand chef chrétien.

—Mais moi, je suis déjà un grand chef. Que le Père Noir me donne Madonna, et je lui promets que l'Araignée se fera chrétien avec tous ses guerriers!

Jean de Brébeuf sourit placidement, et répondit en regardant l'indien dans les yeux :

—Mon fils, avec Dieu on ne pose pas de conditions. Si je te prenais au mot, tu ferais un mauvais chrétien. Dieu veut ou ne veut pas. Mais laisse-moi t'instruire de ses lois saintes, connais-le, aime-le et sers-le, et je te promets en son nom son Paradis éternel.

—Promets-moi Madonna, et moi je te promettrai de me faire chrétien!

—Non, mon fils, je te le répète, pas de condition! Et puis, te ferais-tu chrétien, que je ne pourrais te donner Marie. Je te l'ai dit, elle sera la femme de Jean.

Les yeux du jeune homme étincelèrent. Tout son corps frémit. Ses lèvres se pincèrent fortement. Il demanda, la voix sourde et grondante :

—Le Père Noir ne veut pas me donner Madonna?

—Non, mon fils... quand aurais-tu mille guerriers avec toi!

—Que le Père Noir écoute! J'ai traversé des prairies en fleurs immenses, j'ai passé des mers et des fleuves, j'ai franchi des monts, j'ai parcouru des forêts avec dix de mes guerriers seulement pour venir chercher Madonna. Je ne m'en retournerai dans mon pays qu'avec Madonna.

—Non, dit doucement le missionnaire; tu t'en retourneras avec tes dix guerriers seulement!

Les prunelles de l'indien étincelèrent de nouveau, ses dents grincèrent.

—Que le Père Noir prenne garde! menaça-t-il. Si je retourne dans mon pays avec mes dix guerriers seulement, je pourrai revenir avec mille autres!

—Prends garde à ton tour, mon fils! Garde-toi de lasser la patience de Dieu, car de sa foudre il pourra mettre à mort tous tes guerriers. Ou bien il pourra leur envoyer des maladies qui les tortureront terriblement, leurs corps tomberont en lambeaux, leurs chairs seront dévorées par les vers. Dieu est bon et patient, mais il se lasse aussi!

Cette fois la voix du missionnaire avait résonné si profondément et si gravement qu'elle impressionna le jeune indien. Pour la seconde fois il perdit son arrogance. Sous les regards pénétrants de Jean de Brébeuf ses yeux ardents se troublèrent.

Le missionnaire se leva, dressant sa taille haute et imposante, si bien que l'indien parut un enfant près de ce géant. Et, grave et majestueux, il ajouta :

—Mon fils, ton langage pourrait m'outrager, mais je ne t'en tiendrai pas compte et je te pardonne ton arrogance et tes menaces. Tu es un enfant de Dieu égaré. Mais Lui, un jour, te retrouvera, et alors tu te repentiras de tes menaces à son serviteur. Va en paix, mon fils, et oublie Madonna. Promène tes yeux sur ta tribu, et tu y découvriras une jeune femme, belle et vertueuse, qui ne manquera pas de te ren-

dre heureux. Va... Laisse Madonna à sa tribu et à son fiancé! Va...

Il alla ouvrir la porte qui donnait sur un petit parterre ombragé de saules et de sapins. Dehors la nuit étoilée demeurait tranquille.

Le missionnaire s'effaça et d'un geste imposant indiqua la porte ouverte à l'indien.

Celui-ci, sombre et raide, marcha lentement vers cette porte, mais sans regarder le missionnaire.

Au même instant une silhouette humaine pénétrait dans le parterre et s'avançait inaperçue vers la cabane.

L'Araignée, les yeux tournés vers le sol, franchit la porte. Le missionnaire la referma doucement et, pensif, demeura là immobile.

Tout à coup il tressaillit, et tendant son oreille vers la porte close il écouta. Il lui semblait entendre des halètements de poitrines, des grincements de dents, tout près de sa porte, dans le petit parterre. Il ouvrit la porte et dans les ténèbres du parterre légèrement blanchies par le clair d'étoiles il plongea son regard. Il distingua deux silhouettes humaines serrées l'une contre l'autre, enlaçées, silencieuses et qui tournaient, penchaient de côté et d'autre, se baissaient, se redressaient... Il courut à sa table, prit le bougeoir et revint en courant à la porte. Ayant élevé sa lumière, il reconnut l'Araignée et Jean Huron engagés dans une lutte corps à corps.

L'Araignée, en mettant les pieds dans le parterre, s'était trouvé tout à coup face à face avec Jean Huron, et en se reconnaissant les deux ennemis, d'un commun accord, s'étaient jetés l'un contre l'autre. Le choc avait été terrible. De suite ils s'étaient enlaçés, et sans proférer un mot, sans un murmure, ils avaient mis toute leur vigueur et leur force pour s'abattre et se vaincre. Mais comme ils étaient d'égale force et d'égale vigueur la lutte pouvait durer longtemps, jusqu'à l'épuisement des deux adversaires.

—Holà! cria Jean de Brébeuf d'une voix de tonnerre, séparez-vous!

Les deux lutteurs ne parurent pas entendre. Au cri du missionnaire Gaspard accourut de la cuisine. Des huttes du voisinage surgirent quelques indiens. Bientôt une sourde rumeur courut le village. Des torches résineuses se mirent à parcourir les ruelles. Cinq minutes s'étaient à peine passées que la place de la chapelle était envahie par une partie de la population. Plusieurs femmes agitaient des torches aux lueurs rouges. La place s'éclairait vivement. Les lueurs des torches pénétraient sous les saules et les sapins du parterre, elles éclairaient nettement la cabane du missionnaire, le Père Noir, Gaspard et les deux ennemis qui continuaient de lutter avec rage. L'émotion était indicible. La surprise fut d'abord muette. Puis des chuchotements se firent entendre, les indiens s'agitèrent vivement. Des guerriers accouraient armés d'arcs, de tomahawks, de couteaux. Ils entouraient peu à peu le parterre et les deux adversaires. D'autres porteurs de torches se joignaient aux premiers, et la scène devint si nettement visible qu'on pouvait saisir sur chaque physionomie l'impression créée par l'événement. Les femmes, dont plusieurs agitaient fébrilement des torches, se pressaient les unes contre les autres avec crainte. Les enfants craintifs, enlaçaient les jambes de leurs mères. Tous les regards se concentraient sur le Père Noir.

Jean de Brébeuf venait de poser son bougeoir sur le seuil de sa porte. Comprenant que l'Araignée était perdu, s'il tombait aux mains des Hurons, il songeait à le défendre.

Les deux ennemis, toujours étroitement enlacés, étaient tombés par terre entre deux saules. On les perdit presque de vue dans l'ombre épaisse du feuillage. Mais des Hurons approchèrent leurs torches, l'ombre s'illumina, et les deux lutteurs apparurent de nouveau. Ils se tenaient tous deux d'une étreinte mortelle. Ils se mordaient, se déchiraient de leurs ongles, rugissaient, haletaient, roulaient l'un sur l'autre. Mais pas une invective, pas un juron, pas même une plainte ne s'échappait de leurs bouches dans la douleur des morsures atroces. De toutes parts le silence se fit. Les spectateurs se statufièrent presque. La respiration de chacun demeura en suspens. Les torches elles-mêmes s'immobilisèrent, car Jean de Brébeuf marchait rapidement vers les deux gladiateurs. Devant ce tableau on croyait assister à l'une de ces luttes homériques des temps antiques.

Le missionnaire se baissa rapidement, chacune de ses mains saisit un adversaire,

puis il souleva les deux indiens, les sépara brusquement, brisa pour ainsi dire leur étreinte, et pour une minute il les tint à distance au bout de ses bras puissants. Un murmure d'admiration s'éleva parmi la foule des sauvages. Les deux adversaires, suffoqués et ensanglantés, se regardèrent avec une sorte d'hébétement, tant la force remarquable de l'homme en robe noire les stupéfiait. Et c'était la première fois, peut-être, que Jean de Brébeuf usait de sa force musculaire contre des êtres humains. Mais la violence de son action était due à sa générosité : il voulait sauver la vie du jeune chef iroquois qui, d'une minute à l'autre, pouvait être massacré par les Hurons.

—Gaspard! cria-t-il.

Le malouin accourut, figé lui aussi par la surprise.

Jean de Brébeuf lui jeta Jean Huron dans les bras disant :

—Emmène-le et maintiens-le!

Gaspard saisit le jeune homme dans ses bras et l'emporta à l'intérieur de la cabane.

Le missionnaire se pencha à l'oreille de l'Araignée et murmura :

—Mon fils, vois là cette plateforme... Saute par-dessus la palissade et fuis, tu n'as que le temps!

En effet, Jean de Brébeuf venait de saisir un grondement de colère et de menace parmi les guerriers hurons, de même qu'il avait surpris des reflets de lames de couteaux.

L'Araignée s'élança vers la plateforme... Mais il était déjà trop tard-: vingt guerriers, qu'on aurait dit surgis tout à coup du centre de la terre, barrèrent le chemin à l'iroquois en brandissant des tomahawks et des couteaux.

Le jeune chef iroquois buta et tomba sur un genoux.

—Frappez! cria une femme en agitant sa torche.

Mais Jean de Brébeuf dressait déjà sa haute taille entre le jeune iroquois et les guerriers hurons.

—Arrêtez! tonna-t-il.

Sa main frémissante était levée vers les tomahawks.

—Mes enfants, ajouta-t-il sur un ton autoritaire, cet homme est mon hôte et sa vie n'appartient qu'à moi... Retirez-vous!

Plus que la voix impérative du missionnaire ces paroles étaient un argument irrésistible. La vie d'un hôte chez l'indien est sacrée. Si donc l'Araignée était l'hôte du Père Noir, lui seul, en vérité, pouvait disposer de sa vie! Les guerriers hurons abaissèrent leurs armes, mais non sans un grondement de sourde fureur.

Mais le reste de la population, enthousiasmée par la magnanimité du Père Noir, l'acclama avec délire.

—Ekon! Ekon! Ekon!...

Les torches s'agitèrent avec violence, des cris joyeux partirent et volèrent vers la forêt noire troublant sa solitude. Des femmes et des enfants s'empressèrent autour du missionnaire qui tenait une des mains du jeune chef iroquois. Lui, en dépit de sa confusion, essayait de couvrir son masque d'impassibilité. L'orgueil éclatait toujours dans ses regards brillants. Ses lèvres sanglantes et déchirées esquissaient un sourire de dédain. Il relevait la tête avec une fierté indomptable.

Jean de Brébeuf sourit.

—Mes enfants, reprit-il en s'adressant à ses sauvages, je vois que vous savez encore observer les lois de l'hospitalité. J'ai reçu l'Araignée sous mon toit, il était donc mon hôte. Mais en sortant, il s'est trouvé sur le passage de Jean, et tous deux se sont jetés l'un sur l'autre dans un moment d'irréflexion. La vie de l'Araignée m'appartient donc, et je respecte sa vie comme je veux qu'on respecte la mienne, comme vous voulez que la vôtre soit respectée. Le guerrier est grand et fort s'il sait être généreux; il est faible et impuissant s'il ne sait pas pardonner à son ennemi! J'ai dit.

—La vie du jeune chef iroquois sera respectée, clama la voix forte d'un guerrier huron.

Une clameur d'approbation retentit.

—Merci, mes enfants, reprit le missionnaire. Et puisque tous vous connaissez les usages de l'hospitalité, puisqu'il est vrai que vous appartenez à une grande tribu, éclairez-nous, moi et mon hôte, escortez-nous jusqu'à la porte de la palissade. Que le grand chef l'Araignée emporte de notre village le meilleur souvenir! Qu'il enseigne à sa nation que le peuple Huron est un peuple brave, courtois et grand! Qu'il sache qu'il vaut mieux être votre ami, que votre ennemi!

Il fit un grand geste dans la direction de la porte.

Une nouvelle clameur s'éleva. Puis les indiens à la file, brandissant joyeusement leurs torches, prirent le chemin de la porte.

—Viens, mon fils! sourit Jean de Brébeuf en entraînant le chef iroquois.

Vraiment confus cette fois, honteux presque, le jeune chef suivit. Avec quelle stupeur il venait de reconnaître la puissance de cet homme en robe noire! Sa main puissante, qui pouvait frapper mortellement, se faisait douce et paternelle. Et cette main n'avait qu'à se lever, cette voix n'avait qu'à retentir, ces yeux n'avaient qu'à regarder... l'ennemi reculait, l'obstacle disparaissait, l'obscurité s'effaçait!

La procession s'arrêta devant la porte de la palissade, un guerrier l'ouvrit, et le missionnaire et son hôte s'avancèrent entre deux rangées de torches.

Devant la porte Jean de Brébeuf abandonna la main du jeune iroquois et lui dit avec douceur :

—Va, mon fils, en liberté!

L'Araignée franchit la porte d'un bond. D'un autre bond il sauta sur les abatis qui protégeaient la palissade. Un moment il s'arrêta. Il se tourna vers la porte de la palissade où se tenait souriant le missionnaire. Le jeune iroquois haussa sa taille, renvoya la tête en arrière avec un geste altier, secoua sa longue chevelure, puis tendit vers Jean de Brébeuf et la bourgade un poing menaçant.

Une clameur d'indignation partit de cent poitrines. D'un geste le Père Noir apaisa la tempête qui grondait. Il tira son crucifix et le tendit vers l'Araignée, disant de sa voix suave :

—Souviens-toi, mon fils, de ce que je t'ai dit : celui-ci est plus puissant que toi, il est plus puissant que tous tes guerriers réunis, il est plus puissant que le monde entier! Si jamais tu sens qu'il t'appelle à lui, ne résiste pas! Viens, et tu seras grand et fort!

Et lentement il le bénit.

L'indien fit entendre un grondement indistinct et s'élança vers la forêt.

VIII

SINGULIER REVIREMENT

Toute la population de Saint-Louis était rentrée peu après dans ses foyers, hormis huit guerriers qui avaient reçu l'ordre du missionnaire de monter la garde le long de la palissade. Le silence s'était fait partout. La nuit était fraîche et très étoilée. Accompagné de Gaspard Remulot, Jean de Brébeuf fit le tour de la bourgade pour inspecter la palissade et s'assurer qu'elle était partout en bon état. Puis, satisfait, il dit :

—Maintenant, Gaspard, allons souper! A propos, qu'as-tu fait de Jean Huron?

—Je l'ai laissé à notre cabane. Il est bien tranquille.

—Bien, allons le retrouver.

L'instant d'après le missionnaire trouvait Jean Huron assis sur une peau d'ours, sombre et pensif.

—Allons! s'écria en riant Jean de Brébeuf, voici une rude affaire de réglée, mon enfant!

—Non, elle n'est pas réglée, gronda sourdement le jeune indien.

—A quoi songes-tu, Jean?

—A me venger de l'Araignée!

—Ah! tu oublies déjà les enseignements de la religion qui commande de pardonner à nos ennemis? dit sévèrement le missionnaire.

—Père, s'écria avec violence le jeune homme, il ne pardonnera pas, lui!

Bien qu'il fût christianisé, l'indigène retrouvait souvent sa nature vindicative, et il fallait aux soldats de l'Evangile beaucoup de tact, de douceur et de persuasion pour le contenir dans ses colères. Jean de Brébeuf réussissait toujours à dompter les fureurs chez ses ouailles. Il répondit au jeune indien :

—Mon enfant, je te l'ai dit souvent, la vengeance est l'arme des faibles. L'homme vraiment fort ne défie pas un cadavre, mais un vivant. L'homme qui se venge, est celui qui a peur. Or, toi, je te connais, tu n'as pas peur de l'Araignée, tu ne le redoutes pas, à quoi donc te servirait de le tuer pour te venger? Non, crois-moi, cela ne vaut pas la peine. D'ailleurs Dieu se chargera du jeune chef iroquois. Sois tranquille et oublie l'Araignée! Fais-moi ce plaisir! Bientôt tu seras le chef de ta tribu et l'époux d'une jeune et belle femme qui te donnera d'immenses joies! Songe à cette femme dont la pensée est toujours toute pleine de ton image! Mieux que cela, va à elle pour retremper ta foi et ton courage! Va à celle qui pardonne

et que je sais pure comme la vierge, elle te consolera!

Jean Huron avait déjà perdu son air sombre et farouche. Il se leva vivement, courut au missionnaire, mit un genou à terre, se prosterna et murmura :

—Père, vous m'avez fait du bien, merci!

Il se releva et s'enfuit.

Le missionnaire aperçut alors Gaspard Remulot qui, dans un pan d'ombre, était demeuré spectateur muet de cette scène.

—Gaspard, dit-il, que penses-tu de ce pauvre enfant? N'est-ce pas qu'il fait pitié?

—Ce que je pense d'abord, mon Père, répondit rudement l'ancien pêcheur, je pense que vous auriez dû laisser étrangler ce sacrispant d'indien d'iroquois maudit! Je pense...

—Là! là! mon ami, sourit Jean de Brébeuf, tu perds le contrôle!

—Eh! vertubleu! qui ne le perdrait pas à la fin! grommela Gaspard en esquissant un geste d'impatience.

—Regarde-moi!..... Est-ce que je le perds?

—Par mon âme! il serait bon que vous le perdiez de temps en temps. Pour une fois vous auriez bien dû le perdre ce soir! Il va arriver que vous finirez par vous faire casser la tête et moi avec!

—Mon ami, si Dieu le juge utile et nécessaire, nous nous soumettrons à sa volonté sainte. Et rappelle-toi ces paroles : — "Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons..." Et sache, Gaspard, que si tu ne pardonnes pas ou ne veux pas pardonner, chaque fois qu'en ton Pater tu prononces ces paroles, oui, sache que tu mens au Seigneur et que tu l'outrages!

—Par ma foi! mon Père, allez-vous me dire que le bon Dieu ne nous permet pas de défendre notre peau?

—Dans un juste combat, oui.

—Alors, n'est-ce pas juste de ce qu'il y a de plus juste de se débarrasser d'une bête qui va mordre si on ne l'abat?

—Tut! tut! tut! mon pauvre Gaspard. sourit le missionnaire. C'est bien, allons manger un peu, car je commence à sentir la faim.

—Vous avez oublié de prendre votre repas ce midi, je crois bien.

—En ce cas, je me rattraperai ce soir, allons!

—La table est servie depuis longtemps, mon Père, venez.

Mais tout en précédant le missionnaire vers la cuisine où était servi un frugal repas, Gaspard grommelait entre haut et bas :

—Tout de même, si jamais je tiens cet iroquois maudit au bout de mon fusil, il n'en reviendra pas!

Jean de Brébeuf entendit ces paroles. Il sourit et demanda :

—Et ton Pater, Gaspard, qu'en feras-tu?

—Mon Pater?... bredouilla l'ancien marin. Au fait, ajouta-t-il avec rudesse, quand j'arriverai aux mots "Seigneur, pardonnez-nous..." je sauterai par-dessus, et voilà tout!

Jean de Brébeuf ne put s'empêcher de rire de bon coeur en s'attablant devant un poisson, une demi-carcasse de perdrix et une galette de maïs.

. . . .

Une demi-heure s'était passée.

Il pouvait être environ onze heures de nuit.

Jean de Brébeuf s'était assis à sa table de travail, et, à la clarté papillotante de sa bougie il inscrivait des notes sur une feuille de papier : il préparait son prône pour le lendemain. Il avait choisi pour sujet ces miséricordieuses paroles du Pater, que tant de chrétiens jettent au Seigneur du bout des lèvres sans songer qu'ils s'engagent à une promesse qu'ils ne tiendront pas, sans penser non plus qu'ils mentent à leur Père Céleste :

'Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris!"

Sa méditation fut soudain troublée par un long et profond soupir sorti d'une poitrine étrangère qui sembla tout près de lui. Il leva la tête et vit dans l'ombre, agenouillée et lui tournant le dos, une silhouette humaine. Il la vit ses mains jointes levées vers le crucifix de plâtre. Il crut reconnaître, non sans surprise, cette silhouette humaine.

Il se leva et s'approcha doucement.

Oui, c'était Marie...

Il ne voulut pas la déranger de suite. Il la considéra un moment. La jeune fille venait de se prosterner, elle penchait son front jusqu'au sol. Jean de Brébeuf crut

entendre un murmure de prière... il écouta. Non... ce n'était rien que le souffle rude d'une poitrine suffoquée... rien que le râle comprimé d'une douleur!

Des larmes vinrent à ses yeux. Doucement il posa sa main sur l'épaule de la jeune huronne.

Elle leva sa tête et ses yeux mouillés et douloureux vers le missionnaire.

—Marie, dit Jean de Brébeuf d'une voix peut-être plus tendre que celle d'une mère, tu pleures et tu ne me dis pas pourquoi?

Elle se leva pour se laisser tomber aussitôt sur une natte et laisser libre cours à ses larmes. Elle bégaya :

—Père, je suis bien malheureuse!...

—Malheureuse, dis-tu, ma fille?... Quand le bonheur s'offre à toi? Quand, demain...

Elle l'interrompit avec un geste désespéré.

—Demain?... Je voudrais être morte!...

—Morte?... Pourquoi?... demanda le missionnaire très étonné.

—Je ne sais pas, sanglota Marie affaissée sur elle-même.

—Oublies-tu que tu seras, demain, la femme de Jean?

—J'y pense tout le temps, Père, et c'est justement cette pensée qui m'afflige et me torture.

—Oh! Marie, s'écria le missionnaire stupéfait, que viens-tu m'apprendre?

—Père, supplia Marie en élevant ses mains vers lui, je viens vous demander de me dégager de ma promesse à Jean.

—De ta promesse à Jean!...

Le missionnaire crut rêver.

—Je ne veux plus l'épouser!

—Tu ne veux plus l'épouser?

—Je ne suis pas digne de lui!

—Tu n'es pas digne...

—Je ne l'aime pas autant que je pensais!

—Tu ne l'aimes pas...

—Je ne peux pas être sa femme!

—Tu...

Jean de Brébeuf chancelait. Son regard ardent se pencha, pour ainsi dire, sur la forme maintenant écrasée à ses pieds, et qui jetait dans la pièce silencieuse des sanglots à briser une poitrine plus forte que la sienne.

—Marie, proféra-t-il d'une voix sourde mais si paternelle... Marie, dis au Père Noir tout le fond de ta pensée! Car il t'aime, le Père Noir, et il te consolera, si tu es malheureuse... il te soutiendra, si tu succombes... il te sauvera, si tu es en danger!

—Père... Père... s'écria la malheureuse, conduisez-moi dans votre pays!

—Dans mon pays?... Là-bas, en France?... Mais pourquoi?

—Non... pas dans le pays du grand roi des Français... dans le pays de Québec!

—Québec!...

—Ne m'avez-vous pas dit qu'il est à Québec de saintes femmes vivant dans l'amour et l'adoration de Dieu?

—Oui, c'est vrai.

—Conduisez-moi à elles!

—Tu renonces donc à ton mariage?

—Oui.

—Parce que tu n'aimes pas Jean?

—Je l'aime, mais... Oh! Père, je ne sais pas comment vous dire...

—Crains-tu de n'être pas heureuse avec lui?

—Non... ce n'est pas ce que je veux dire. Mais j'ai peur... je vois du sang... j'entends des malédictions... Je ne veux pas être sa femme... je ne veux pas!

—As-tu parlé à Jean?

—Non! Il n'est pas dans sa cabane... il n'est pas dans le village.

—Il n'est pas dans le village... Où est-il?

—La nuit, quand il se sent malheureux, il court la forêt.

—Il faut attendre qu'il soit revenu et lui faire part de tes décisions.

—Non, non, je ne veux pas m'exposer à sa colère! Vous lui direz, vous, ma décision!

—Es-tu donc si résolue, Marie? Je te prie de réfléchir encore.

—C'est résolu, je ne serai jamais sa femme! Je mourrai plutôt que d'être sa femme!

L'indienne s'était levée, et son visage exprimait une résolution inébranlable.

Jean de Brébeuf la regarda avec attention pour essayer de lire dans ses grands yeux candides le véritable motif de sa décision. Il n'y vit rien qu'une redoutable énergie, l'énergie de cette race si inconstante et si impétueuse, et qu'une grande pureté de sentiments. C'étaient toujours les mêmes regards de la vierge immaculée,

mais de la vierge outragée! Qu'est-ce que cela voulait dire? Que s'était-il passé?

Le missionnaire savait qu'il n'aboutirait à rien de plus en l'interrogeant. Elle avait dit tout ce qu'elle pouvait ou voulait dire. Insister, c'eût été la tourmenter inutilement.

Il ébaucha un geste de compassion et dit :

—C'est bien, Marie, retourne chez toi. Je parlerai à Jean.

La jeune fille saisit une main du missionnaire et la porta pieusement à ses lèvres. Puis elle s'en alla, le coeur apaisé, confiante que le Père Noir arrangerait les choses pour le mieux. Au fond elle s'imaginait que le missionnaire avait compris toute sa pensée.

Dehors, la nuit était profonde. Des nuages couvraient le ciel. Un vent de nord-ouest commençait à souffler. Il augmentait rapidement. Dans la bourgade les feuillages bruissaient. Dans la forêt les pins, les chênes, les cèdres, les peupliers secouaient leurs rameaux et leurs branches. Parfois de vives rafales passaient dans l'espace avec de longs sifflements. Les cimes des arbres s'entre-choquaient et les bois faisaient entendre de sourds mugissements. Bientôt sous la violence du vent qui augmentait de minute en minute l'espace s'emplit d'un grand bruit de vagues qui roulent et se heurtent. De temps à autre un long craquement dominait le bruit du vent : c'était quelque pin géant qui n'avait pu résister à la secousse de l'ouragan. Lorsqu'une rafale plus violente passait au-dessus de la forêt, elle s'engouffrait subitement dans la bourgade, comme le vol foudroyant d'un oiseau de proie, et secouait violemment les huttes et la palissade, et l'on aurait pu voir des jeunes peupliers pencher jusqu'à terre.

Jean de Brébeuf arpentait paisiblement sa petite salle, tête penchée, les mains au dos, très méditatif. Si méditatif, si absorbé dans sa pensée, qu'il n'entendait pas les sifflements du vent ni les mugissements de la forêt, ni les craquements, ni les chocs. Quand survenait une courte accalmie il n'entendait pas davantage les ronflements terribles d'un dormeur. En effet, dans une petite chambre voisine de la salle Gaspard Remulot dormait comme un homme qui n'a rien à se reprocher; il dormait accablé sous le poids d'énormes fatigues accumulées au cours du voyage qui s'était terminé ce jour-là.

Chose étonnante, il se trouvait là un autre homme qui n'avait pas moins éprouvé et accumulé de fatigues, qui avait à peine absorbé la portion nécessaire au soutien de ses forces physiques et qui n'avait pas dormi un tiers de ce qu'il aurait pu ou dû dormir, et cet homme travaillait encore. Le repos lui était-il prohibé comme un fruit défendu? Il travaillait sans cesse et de corps et d'esprit, et ce n'était pourtant qu'un homme de chair et d'os comme les autres hommes! Oui, mais il trouvait la force de vaincre la fatigue, et pour la mieux vaincre il se remettait plus ardument au travail.

Cette nuit-là, même après l'épuisant voyage qu'il venait de faire, il avait à résoudre un dur problème. Il ne pouvait le remettre au lendemain, d'ailleurs Jean de Brébeuf ne remettait jamais au lendemain.

La besogne qui lui incombait cette nuit-là ne devait pas être négligée un instant, car toutes les minutes étaient précieuses.

Il avait tiré de la barbarie deux êtres qui lui avaient paru privilégiés. Il s'était d'abord appliqué à créer le bonheur spirituel de ces deux êtres, et à ce travail il avait donné un effort qui avait été surhumain; et ce bonheur il avait eu la satisfaction de l'avoir accompli pour toujours. Ensuite, de ces deux néophytes il voulut faire le bonheur matériel; il y avait réussi, du moins il n'était plus qu'à un pas de l'achèvement et du succès final, et voilà que cette oeuvre secondaire, mais très importante aussi, était tout à coup menacée de l'effondrement! En somme, il n'y avait là rien d'irrémédiable par rapport à l'oeuvre secondaire, ce n'était que l'effort matériel à reprendre. Mais si, après le temple matériel, allait s'écrouler le temple spirituel?... Or, si le premier tombait, le second devait être protégé, soutenu de quelque façon. Pour plus de sûreté, cependant, il importait d'empêcher l'écroulement total du second qui était comme la pierre angulaire du premier.

Jean de Brébeuf savait que chez ces enfants de la forêt le premier échafaudage n'offrait rien de tout à fait solide. La Foi imprégnée dans ces catéchumènes et ces néophytes demeurait souvent chancelante, et sans cesse le soldat du Christ devait demeurer sur le qui-vive et le garde-à-toi

pour maintenir dans ces âmes sauvages et capricieuses l'idée religieuse qu'on y avait jetée avec tant de peines. Il savait que ces pauvres enfants des bois reprochaient souvent à Dieu leurs contrariétés, leurs chagrins et leurs misères, incapables de comprendre encore que la Providence veut de temps à autre éprouver la foi de ses serviteurs ou les punir de certaines fautes. Lorsque certaines calamités tombaient ur eux et que des tribus païennes du voisinage ne semblaient pas atteintes du même mal, ils se croyaient injustement traités par le Seigneur, et leur foi était bien près de sombrer dans la barbarie. C'est alors que la tâche du missionnaire devenait prodigieuse : car le plus souvent la difficulté n'était pas d'inculquer la foi à ces sauvages, mais de la maintenir. Souvent il suffisait d'un simple déboire pour rejeter un néophyte dans ses anciennes croyances, et l'exemple de ce néophyte pouvait fortement ébranler le catéchumène. La double tâche du missionnaire était d'élever l'édifice puis de le surveiller constamment.

Jean de Brébeuf avait christianisé Marie et Jean Huron, il les avait instruits dans la langue et les coutumes de France. Il les avait dressés spécialement pour que ces deux enfants qui, un jour, deviendraient à la tête de leur tribu, pussent par leur exemple et leurs paroles continuer l'oeuvre sainte du missionnaire. Car les Hurons avaient constamment les yeux sur leur jeune chef et sa future épouse, et leur foi, leur docilité avaient été le grand exemple qui avait soutenu l'oeuvre de Jean de Brébeuf. Il importait donc que ces deux enfants continuassent de demeurer cet exemple si utile et précieux. Il fallait prévenir qu'un vent quelconque ne vînt renverser tout l'échafaudage. Jean de Brébeuf pouvait donc s'inquiéter justement. Car il souhaitait et voulait que d'édifice dûrât, afin que par une longue suite d'années il se consolidât et devînt un édifice de pierre reposant sur la pierre. Si cet édifice croulait tout à coup, tout le travail, et un travail inouï, serait presque à recommencer, et la catastrophe pouvait amener bien des dommages irréparables.

Mais cette catastrophe redoutée ne surviendrait pas, parce que Dieu, puisque c'était son oeuvre, l'écarterait. Jean de Brébeuf avait également confiance en Marie, il était sûr que celle-ci demeurait pour toujours acquise à l'Evangile. Il en était d'autant plus certain que, Marie, dans son désarroi, demandait qu'elle fût conduite chez les religieuses de Québec. Sa foi était donc vive et solide.

Mais l'autre, Jean Huron?... Voilà celui qui était la véritable inquiétude du missionnaire. L'orgueil de la race, orgueil qu'il faudrait un siècle pour abattre tout à fait, était là toujours près de se révolter. Le missionnaire tenait à cette âme plus qu'à celle de Marie, parce que Jean Huron deviendrait le chef de la tribu, et un chef chrétien serait d'un grand secours pour l'évangélisation du reste du troupeau. Si, par un caprice quelconque, Jean Huron rejetait la foi chrétienne qu'il avait reçue, il était à craindre que tout le troupeau ne tournât le dos. Dans la lutte si opiniâtrement engagée par le missionnaire ce serait la défaite, pas une défaite irrémédiable, si l'on veut, mais bien difficile à réparer. Lorsqu'on a édifié un temple avec de bons matériaux et qu'il arrive, par quelque cause inconnue, que ce temple s'abat, il est beaucoup plus difficile de le relever, surtout si l'on se sert des mêmes matériaux qu'on aura nettoyés et retaillés.

Le premier problème qui se présentait à résoudre c'était de faire renoncer Marie à sa décision de briser ses liens de fiançailles à Jean Huron. Comment Jean de Brébeuf s'y prendrait-il? Il se le demandait tout en invoquant les lumières du Ciel et l'aide de Dieu. Il invoquait tout particulièrement la grande Vierge Marie, patronne de la jeune indienne. Il pouvait y avoir là aussi un dessein mystérieux de la Providence, et Jean de Brébeuf avait confiance que la difficulté serait aplanie. Mais tout en comptant sur le secours de Dieu, il ne pouvait pas, lui, le missionnaire, se croiser les bras. Alors, en supposant que Marie demeurât inébranlable dans sa résolution, il se demandait comment il s'y prendrait pour empêcher Jean Huron de tomber dans désespoir qui pourrait ruiner l'oeuvre accomplie.

Le missionnaire se voyait donc en face d'un problème terrible. Mais il ne se découragea pas. Il résoudrait le problème, il tournerait la difficulté, il renverserait l'obstacle, apparût-il insurmontable! Car rien n'arrêtait cet homme d'énergie et de tenacité. Serviteur de Dieu, il savait qu'il

avait avec lui la toute-puissance de ce Dieu!

Il s'arrêta devant le crucifix de plâtre et posa dessus ses yeux remplis d'amour.

Une bourrasque plus violente venait de secouer la cabane. Sur la bourgade une courte accalmie avait suivi. Mais tandis que les mugissements de la forêt continuaient de gronder dans l'espace, le missionnaire crut saisir un cri d'appel... un appel au secours! La voix qui avait jeté cet appel, lui semblait-il, était une voix de femme! L'appel lui avait paru lointain, comme venant du côté de la forêt et apporté par la rafale. Il tendit l'oreille... Le vent rugissait de nouveau, les bois mugissaient et craquaient.

Avait-il rêvé?

Un pressentiment l'agita intérieurement. Il se rappela les menaces de l'iroquois. Si, profitant de la tempête, l'Araignée venait enlever Marie? Jean de Brébeuf ne pouvait manquer de se défier du jeune chef iroquois, et la prudence lui commandait de veiller sur la jeune huronne. Il décida de se rendre à la cabane de Marie pour s'enquérir.

Il sortit.

La nuit était si noire qu'on ne pouvait pas voir à deux pas de soi. Pas de pluie, pas d'éclair, pas de tonnerre, mais du vent, des hurlements affreux dans la forêt, des craquements si terribles parfois qu'ils résonnaient au loin comme des mitraillades. Parfois aussi on aurait pensé que toute la forêt s'abattait, s'écrasait, tant le fracas était formidable. A tâtons le missionnaire se dirigea vers l'habitation de Marie. La rafale en plongeant dans la bourgade semblait vouloir emporter toutes choses sur son passage. Jean de Brébeuf serra sa robe autour de ses reins et hardiment fit face à l'ouragan. Il atteignit la hutte de Marie et entra.

Nulle lumière.

Il était dans une chambre de laquelle partaient des gémissements étouffés par le bruit de la tempête. Connaissant les aîtres de l'habitation, le missionnaire comprit qu'il était dans la chambre des parents de Marie. La suivante était celle de la jeune fille, et de là on se trouvait dans la salle commune.

Un moment le vent cessa de hurler.

—Où est Marie? demanda le missionnaire aux parents de la jeune fille, qui continuaient de gémir sur leur lit.

—Elle est partie, Ekon! répondit le père de Marie.

Les gémissements de la mère redoublèrent.

—Seule? demanda encore le missionnaire.

—Non... avec l'Araignée!

—Avec l'Araignée...

Le missionnaire demeura atterré.

IX

DANS LES SERRES DE L'EPERVIER

Après avoir quitté le missionnaire, Marie était rentrée chez elle. Son père et sa mère étaient couchés. Elle entra dans sa chambre et alluma une bougie. Ne sentant pas le sommeil, elle pénétra dans la salle, posa la bougie sur une bûche de bois près de la cheminée et s'assit sur une peau de castor. Son visage était calme. Elle ferma les yeux et demeura immobile. On aurait pensé qu'elle dormait. La tempête éclata, la jeune fille ne parut pas entendre ses grondements. Mais une fois la cabane craqua si terriblement que Marie ouvrit les yeux. La bougie, avec sa flamme vacillante, n'éclairait la salle qu'à moitié, et dans l'ombre tremblante les regards de la jeune indienne s'arrêtèrent sur une silhouette humaine debout et immobile à quelques pas devant elle. Elle ne parut pas se troubler beaucoup. Elle baissa ses yeux et pencha sa tête vers le sol, et demeura ainsi humble et respectueuse.

La silhouette humaine ne bougea pas... c'était l'Araignée!

Enveloppé de sa cape brodée de poils de porc-épic, bras croisés, arrogant toujours, défiant, l'oeil chargé d'éclairs, le jeune chef iroquois regardait la huronne. Les traits de son visage étaient impassibles; sans les effluves mobiles de ses yeux, on aurait pris cet homme pour une statue.

Après un long silence l'indien prononça seulement :

—Madonna!

La jeune fille tressaillit, leva ses yeux et demanda d'un accent doux et plaintif :

—Que me veut le grand chef des Agniers?

—Il te veut pour femme, Madonna! répondit durement le guerrier.

Marie pencha la tête et ne répliqua pas.

L'Araignée reprit avec impatience :

—La langue de la Huronne se glace, quand le coeur chaud de l'Iroquois lui parle d'amour! Est-ce que son coeur aussi se glace?

—Le grand chef des Agniers n'a pas le droit de parler d'amour à la Huronne, parce qu'elle n'est pas la fille d'un grand chef!

—Tu te trompes, Madonna. Le grand chef des Agniers prend les droits qu'il veut, il prend femme là où ça lui plaît. Il est son maître, autrement il ne serait pas un grand chef!

—Je te crois. Mais tu oublies que la Huronne est chrétienne?

—Non, je ne l'oublie pas.

—Tu oublies que je suis fiancée et que demain je serai la femme d'un chef huron?

—Ton fiancé n'est pas encore chef et il ne le sera pas!

—Comment sais-tu?

—Je sais.

Ceci fut dit sur un ton si assuré, si énergique et avec un accent si autoritaire qu'il était inutile d'insister. Marie le savait. Elle reprit :

—Si tu sais, sache encore que je ne peux t'appartenir sans briser mes promesses.

—Tu as promis d'épouser un chef, Madonna; or Jean Huron n'est pas un chef... il ne sera jamais un chef!

—Si ta prédiction s'accomplit, je ne serai pas sa femme et je ne serai pas ta femme non plus. J'abandonnerai ma tribu et mon village et m'en irai chez les saintes femmes du pays des Français.

L'indien ne répliqua pas. Il alla prendre la bougie sur la bûche de bois, reprit sa position devant la jeune indienne, éleva la bougie à la hauteur de son fier visage et dit avec orgueil :

—Vois mon visage, Madonna! Regarde comme il est beau! Les femmes de mes guerriers ne cessent jamais de m'admirer! Pourquoi ne m'admires-tu pas, Madonna, toi qui n'es qu'une Huronne? Ne serait-ce pas le plus grand honneur pour la Huronne de devenir la femme du plus grand des guerriers, du plus grand des chefs, celui qui s'appelle l'Araignée et que redoutent et respectent les plus puissantes tribus? Car toutes les femmes envieront le sort de celle qui sera ma femme! Un tel sort n'est-il pas suffisant à Madonna? Que désire-t-elle que je fasse pour qu'à son tour elle m'admire?

—Que tu la laisses aller au sort qu'elle a choisi pour elle-même, grand chef!

—Ton sort, c'est de me suivre. Je t'ai choisie, tu ne peux résister. Ecoute... entends la voix de la forêt comme elle gronde, comme elle rugit! Veux-tu un exemple de ma puissance? J'irai à la forêt et je dirai : Silence! La forêt se taira. Je crierai au vent : Arrête! Il arrêtera. Quel homme, quel guerrier, quel chef au monde peut en faire autant? Dis...

—Tu es grand et puissant, ô chef de la grande tribu, mais tu ne possèdes pas la puissance pour m'arracher au sort qui me lie!

La jeune fille ne regardait pas l'indien, elle penchait sa tête davantage vers ses genoux.

L'Araignée frémit de colère. Mais plein de volonté, il se contraignit pour reprendre :

—Ecoute encore, Madonna : je sais qui t'empêche de me suivre, c'est le Père Noir. Eh bien! je suis assez puissant pour dompter le Père Noir et le courber sous ma volonté!

Marie sourit et répliqua :

—Non, grand chef, le Père Noir est plus puissant que toi!

L'indien fit entendre un sourd grondement.

—Ecoute encore, Madonna! Si tu ne me suis pas, si tu refuses d'être ma femme, je m'en irai seul avec mes guerriers qui ne sont que dix. Je retournerai dans mon pays, et je dirai à ma nation l'affront que la tribu des Hurons a fait à l'Araignée. Toute ma nation et tous mes guerriers me demanderont de laver l'affront. Je ne pourrai m'opposer à leur désir. Je me mettrai à la tête de mille guerriers invulnérables et je reviendrai. Je te prendrai, je massacrerai toute ta tribu, je brûlerai ton village, je tuerai le Père Noir. Oui, je le tuerai pour prouver au monde que lui et son Dieu ne sont ni grands ni forts, je lui ferai endurer des supplices horribles et il mourra en pleurant et en me criant grâce! Je tourmenterai de même Jean Huron, si bien que l'âme de ses pères en frémira d'horreur! Oui, je ferai tout ce que je dis! Prends donc garde, Madonna, puisque tu sais que je tiens toujours mes promesses! J'ai dit.

Marie garda le silence.

L'indien alla poser la bougie sur la bûche de bois. Il croisa encore ses bras et, patient, impassible, il attendit.

La jeune fille demeurait silencieuse.

—Ta langue est-elle encore glacée? interrogea sourdement l'Araignée.

—Tes menaces, grand chef, m'épouvantent. Le Père Noir ne t'a fait aucun mal; il est bon, doux, miséricordieux. Il a épargné ta vie cette nuit, l'as-tu déjà oublié?

—Non... mais je hais son Dieu et son pouvoir!

—Son Dieu t'aime et son pouvoir s'étend jusqu'à toi pour te protéger! Pourquoi veux-tu le faire mourir? Quant à Jean Huron, il ne t'égale pas comme guerrier et comme chef, tu ne peux l'envier! Ma tribu te craint et t'admire, pourquoi vouloir la massacrer? Oui, grand chef, pourquoi toutes ces menaces?

—Pour les exécuter, si tu refuses d'être ma femme, Madonna!

—Tu le veux absolument?

—Absolument!

—L'Araignée est brave et grand... me jure-t-il de tenir sa promesse, si j'accepte d'être sa femme?

—Quelle promesse?

—De ne pas massacrer ma tribu, de ne pas tuer le Père Noir, de ne pas torturer Jean Huron.

—L'Araignée promet.

—Le jure-t-il sur les os de son père et ceux de ses aïeux?

—Il jure et prend à témoin le Grand Manitou.

—Jure-t-il aussi par le grand Dieu des Chrétiens?

—Il le jure, sans le connaître.

—Je ferai connaître le Dieu des Chrétiens au grand chef des Agniers.

—Il écoutera patiemment sa femme.

—Il le jure encore?

—Il jure!

Marie se leva vivement, tendit ses deux mains au jeune chef et dit seulement:

—Emmène-moi!

L'indien sourit. Et lui, si impassible, si fort, trembla un peu en prenant les deux mains fines de la huronne. Sa voix se fit douce à l'extrême et tremblante aussi quand il prononça:

—Viens, Madonna... tu seras la femme du plus grand des chefs!

La jeune fille se baissa et souffla la bougie. Dans les ténèbres opaques qui se firent, elle suivit l'indien.

En traversant la chambre de ses parents elle dit:

—C'est Marie qui s'en va avec le grand chef des Iroquois, adieu!

Un sourd grondement partit d'un angle de la pièce, bientôt suivi par le sanglot d'une femme.

Sans une faiblesse, sans une larme, Marie sortit de la cabane.

Le vent soufflait toujours avec une grande violence.

L'Araignée entraîna la huronne à une plateforme du côté de la forêt. Il sauta de l'autre côté de la palissade et tendit les mains vers Marie, disant:

—Viens!...

La jeune fille se jeta dans ses bras.

L'indien la serra sur lui avec une furieuse ardeur. Puis il colla ses lèvres à son oreille et prononça en ricanant:

—A présent, je te tiens, Madonna! Tu seras ma femme! Mais aussi, pour les outrages que tu m'as fait subir, pour les affronts de Jean Huron, les injures du Père Noir, le mépris des Hurons, je reviendrai... oui, je reviendrai avec mes guerriers pour raser ton village, tuer tes frères jusqu'au dernier, pour massacrer le Père Noir, pour torturer ton Jean...

La jeune fille se débattit violemment dans les bras de l'indien. Celui-ci la serra davantage, sauta sur les abatis et s'élança avec sa proie vers la forêt.

Marie poussa un cri déchirant...

X

UN DRAME DANS LA FORET

Malgré qu'il fût désemparé devant la réalité de l'événement, Jean de Brébeuf ne perdit pas la tête.

Il interrogea les parents de Marie.

Voici ce qu'ils narrèrent: l'Araignée était entré à l'improviste dans leur cabane. Il avait tiré un couteau et avait menacé de les tuer si tous deux ne gardaient le silence. Puis il leur avait dit: "Je suis venu chercher Madonna pour en faire ma femme. Elle sera la femme d'un grand chef. Elle sera honorée dans ma nation et admirée. Après elle son père et sa mère seront les premiers de la nation. Mais s'ils s'opposent à ma volonté, les plus grands

malheurs les atteindront bientôt, eux et leur tribu.'' Epouvantés par les menaces du jeune iroquois, ils n'avaient donc pas bougé de leur lit et avaient laissé partir Marie qui, d'ailleurs, avait paru suivre l'indien de bonne volonté.

Jean de Brébeuf demeurait fort intrigué. Par quel prodige Marie était-elle partie de son plein vouloir? Quoi! aimait-elle l'Araignée? Son amour pour Jean Huron n'avait-il été qu'une comédie? Au fait, elle avait avoué ce soir-là qu'elle n'aimait pas Jean Huron autant qu'elle avait pensé! Il fallait donc supposer que Marie aimait l'Araignée et qu'elle avait toujours dissimulé ses sentiments. Cependant le missionnaire ne pouvait encore admettre pour réelle cette hypothèse. A moins, se disait-il, qu'elle n'ait obéi aux menaces faites contre elle-même et contre sa tribu? Jean de Brébeuf était plutôt enclin à accepter cette hypothèse. Mais il n'osait s'appuyer sur aucune de ces hypothèses pour saisir la vérité, parce qu'il connaissait le caractère de ces enfants de la forêt, caractère très changeant, sujet aux revirements les plus subits et les plus extraordinaires.

Il essayait donc de percer le mystère qui se présentait à lui, lorsque, tout à coup, Jean Huron parut. D'une voix sourde et agitée, le jeune homme cria :

—Marie est partie! Je le sens... je le sais...

—Oui, fit seulement Jean de Brébeuf. Mais sois tranquille, ajouta-t-il aussitôt, nous la ramènerons!

—Non, répliqua durement Jean Huron... elle sera morte!

—Morte, dis-tu?

—Oui... l'Araignée la tuera plutôt que de me la rendre!

Puis il fit entendre un long rugissement, tourna sur lui-même et se jeta dehors, avant que le missionnaire eût fait un mouvement pour le retenir.

Jean de Brébeuf s'élança après lui.

Mais dans les ténèbres il ne put voir le jeune homme courir à une plateforme, enjamber la palissade et sauter de l'autre côté.

Que faire? se demanda le missionnaire.

Mû par une idée nouvelle, il se dirigea hâtivement vers sa demeure et réveilla Gaspard Remulot.

—Ah! ça, s'écria l'ancien marin la voix enrouée, est-ce que les Iroquois sont là?

—Gaspard, dit le missionnaire, habille-toi, allume ta lanterne et suis-moi. Marie vient d'être enlevée par l'Araignée, et nous allons essayer de la lui reprendre.

—Oh! le maudit iroquois! jura Gaspard avec colère. Soyez tranquille, Père, cette fois je vais l'envoyer promener au Paradis de ses pères, par mon âme!

Gaspard ne prit pas seulement la lanterne, mais aussi son fusil, et l'instant d'après, accompagnés par les huit guerriers hurons qui montaient la garde autour de la palissade, lui et le missionnaire s'engageaient dans la forêt.

Mais là, dans les broussailles épaisses et obscures, à travers des troncs d'arbres renversés, au travers de fourrés souvent inextricables, les dix hommes n'auraient pu jamais passer, même éclairés de leur lanterne, si au loin la lueur d'un feu de bivouac ne les eût guidés. Ils auraient certainement erré à l'aventure sans jamais atteindre le but proposé, car il était impossible de suivre une direction exacte, encore moins quand ils ignoraient la direction prise par l'Araignée. Seuls, peut-être, Jean Huron et l'Araignée pouvaient se diriger sûrement la nuit dans la forêt. Jean de Brébeuf avait bien pensé à tout cela, mais comme toujours il se jetait dans la lutte avec l'assurance que Dieu l'aiderait. Sa confiance encore n'avait pas été vaine : alors que, après un moment de marche, le missionnaire et ses compagnons se trouvaient déjà désorientés, la clarté d'un feu lointain — telle l'étoile de Bethléem — vint guider leurs pas. De suite Jean de Brébeuf pensa que c'était un feu allumé par les Iroquois. Mais à quelle distance se trouvait ce feu? N'importe! il fallait l'atteindre le plus tôt possible, et le missionnaire et ses compagnons hâtèrent leur marche.

La tempête diminuait rapidement. Le vent ne soufflait plus dans les cimes que par secousses molles. Et par échappées on pouvait de temps à autre percevoir le rayonnement d'une étoile. Et à mesure que le calme se faisait au-dessus des cimes, sous la voûte de la forêt le silence grandissait.

Gaspard avait éteint la lanterne pour que sa lumière n'attirât pas l'attention de l'ennemi.

Après une heure de marche la petite

troupe s'arrêta sur le bord d'un ravin profond. Sur le bord opposé elle pouvait apercevoir des silhouettes humaines s'agitant dans la clarté du feu. Mais elle était encore trop loin pour reconnaître à qui elle avait affaire.

—Franchissons le ravin, suggéra Gaspard, et nous serons suffisamment rapprochés pour voir ce qui se passe par là.

La petite troupe s'engagea dans la pente abrupte et très obscure.

A ce moment des cris gutturaux montèrent dans le grand silence des bois.

—Je pense bien, dit Gaspard, que ce sont nos Iroquois. Nous allons leur causer une belle surprise. Ils doivent être loin de s'imaginer que nous nous sommes mis à leur poursuite par une nuit pareille.

—Fort probablement aussi, dit le missionnaire, qu'ils ne se doutent pas que l'enlèvement de Marie nous est connu.

Il fallut un quart d'heure pour traverser le ravin.

Lorsque la troupe eut atteint le bord opposé, elle se trouva suffisamment rapprochée pour reconnaître les dix guerriers de l'Araignée. Les Iroquois dansaient autour du feu en lançant des cris de joie. Le jeune chef demeurait un peu à l'écart, debout, bras croisés, sombre. Jean de Brébeuf vit le chef iroquois et ses guerriers, mais il ne put découvrir Marie. Un tressaillement de joie l'agita. Peut-être, pensa-t-il, que Jean Huron avait réussi à reprendre Marie? Mais Gaspard disait :

—Père, je vais me faufiler au travers de ces troncs d'arbres, me rapprocher encore et tâcher de m'assurer si Marie est là ou non.

—C'est bien, consentit le missionnaire, va, mais sois prudent.

Gaspard disparut sans faire de bruit.

Les huit guerriers hurons, impassibles en apparence, attendaient les ordres du Père Noir, car ils n'obéissaient qu'à lui.

Au bout de dix minutes Gaspard revint auprès de ses compagnons.

—Père, dit-il, Marie est là. Je l'ai vue assise dans l'ombre sur un tronc d'arbre.

—Ah! ah! fit le missionnaire violemment ému.

Il se mit à réfléchir, puis il dit :

—Je veux la voir aussi, afin que je puisse mieux prendre mes dispositions. S'il y a moyen de la ravir à ses ennemis à leur insu, ça vaudra mieux, car je ne veux pas qu'il y ait du sang répandu.

Il recommanda à ses Hurons de demeurer là prêts à répondre à son appel, et, accompagné de Gaspard seulement, il se glissa à travers les arbres vers la clairière où dansaient les guerriers iroquois. Bientôt il lui fut possible de voir la jeune huronne.

Marie, en effet, était assise sur un tronc d'arbre à quelques pas du jeune chef iroquois; elle demeurait les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Pleurait-elle? Le missionnaire le pensa, et de nouveau son coeur s'émut vivement.

—Gaspard, murmura-t-il, je pense qu'en nous glissant au travers de ces fourrés nous pourrions arriver inaperçus auprès de Marie et l'emporter avant que les iroquois ne se soient aperçus de notre présence.

—Je pense de même, répondit Gaspard. En avant donc, il ne faut pas perdre de temps! Tout de même, Père, j'ai une forte démangeaison d'aplatir une balle sur le front de l'Araignée. Voyez, quelle belle cible!

—Non... je te le défends, Gaspard! Il n'est pas permis de tuer, à moins que nous n'ayons à défendre notre vie, tu le sais. Ensuite, tu tuerais probablement l'Araignée, mais tu risquerais de faire tuer par représailles Marie. Essayons de nous approcher de la pauvre enfant!

Mais à la même minute Gaspard saisit le bras du missionnaire et dit :

—Par ma foi! qu'est-ce cela? N'est-ce pas Jean Huron?...

Il indiquait une silhouette humaine qui, à la clarté du feu, venait de se détacher nettement à côté de l'Araignée.

Jean de Brébeuf frémit.

Et la scène qui suivit fut si rapide qu'elle apparut imaginaire.

Oui, c'était bien Jean Huron qui profilait sa taille près du jeune chef iroquois.

La danse et les cris des Iroquois cessèrent tout à coup. Il y eut d'abord un moment de surprise. Puis les guerriers ennemis coururent à leurs armes. Mais déjà l'Araignée et Jean Huron fonçaient l'un sur l'autre en poussant chacun un cri féroce. La lutte ne fut pas longue, elle dura à peine vingt secondes. Un guerrier iroquois leva soudain un terrible tomahawk et l'asséna de toute sa force sur la tête de Jean Huron, qui lâcha son adversaire et

s'écroula sur le sol où il demeura inanimé.

Un cri de femme... un cri déchirant monta. Marie d'un bond allait se jeter en pleurant sur le corps de son fiancé.

Débarrassé de son ennemi, l'Araignée poussa un grondement de fureur et s'élança pour se jeter sur la jeune fille.

A la même seconde, Gaspard épaulait son fusil et faisait feu.

La détonation ressembla à un coup de tonnerre.

—Malheureux! clama Jean de Brébeuf.

—Malheureux, oui, grogna Gaspard, car je l'ai manqué!

Manqué? Non, pas tout à fait. L'Araignée venait d'arrêter son élan, et sa main gauche s'était portée à son épaule droite. Il chancela un moment, puis se raidissant, il alla en tibubant s'asseoir sur le tronc d'arbre qui avait servi de siège à Marie.

Je l'ai frappé! cria Gaspard avec joie. En avant!

Et sans attendre le missionnaire il bondit vers le feu et les Iroquois qui, stupéfaits et épouvantés, reculaient dans l'ombre prêts à abandonner leur chef.

Mais l'Araignée leur jeta un cri.

Le missionnaire criait en même temps à ses Hurons d'accourir. L'instant d'après Hurons et Iroquois se faisaient face, séparés seulement par le feu de broussailles qui se mourait peu à peu.

Le missionnaire se penchait sur Marie et disait :

—Ma pauvre enfant, quel malheur!...

Il avait de suite constaté que Jean Huron, le crâne fendu, était mort.

L'Araignée, à la vue du missionnaire, s'était levé comme pour se jeter sur lui, mais Gaspard le prévint en le menaçant de la crosse de son fusil.

—Prends garde, mon garçon, dit-il; si je t'ai manqué de ma balle, je ne te manquerai pas de ma crosse.

—Arrière, Gaspard! ordonna Jean de Brébeuf en s'avançant vers le chef iroquois qui tenait une main ensanglantée à son épaule droite.

Marie, sans pleurer, demeurait toujours penché sur le corps inerte du jeune huron, immobile, rigide, comme statufiée.

Les Hurons pour maintenir les Iroquois en respect les menaçaient de leurs flèches.

Mais sur un signe de l'Araignée l'un de ses guerriers se glissa subrepticement dans les fourrés assombris, rampa vers Marie et leva sur elle un long couteau. Mais sa main ne descendit pas. Il regarda le chef iroquois comme pour attendre son ordre.

Jean de Brébeuf continuait de s'avancer vers l'Araignée. Celui-ci dit :

—Si le Père Noir fait encore un pas, je donne l'ordre à mon guerrier de frapper Madonna.

Surpris Jean de Brébeuf s'arrêta et tourna ses yeux vers la jeune fille. Elle demeurait écrasée sur le cadavre de son fiancé, mais à genoux près d'elle un iroquois tenait un couteau suspendu au-dessus de sa nuque. Le missionnaire ne perdit pas son calme.

—Tu ne donneras pas cet ordre, mon fils, dit-il sévèrement, parce que tu commettrais un crime monstrueux que le grand Dieu vengerait de suite!

—Je ne crains pas ton grand Dieu! répondit le jeune indien avec mépris.

Puis indiquant Gaspard, qui tenait son fusil par le canon prêt à s'en servir comme une massue, il ajouta sur un ton menaçant :

—Le guerrier blanc m'a brisé l'épaule droite. C'est bien. Mais gare à lui! L'Araignée promet de lui casser la tête avant que les os de ses pères n'aient blanchi durant six autres lunes!

—Prends garde que je ne te casse la tienne de suite! gronda Gaspard en levant la crosse de son fusil.

—Silence, Gaspard! commanda le missionnaire. Mon fils, reprit-il en s'adressant au chef iroquois, j'admire ton énergie et ta force. Mais le guerrier blanc a agi trop vite et il s'en repent. A présent je te demande de me rendre Madonna.

—Non! dit résolument l'Araignée.

—Oublies-tu qu'elle ne veut pas être ta femme?

—Elle le voudra maintenant que l'autre n'est plus. Rien ne l'empêchera plus de me suivre.

—Elle ne veut pas te suivre.

—Elle veut... Demande-lui!

Depuis une minute Marie regardait le missionnaire et le chef iroquois.

Jean de Brébeuf dirigea son regard clair vers elle. Elle baissa les yeux et parut demeurer confuse.

—Est-ce vrai, Marie, que tu veux devenir la femme de l'Araignée?

—Oui, Père, répondit-elle sans lever les yeux.

Jean de Brébeuf leva les yeux au ciel où, par une déchirure de nuages, brillaient quelques pâles étoiles. Il parut adresser à Dieu une muette prière. Puis, ramenant ses regards attristés sur la jeune huronne, il murmura :

—C'est bien, ma fille, va et que Dieu te bénisse!

Il s'approcha des Hurons et leur expliqua la décision de Marie. Puis il revint à l'Araignée disant :

—Mon fils, puisque Marie consent à te suivre, emmène-la et qu'elle soit heureuse en te rendant heureux! Va... que tes guerriers te suivent! A ce pauvre enfant huron qui gît là inanimé nous donnerons demain la sépulture. Va! va! mon fils, et que mon Dieu soit avec toi et ta tribu!

Sans mot dire, le jeune chef iroquois alla prendre Marie par une main et, suivi de ses guerriers, il s'enfonça dans les ténèbres de la forêt.

Gaspard Remulot alors jeta son fusil par terre, prit sa tête à deux mains et s'écria :

—Par ma foi! je pense que l'esprit me chavire! Non, ce n'est pas possible que cette pauvre Marie devienne la femme de cette brute d'iroquois maudit que je regrette bien de n'avoir pas mieux tiré!

Mais Jean de Brébeuf donna ordre aux Hurons d'entasser des branches sur le corps rigide de Jean, donnant lui-même l'exemple.

Quand ce fut fait, il dit :

—Demain, après la messe, nous viendrons le chercher pour lui donner la sépulture.

Et lentement, tristement, le missionnaire reprit le chemin de la bourgade, suivi de Gaspard qui ne cessait de grommeler avec humeur et des huit guerriers hurons indifférents en apparence.

XI

SURPRISE ET JOIE

La mort de Jean Huron et l'enlèvement de Marie par l'Araignée avaient jeté dans les deux bourgades Saint-Louis et Saint-Ignace non seulement la stupeur, mais aussi un gros malaise. Ce malaise fut accompagné d'inquiétudes. Les sauvages avaient certainement une grande confiance dans le missionnaire, mais cette confiance ne réussissait pas à faire disparaître leur crainte de l'iroquois et particulièrement de l'Araignée.

Dans ces deux bourgades il se trouvait des hurons aveuglément dévoués et fidèles à leur Père Noir, mais il en était aussi qui manquaient de confiance et qui, d'une foi chancelante, étaient souvent près de faire cause commune avec la nation iroquoise. Parmi ces derniers il s'en trouvait qui, par crainte de représailles de l'Araignée, en voulaient à Jean de Brébeuf d'avoir épargné la vie du jeune chef iroquois. Ils avaient été témoins de la menace qu'il avait faite après que le missionnaire lui eut fait ouvrir la porte de la bourgade. Ils se doutaient bien qu'un jour ou l'autre il tenterait de surprendre le village et de massacrer sa population. Or, parmi ces hurons craintifs il en était un qui avait assisté à l'assassinat de Jean, et le lendemain, avec quelques congénères mécontents, il fit courir parmi la population de Saint-Louis le bruit que Jean de Brébeuf avait fait tuer Jean Huron afin que Marie devînt la femme de l'Araignée. Et ces brebis galeuses ajoutèrent que le missionnaire avait eu des ententes avec le jeune chef agnier pour sacrifier Jean et Marie, et qu'à présent il méditait de livrer le village Saint-Louis et ses habitants à la férocité des guerriers Iroquois.

La calomnie trouva, bien entendu, quelques oreilles complaisantes, puis elle franchit la palissade et alla s'insinuer dans la population de Saint-Ignace. Si la majorité demeura sourde à ces mensonges, elle n'en ressentit pas moins une grande inquiétude, et sa confiance dans le Père Noir fut légèrement ébranlée. Et sans admettre ces mensonges, plusieurs néanmoins se demandaient quel avait été l'intérêt du missionnaire à protéger la vie de l'Araignée, et pourquoi et dans quel dessein le jeune chef agnier s'était trouvé sous le toit de Jean de Brébeuf. Et en repassant toute la scène de la veille au soir, ils demeuraient étonnés et ils n'étaient pas loin de soupçonner le missionnaire d'intrigues funestes. Malgré les enseignements religieux qu'ils avaient reçus, ils ne pouvaient comprendre encore que le missionnaire eût sauvé la vie du chef iroquois.

Ce manque de pénétration était dû à leur esprit rancunier, car l'indien n'oublie jamais un affront. Il sait dissimuler en attendant l'occasion de laver l'outrage reçu.

Les Hurons en voulaient à l'Araignée d'avoir détruit la bourgade Saint-Joseph et d'avoir massacré ses habitants, ils lui en voulaient pour les menaces qu'il avait faites contre les habitants de Saint-Louis, et la parole de miséricorde de l'Evangile n'était pas encore suffisamment ancrée dans leur esprit pour se défaire de leur ressentiment. L'enseignement du pardon des offenses sonnait toujours mal à leurs oreilles. Et chose étrange, s'ils n'étaient pas toujours disposés à oublier les injures, s'ils ne voulaient pas les oublier, ils s'étonnaient grandement que leur Père Noir, lui, les pardonnât et les oubliât. Et si la fougue vindicative de ces pauvres sauvages était souvent retenue, c'était bien grâce au magnifique exemple que leur donnait le missiannaire.

Comme on le comprend, ce jour-là, qui était dimanche, la population de Saint-Louis se trouvait donc fort mal à l'aise. Un peu avant l'heure de la messe elle se réunit sur la place de la chapelle et commenta longuement à voix basse les événements de la nuit précédente. Jean de Brébeuf ne manqua pas de remarquer ce trouble qui se manifestait dans l'esprit de ses ouailles, et il mit ce trouble sur la surprise qu'avait causée l'enlèvement de Marie.

Au prône il s'efforça d'expliquer clairement l'action de la jeune huronne qu'il attribua à la volonté de Dieu. Il essaya de leur faire comprendre que Dieu avait choisi Marie pour travailler à la conversion de la nation iroquoise. En devenant la femme du grand chef iroquois son prestige serait énorme. Avec la puissance de Dieu elle ferait un chrétien de son époux, et par la suite toute la nation marcherait dans la voie de son chef. Et Jean de Brébeuf, qui n'avait pu s'expliquer le revirement de la jeune huronne, n'était pas loin de penser que Dieu voulait se servir de Marie comme d'un premier levier pour attaquer le paganisme de la nation iroquoise. Puis longuement il s'étendit sur la sainte maxime du pardon des offenses. Il se montra si éloquent, ce jour-là, que la plupart des sauvages pleurèrent à chaudes larmes.

—Ah! mes chers enfants, s'était-il écrié à un moment, quelles souffrances cruelles vous pourrez éprouver un jour, quand, bourrelés de remords, vous implorerez pardon et que ce pardon vous sera refusé parce que vous n'aurez pas voulu pardonner à votre frère! Songez-y, ce sera votre plus affreux châtiment, et vous serez frappés comme vous aurez frappé! Et vous aurez beau vous traîner et user vos genoux ensanglantés, vous aurez beau tordre vos mains suppliantes, vous aurez beau répandre des larmes de sang et de feu et gémir de toute la douleur de vos âmes, vous serez dédaignés, repoussés! Et alors, dans votre misère atroce, le ciel se couvrira d'un voile sombre, la forêt cessera de chanter, le lac s'asséchera, le gibier s'éloignera si loin qu'il ne sera plus possible de le prendre, et dans la noirceur et la tristesse de ces jours de deuil vous sentirez la famine horrible s'emparer de vos corps et les torturer. Pardon!... crierez-vous. La voix effrayante de la forêt morte répondra : — Pas de pardon!... Pitié!... râlerez-vous dans la soif qui brûlera vos gosiers. Pas de pitié! répondra sourdement le lac asséché.

Puis, levant les yeux au ciel et joignant les mains, le missionnaire s'écria avec une sincérité et une foi qui portèrent l'émotion à son comble :

—O grand Dieu! vous qui avez tant souffert pour nous... vous que la faim et la soif ont torturé plus qu'il n'était possible... vous que d'infâmes bourreaux ont cloué à une croix en enfonçant dans vos mains nobles et pures des clous hideux... vous que des barbares ont couronné d'épines... vous qu'ils ont transpercé de leurs lances... vous sur qui ils ont osé, les misérables, jeter leurs crachats immondes... oui, vous, Seigneur, la plus grande et la plus sainte des victimes humaines, vous avez pardonné! Sur la tête de vos tourmenteurs vous avez appelé les bénédictions du Ciel! Eh bien! Seigneur, à votre exemple est-il possible que nous ne pardonnions à qui nous ont moins fait souffrir que vous n'avez souffert? Non! non! ce n'est pas possible! Nous voulons pardonner aussi, Seigneur! Nous vous demandons de nous communiquer le souffle si généreux de votre âme pour nous aider à donner le pardon! Laissez tomber dans nos pauvres coeurs un peu de votre générosité! Commandez à nos lèvres de répéter cette sublime parole que les vôtres ont dite à votre Père sur le mont du Golgotha! Oh! nous vous en prions, mon Dieu, ne nous abandonnez pas dans notre égoïsme

affreux! Ne nous laissez pas nous en aller dans les ténèbres de la mort comme s'en vont ceux qui ont refusé le pardon des offenses, mais faites-nous entrer dans la voie de la vie et de la lumière que vous avez suivie pour atteindre au grand royaume des joies célestes et éternelles!...

Et l'office divin était depuis longtemps fini, que Jean de Brébeuf, agenouillé, prosterné devant le petit autel, demeurait plongé dans une sainte méditation, et que les Hurons, tout impressionnés par les grandes paroles de leur Père Noir, n'osaient quitter la chapelle. Ils demeuraient comme éblouis, les yeux fixés sur le missionnaire, silencieux, immobiles, craignant de troubler le recueillement de l'apôtre.

. . . .

Le sermon de Jean de Brébeuf avait rétabli la confiance dans les âmes. Aussi, lorsque après la messe, trois hurons déloyaux tentèrent de soulever la bourgade contre le missionnaire, furent-ils vivement repoussés et menacés d'être chassés du village s'ils ne cessaient leurs ignobles menées. Ils ne furent pas tout à fait rebutés. A quelques jours de là, le missionnaire s'étant rendu en compagnie de Gaspard à la bourgade Saint-Ignace où il voulait conférer avec le Père Lalemant, les trois hurons rassemblèrent la population de Saint-Louis, jurèrent que le Père Noir trahissait la tribu, qu'ils avaient surpris ses secrets, et que les pires calamités allaient s'abattre sur la tribu si le Père Noir n'était chassé.

L'un des guerriers hurons se leva tout à coup et cria avec colère aux trois calomniateurs :

—La langue des trois guerriers s'est corrompue à la langue des guerriers iroquois, elle est plus sale et plus dangereuse que la langue d'une vipère!

Et il cracha par terre avec mépris.

Toute la bourgade approuva ces paroles fières, et les trois traîtres en furent une fois encore pour leurs peines. Mais fort mécontents, ils quittèrent Saint-Louis et allèrent vivre à la bourgade Saint-Ignace. Là ils recommencèrent leurs attaques sournoises contre Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant, s'ingéniant à faire croire aux hurons que les deux missionnaires allaient attirer tous les malheurs sur la tribu. Là, ils furent plus écoutés, parce que Gabriel Lalemant, presque étranger à ces sauvages, attendu qu'il n'était venu en Huronie qu'au printemps, ne possédait pas le prestige de Brébeuf dont il était l'assistant. Mais le jeune missionnaire fut tôt mis au courant de ce qui se passait. Il s'aperçut d'abord que le nombre des assistants aux offices divins diminuaient peu à peu, que beaucoup d'enfants manquaient à la classe, et il découvrit que, contre l'ordinaire, des guerriers allaient chasser dans la forêt le dimanche.

De suite il voulut faire rentrer dans le devoir ces brebis infidèles, mais il n'y put réussir. Il entendait des murmures de mécontentement, des grondements de sourde colère, il saisissait des regards menaçants. Ce que voyant, il fit venir Jean de Brébeuf. Celui-ci vint à Saint-Ignace un dimanche du commencement de septembre, quelques jours après que la récolte de maïs et de blé eut été mise à l'abri dans une grande baraque qui servait de grange.

La parole chaude, vibrante et si sincère de Jean de Brébeuf produisit l'effet attendu : les murmures cessèrent, la confiance se rétablit et la paix et l'harmonie continuèrent de régner sur le village. Les trois hurons qui avaient déserté Saint-Louis furent chassés de Saint-Ignace. Ils retournèrent au village Saint-Louis, mais les guerriers hurons leur en refusèrent l'entrée.

Ceci s'était passé à l'insu du missionnaire.

Les trois malheureux hurons errèrent dans la forêt pendant un mois comme des âmes en peine. Un jour de froidure du mois d'octobre ils revinrent frapper à la porte de la palissade. Averti de leur présence, Jean de Brébeuf alla ouvrir lui-même la porte de la palissade et dit avec son sourire inaltérable :

—Entrez, mes fils, c'est ici votre maison et il serait injuste de vous en chasser!

Ces trois hurons allaient héroïquement endurer le martyre avec leur Père Noir.

Tout était donc rentré dans la paix et la tranquillité.

Vint l'hiver.

Ce fut l'époque des grandes chasses. Malheureusement, peut-être à cause de l'épaisseur des neiges, le gibier fut loin d'être abondant, il manqua des journées entières. Les Hurons s'en plaignirent au missionnaire qui leur répondit :

—Mes enfants, souvenez-vous que vous avez commis bien des fautes durant l'été, vous avez été injustes à l'égard de votre Père Noir qui vous aime mieux qu'un père n'aime ses enfants, et le bon Dieu veut vous faire entendre qu'il importe d'écouter sa voix qui parle par ma bouche si vous désirez que le gibier abonde dans la forêt et le poisson dans les lacs. Ecoutez donc la voix de votre Père Noir quand il parle, suivez ses conseils, obéissez à ses commandements et vous verrez que le gibier sera abondant!

Plusieurs sauvages attribuèrent la rareté du gibier à l'absence de Marie, et quelques-uns firent part au missionnaire de leur soupçon.

Jean de Brébeuf, comme s'il eût été inspiré par le ciel, répliqua :

—S'il est vrai que le gibier manque parce que Marie est allée au pays des Iroquois, c'est que Dieu l'a voulu pour vous punir. Mais si vous avez confiance en lui, si vous respectez le Père Noir et l'aimez toujours comme avant, eh bien! je vous promets que Marie va revenir bientôt et que le gibier sera de nouveau abondant.

Et, prodige merveilleux, à la fin de ce même jour du mois de janvier 1649, et au plus grand émerveillement des hurons, ceux-ci virent tout à coup Marie paraître dans la porte de la bourgade.

Après la première surprise, ce fut une course, une ruée formidable à la rencontre de la jeune fille. Toute la population, folle de joie délirante, clama :

—Ekon! Ekon!...

De sa hutte Jean de Brébeuf accourut.

Marie tomba dans ses bras en sanglotant...

XII

TOUJOURS CHASTE ET PURE !

Oui, c'était Marie... mais Marie méconnaissable!

Amaigrie, les yeux creux et cernés, le visage tuméfié par les congélations, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, Marie était à peine l'ombre d'elle-même. Si on l'avait de suite reconnue, c'était dû à ses yeux qui conservaient toujours la même candeur et la même pureté d'éclat. C'étaient toujours ses mêmes yeux ouverts et francs dans lesquels on pouvait lire toutes ses pensées les plus intimes, et au fond desquels, aujourd'hui, on saisissait une grande souffrance.

—Marie! Marie! s'écria le missionnaire joyeux, me diras-tu par quel miraculeux événement tu reviens dans ton village et ta famille?

—Père, répondit la jeune fille en pleurant, j'ai bien souffert, et si je suis vivante encore c'est parce que je n'ai cessé d'implorer le bon Dieu!

—Tu as bien fait, ma fille, d'avoir mis toute ta confiance en lui, car lui seul pouvait te venir en aide.

—J'ai voyagé tout l'automne et tout l'hiver par les forêts sans fin, et j'ai eu bien faim et bien soif.

—Quand donc as-tu quitté ton époux l'Araignée?

A cette question la jeune fille sursauta.

—L'Araignée n'a jamais été mon époux, s'écria-t-elle comme avec horreur, jamais, jamais, Père!

Jean de Brébeuf tressaillit d'une joie immense : Marie revenait telle qu'elle était partie, pure comme la vierge!

—Je suis revenue à ma bourgade, continua la jeune fille, pour vous demander de me conduire auprès des saintes femmes de Québec, où je veux aller prier pour vous d'abord et pour Jean, mon fiancé.

—C'est bien, Marie, j'irai te conduire là-bas dès que la verdure renaîtra, dès que l'eau des lacs miroitera, dès que la neige aura fondu. Mais viens me conter ton histoire, car je veux tout savoir.

Mais avant qu'elle pût suivre le missionnaire, son père et sa mère vinrent l'embrasser. Puis toute la bourgade l'entoura pour l'interroger sur ses aventures, pour lui exprimer le plaisir qu'on avait de la revoir et pour lui faire toutes espèces de bons souhaits. Plusieurs, dans leur joie et leur vénération pour cette vertueuse fille, portaient à leurs lèvres ses haillons. Enfin, après avoir promis qu'elle raconterait à tous son histoire, elle put se rendre au domicile du missionnaire.

Elle lui fit le récit suivant.

L'Araignée l'avait emmenée vers son pays. Durant trente jours ils avaient voyagé par les lacs et les forêts. Puis un soir ils avaient escaladé une haute montagne. Du sommet de cette montagne ils avaient aperçu une riche vallée couverte de prairies en fleurs, tachetée de petits

lacs et sillonnée de rivières. Cà et là s'élevaient de belles bourgades autour desquelles croissaient des arbres fruitiers. C'était le pays des Agniers où commandait l'Araignée.

Celui-ci dit à ses guerriers :

—A notre départ pour le pays des Hurons, il avait été convenu que si je revenais avec Madonna, un grand feu serait allumé sur le sommet de cette montagne, afin que toute ma tribu apprit mon retour et qu'elle vînt à notre rencontre pour nous escorter triomphalement jusqu'à notre village. Eh bien! que ce feu brille!

Durant une heure les compagnons du chef agnier entassèrent des branches de sapins. Puis au moment où la nuit tombait ils y mirent le feu. Les flammes s'élevèrent très hautes dans l'espace où ne courait nul vent, et de gais pétillements résonnèrent dans les échos. Peu après une rumeur immense et lointaine s'éleva, et cette rumeur semblait faite de joie. On vit bientôt des feux briller dans plusieurs bourgades. Des salves de mousqueterie retentirent. Des chants d'allégresse montaient dans le ciel serein illuminé d'étoiles. Puis d'autres feux s'allumaient, plus lointains. D'autres rumeurs joyeuses éclataient. D'autres chants retentissaient. Puis chants et rumeurs se rapprochaient de moment en moment... la nation iroquoise accourait saluer son jeune chef et sa compagne.

Marie, à l'écart et assise sur une pierre, entendait toute cette joie, tous ces chants d'allégresse, elle voyait par l'imagination toute une nation se courber devant elle, elle entendait leurs louanges, et pourtant elle demeurait mal à l'aise et comme épouvantée. De temps à autre elle essuyait une larme furtive, et jetait vers l'Araignée qui, debout près du feu, bras croisés, souriant avec triomphe, regardait la vallée d'où montaient déjà les hommages de sa nation, oui Marie lui lançait un regard empreint d'un mélange de crainte et d'horreur.

Pauvre fille!..... comme l'avait pensé Jean de Brébeuf, ce n'était pas de plein consentement qu'elle avait suivi l'Araignée, surtout après les menaces que le jeune chef lui avait faites au pied de la palissade du village Saint-Louis; si, après la mort de Jean Huron, elle s'était décidée à s'en aller au pays des Iroquois, c'est parce qu'elle avait redouté que le Père Noir ne tombât, comme Jean Huron, sous les coups de l'Araignée ou de ses guerriers féroces.

Une première fois elle avait consenti à devenir la femme du chef agnier sur la promesse de celui-ci que la vie du Père Noir et celle des habitants de Saint-Louis seraient respectées; pour la vénération qu'elle avait pour le missionnaire et l'amour de sa tribu elle s'était courageusement sacrifiée. Car elle avait puisé dans les enseignements de la religion catholique l'amour du sacrifice et de l'abnégation, vertus dont le missionnaire lui avait donné amplement l'exemple. Mais elle ne voulait pas se sacrifier inutilement. Si l'Araignée, en dépit de sa promesse, allait revenir pour massacrer ses frères, Marie ne le suivrait pas dans son pays, elle ne serait pas sa femme, elle resterait dans sa nation pour y mourir avec elle. Aussi, au pied de la palissade de Saint-Louis, tenta-t-elle d'échapper au jeune iroquois qui l'avait trompée. Mais elle fut emmenée au travers de la forêt. Et dès ce moment elle s'était promis de reprendre sa liberté à la première occasion venue.

Puis était survenu le drame si inattendu de la forêt, alors que Jean Huron, qui voulait arracher la jeune fille à son ravisseur, était tombé sous le tomahawk d'un Iroquois. Marie eût donné sa vie pour sauver celle de son fiancé, elle l'eût donnée sans marchander. Elle aurait également donné sa vie volontiers pour protéger l'existence du Père Noir. Et lorsqu'elle aperçut Jean de Brébeuf face à face avec l'Araignée, elle redouta que celui-ci, par traîtrise, ne tuât ou fît tuer le missionnaire. Or, en consentant à poursuivre son voyage au pays des Iroquois avec l'Araignée, elle s'imaginait protéger la vie de Jean de Brébeuf, et elle se réjouissait en elle-même de son sacrifice et demandait à Dieu de toujours protéger le bon missionnaire, prête à donner tout son sang si c'était nécessaire pour que la vie du Père Noir fût respectée. Et elle était partie avec l'Araignée pour qui son horreur grandissait depuis que Jean Huron était tombé sous ses yeux.

Or, maintenant qu'elle était arrivée aux portes du pays iroquois, Marie revenait sur les événements qui avaient précédé son départ de Saint-Louis. Elle avait pris la décision de se sacrifier l'après-midi même où elle avait reçu le message singulier du

chef iroquois, mais ça n'avait pas été sans une certaine épouvante et une certaine horreur. Et pour que son sacrifice ne fût pas deviné, elle avait dit à Jean de Brébeuf qu'elle n'aimait pas Jean Huron autant qu'elle avait pensé. Puis l'Araignée était survenu. Jusqu'à ce moment, c'est-à-dire en cette nuit où elle se trouvait arrivée au pays des Iroquois, son sacrifice n'était qu'à moitié consommé. La part la plus facile avait été accomplie. Restait maintenant l'autre moitié, c'est-à-dire unir sa destinée au chef iroquois! A cette pensée, la jeune fille, dont le coeur était tout plein de l'image adorée de Jean Huron, trembla. Non, ce n'était pas possible qu'elle devînt la femme de ce barbare, de cet ennemi de sa race et de sa religion, de cet homme qui l'avait odieusement trompée, qui avait tué son fiancé! Le dernier sacrifice à faire lui apparut si terrible qu'elle en ressentit un vertige d'horreur. A quoi lui servait à présent de se donner à cet homme cruel et impie? A rien, pensait-elle! Elle avait suivi l'Araignée pour sauver le Père Noir, or celui-ci était sain et sauf en la bourgade Saint-Louis et rien ne faisait présager que sa vie serait en danger pour longtemps! Eh bien! puisque le Père Noir était hors de danger, elle serait bien folle de se livrer à l'Araignée! Elle l'avait suivi docilement, mais sans jamais lui faire de promesse. Elle n'avait donc qu'à reprendre le chemin de sa nation.

La résolution de la jeune huronne fut vite prise : voyant que le chef iroquois lui tournait le dos et tandis que les guerriers continuaient à jeter sur le feu des branches de sapins, et comprenant que personne ne l'observait, elle se glissa furtivement dans l'ombre, rampa au sein de fourrés épais, puis bientôt elle dévalait à toute course sur la pente de la montagne dans la direction de son pays.

Après deux heures d'une course éperdue elle s'arrêta, haletante, et porta son regard vers le sommet de la montagne déjà lointaine. Elle entendit des cris de fureur traverser l'espace puis elle vit qu'on éteignait rapidement le grand feu de sapin. Elle jeta à Dieu une longue supplication pour lui demander vigueur et force, puis elle s'élança de nouveau à travers les vallons, les coteaux, les collines et les forêts. Elle courut toute la nuit pour ne s'arrêter qu'à l'aube naissante. Elle se laissa choir au pied d'un saule touffu, épuisée, torturée par la faim et la soif. Elle s'endormit. Elle ne se réveilla qu'au déclin du jour, reposée. Elle voulut continuer de suite son chemin, mais elle ne sut plus quelle direction prendre : elle était égarée. Dans son angoisse elle tomba à genoux et implora le ciel de la guider. Toute cette nuit-là encore elle marcha, mais à l'aventure, sans savoir si elle allait au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Elle se fiait sur la Providence. Quand elle rencontrait un cours d'eau, elle buvait pour apaiser sa soif. Mais sans rien à manger, elle sentait ses forces diminuer rapidement. Et que de chemin inutile elle faisait : souvent un lac lui barrait la route, alors elle le détournait et finissait par se perdre tout à fait.

Après quatre jours d'une marche pénible elle tomba un soir dans un campement d'Iroquois. Ils étaient une vingtaine, et revenaient du pays des Français à qui ils avaient vendu des pelleteries. Ils rapportaient avec eux une grande quantité d'eau-de-feu qu'ils buvaient à coeur-joie. Ils reçurent la jeune fille avec une grande politesse. Ils s'empressèrent de lui offrir à manger et à boire. Marie accepta avec reconnaissance. Elle but même un peu d'eau-de-vie qui la réconforta. Les Iroquois s'enivrèrent et roulèrent ivres-morts auprès de leur feu qui bientôt s'éteignit. Marie voulut reprendre sa marche, mais ses jambes refusèrent de la porter. Elle se résigna donc à passer la nuit là, assurée qu'elle n'aurait rien à craindre tant que les indiens seraient sous l'influence de la liqueur. Mais sous cette même influence elle s'endormit profondément et ne se réveilla que le lendemain, rudement secouée par un sauvage qui lui signifiait que l'heure du départ était arrivée. Les Iroquois pliaient déjà bagage pour poursuivre leur chemin. Ils demandèrent à Marie qui elle était et d'où elle venait. Sans dire à quelle tribu elle appartenait, elle déclara qu'elle était partie de son village pour aller faire un tour dans la forêt et qu'elle s'était égarée. Mais les indiens l'avaient déjà reconnue pour une huronne, et ils décidèrent de l'emmener dans leurs pays. La pauvre Marie fut donc contrainte de rebrousser chemin et de retourner vers le pays des Iroquois. Mais ce fut sans découragement, car elle gardait l'espoir d'é-

chapper à ces Iroquois comme elle avait échappé à l'Araignée.

La petite troupe marcha toute la journée et ne s'arrêta qu'à la nuit venue près d'un petit lac tout entouré de saules et de peupliers.

Comme la veille les sauvages donnèrent à manger à la jeune fille, mais cette fois elle refusa de boire de l'eau-de-vie. Les indiens s'enivrèrent encore et roulèrent bientôt sous les saules. Marie attendait ce moment : elle prit quelques provisions et s'élança dans les bois.

Elle marcha dix jours, à l'aventure toujours. Un midi elle arriva devant une petite bourgade bâtie près d'une rivière. C'était le village d'une petite tribu alliée aux Iroquois, mais aux moeurs plus douces et plus hospitalières. La population, à ce moment, ne comptait que des femmes et des enfants, une cinquantaine environ, les hommes étaient partis à la chasse. La jeune huronne fut accueillie avec empressement et bonté. Comme, au dire des femmes, les chasseurs ne reviendraient pas à la bourgade avant l'hiver, Marie décida de passer quelques jours dans ce village hospitalier pour y reprendre toutes ses forces. Habilement elle interrogea les femmes indiennes pour se faire indiquer le chemin à suivre pour atteindre son pays, sans avouer que son pays était la Huronie. Mais les femmes ne savaient pas. Tout ce que Marie put savoir, c'est que la bourgade n'était pas loin du pays des Français. Mais c'était déjà un renseignement, et la jeune fille comprit qu'elle devait voyager vers l'ouest pour retrouver sa tribu. Elle s'en réjouit, malgré l'énorme distance qu'elle avait encore à faire. Elle avait beaucoup marché, c'est vrai, mais elle n'avait guère avancé. Elle se trouvait encore près du pays des Iroquois.

Au bout de quelques jours, lorsque ses forces furent revenues, elle quitta la bourgade hospitalière. Les femmes l'avaient tendrement embrassée avant de partir, et elles lui avaient donné des provisions pour plusieurs jours. Marie les remercia, sans oublier d'offrir ses hommages à la Providence.

Elle s'en allait encore au hasard. Une rivière lui avait barré le chemin le premier jour. Elle l'avait remontée pour trouver un gué. Mais quand elle eut réussi à passer sur l'autre berge, elle se trouva égarée de nouveau. N'importe! elle marcha encore avec plus de confiance que jamais. Elle erra tout le reste de l'été, avec la certitude qu'elle allait un jour ou l'autre trouver la mort. Elle vivait des glands du chêne, de noisettes et de fruits sauvages. Elle fut surprise par les froids de l'automne et par les neiges de l'hiver. Les souffrances qu'elle endura sont indicibles. Mais courageuse, toujours confiante en Dieu, elle poursuivait sa route. Enfin, par un jour rigoureux de l'hiver, elle se trouva aux abords d'un lac immense tout entouré de glaces. Vers le milieu, pourtant, elle découvrait une nappe d'eau claire. Elle se mit à réfléchir, et se rappelant les voyages du Père Noir que celui-ci avait racontés, elle crut reconnaître le lac Ontario. Elle fut saisie d'une joie folle. Si vraiment ce lac était celui dont le Père Noir lui avait si souvent parlé, alors elle n'était pas loin de son pays!... Ce fut avec un coeur nouveau, avec une plus grande foi en Dieu qu'elle s'engagea dans la forêt et, enfin, au déclin de ce jour de janvier 1649, elle atteignait miraculeusement la bourgade Saint-Louis.

. . . .

Marie pleurait de joie en terminant son récit.

Mais Jean de Brébeuf n'était pas moins joyeux, tout en compatissant aux souffrances que la jeune fille avait endurées, de savoir celle-ci toujours chaste et pure. Ses yeux s'emplirent de larmes et son coeur monta vers Dieu pour le remercier de sa puissante protection.

—Oh! ma fille, s'écria-t-il, je veux de suite rendre grâces au bon Dieu de t'avoir protégée et ramenée parmi nous. Va trouver tes parents et tes amis, repose-toi, et ce soir nous célébrerons ton retour après avoir chanté à la chapelle des actions de grâces au Seigneur et à la Vierge-Marie!

Il y eut en effet, ce soir-là, de grandes réjouissances à la bourgade Saint-Louis, réjouissances qui durèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Or, tandis qu'on fêtait le retour de Marie, les Iroquois, avec le terrible Araignée à leur tête, quittaient leur pays et, à petites journées, prenaient le chemin de la Huronie où ils venaient porter le fer et le feu.

XIII

PENDANT QUE L'ENNEMI S'AVANCE

Depuis de longues années les Iroquois et les Hurons se faisaient mutuellement la guerre, mais le sort des armes avait plutôt favorisé les premiers qui s'étaient conquis un grand prestige. Les Hurons étaient devenus si affaiblis qu'ils n'avaient plus osé sortir de leur pays pour porter la guerre à leurs terribles ennemis. Puis la paix s'était faite comme d'un commun accord, sans qu'aucun traité eût été discuté, sans qu'on eût fumé le calumet de la paix.

Il faut dire que les vaillants missionnaires qui portaient la parole de Dieu chez les Iroquois, comme ceux qui enseignaient l'Evangile parmi les Hurons, avaient beaucoup fait pour empêcher les rencontres sanglantes entre les deux peuples.

Mais les Iroquois voyaient d'un mauvais oeil les Français envahir peu à peu leur pays, et ne se croyant pas assez forts pour repousser les envahisseurs, ils avaient tenté de faire une alliance avec les Hurons. Mais ceux-ci semblaient préférer une alliance avec les Français pour combattre les Iroquois et venger leurs anciennes défaites. En effet, les Hurons firent des démarches auprès des Français en vue d'une alliance, et M. de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, leur promit des secours si les Iroquois les attaquaient. Mais ces derniers, soudain, se décidaient à faire la guerre aux Français. Ils avaient été soudoyés et armés par les colons anglais des côtes de l'Atlantique. Durant cinq années la Nouvelle-France eut fort à faire avec ces féroces sauvages. Puis, repoussés de toutes parts avec de lourdes pertes, les terribles guerriers songèrent à prendre leur revanche contre les Hurons qui refusaient toujours de s'allier à eux. C'est ainsi qu'au printemps de 1648 ils réduisirent en cendres le village de Saint-Joseph et massacrèrent la plupart de ses habitants.

M. de Montmagny promit des secours qui ne vinrent pas encore. Mais l'inquiétude des Hurons s'était apaisée en songeant que les Iroquois se trouvaient peut-être satisfaits par la destruction d'une bourgade. Aussi, commençaient-ils à vivre dans une sécurité relative, lorsque l'apparition soudaine dans leur pays du jeune chef Agnier sema parmi eux l'émoi. Mais Jean de Brébeuf réussit à calmer cet émoi non seulement par sa parole rassurante, mais surtout par le prestige merveilleux que sa personnalité possédait sur l'Araignée.

A mesure que l'hiver s'écoulait les Hurons semblaient oublier les événements de l'été d'avant, et ne paraissaient plus se rappeler les menaces de l'Araignée. Leur tranquillité était due non seulement à la confiance qu'ils avaient en leur Père Noir, mais aussi dans le fait que le jeune chef iroquois avait pris une huronne pour femme. Ils s'imaginaient que l'Araignée, par complaisance pour sa femme, ménagerait la nation huronne et que loin de demeurer un ennemi, il serait bientôt compté comme un ami puissant. Plusieurs guerriers hurons étaient d'avis que l'Araignée avait choisi Marie avec le secret espoir d'arriver à une alliance avec la tribu de la jeune femme. La conjecture n'était pas dénuée de bon sens. Aussi se reposèrent-ils sur cette probabilité, assurés qu'ils étaient que l'Araignée ne tenterait rien contre eux tant qu'une alliance n'aurait pas été discutée et rejetée.

Mais en voyant revenir Marie, en apprenant qu'elle n'avait pas épousé le jeune chef iroquois, qu'elle l'avait fui, les inquiétudes revinrent assiéger la peuplade malgré son plaisir de revoir la jeune huronne. L'événement lui avait paru fort grave : il n'y avait pas de doute que l'Araignée devait considérer la conduite de la jeune fille comme le plus grand des outrages que le sang de toute la tribu même ne suffirait pas à laver.

Marie n'était pas la dernière à redouter la vengeance du chef iroquois; mais lorsqu'elle avait résolu sa fuite, elle avait espéré que Dieu saurait lui donner les moyens d'apaiser la colère de l'Araignée. Sa crainte s'accrut devant la crainte exprimée par le reste de la population, et alors elle commença de regretter de n'être pas demeurée au pays des Iroquois.

Un soir les principaux hurons s'étaient rassemblés chez elle, et l'un d'eux avait dit :

—Il est certain que cinquante soleils n'auront pas brillé que l'Araignée ne revienne te chercher. Alors il n'aura pitié de personne, ni de nos femmes ni de nos enfants.

Ces paroles avaient troublé la jeune huronne profondément.

Que faire?

Car dans ces paroles elle avait senti comme un reproche de toute sa tribu. Certes, comme avant, elle était prête à se dévouer pour sa nation, prête à devenir la femme de l'Araignée, mais à condition qu'il promette de respecter la vie des Hurons. Mais l'Araignée promettrait-il? S'il promettait, tiendrait-il sa promesse? Marie ne croyait pas dans les promesses et les serments du jeune indien et elle avait, comme nous le savons, de fort bons motifs. Alors, encore une fois, à quoi servirait de se sacrifier? Il peut sembler étrange qu'une jeune fille si bonne, si chrétienne, si confiante en Dieu, si fidèle, parût jouer la comédie de se donner et de se reprendre. Le sacrifice, le renoncement, l'abnégation de tout ne sont pas chez ces sauvages ce qu'ils sont chez les vrais chrétiens et mieux chez les vrais chrétiens et mieux chez les vrais catholiques. Chez ceux-ci le renoncement est volontaire et sans autre espoir d'un avantage que les bénédictions du Ciel. Chez ces sauvages c'est le contraire : le renoncement peut être volontaire, mais il comporte un avantage. Car il est dans la nature de l'indien de troquer, il troque jusqu'à son âme. Nous ne voulons pas dire que Marie, comme bien d'autres de ces pauvres aborigènes, eût consenti à une telle troque, loin de là! Marie était foncièrement catholique, elle aurait souffert les pires tourments plutôt que de renier Dieu. Seulement, pour obéir à sa nature que le temps seul pourrait changer, elle voulait un avantage en retour de son sacrifice. Son renoncement était conditionnel, et voilà tout.

Certes elle était assez intelligente pour comprendre que son sacrifice avait moins de valeur, et elle comprenait également que son jeu devrait avoir une fin. Elle ne troquerait pas indéfiniment ainsi, et elle savait que l'Araignée n'était pas homme à se faire jouer deux fois le même tour. Mais il lui semblait qu'elle pourrait, avec la puissance de Dieu, résoudre la difficulté : c'est-à-dire satisfaire l'Araignée et assurer l'existence de sa tribu.

L'on comprendra dans quelle terrible situation d'esprit elle se trouvait. Mais incapable par elle-même d'entrevoir une solution au problème qui la confrontait, elle résolut d'aller interroger les lumières du Père Noir.

Jean de Brébeuf la rassura, lui disant qu'elle avait agi selon les desseins de la Providence et qu'elle n'avait rien à se reprocher. Il lui conseilla d'écarter de son coeur toutes les craintes, de ne pas redouter ni l'Araignée ni ses guerriers, affirmant que ceux-ci n'oseraient jamais attaquer leur bourgade. Il acheva d'apaiser les troubles de la jeune fille par ces paroles :

—Marie, continue de bien prier le bon Dieu et prépare-toi à faire le grand voyage à Québec. Comme je te l'ai promis, je te conduirai chez les saintes femmes où tu vivras heureuse pour toujours.

—Jamais, répondit la jeune fille en pleurant, je ne serai heureuse, parce que je penserai toujours à Jean!

—Ah! tu l'aimais donc bien réellement, ma fille?

—Oui, Père. Si je vous ai dit le contraire, c'était pour qu'il souffrît moins lorsqu'il aurait appris que je me donnais à l'Araignée.

—Oui, ma fille, sourit le missionnaire, j'ai bien compris par après que tu te sacrifiais pour lui et pour nous tous. Dieu te récompensera de ton dévouement. Sois tranquille.

Et Marie s'en alla toute réconfortée.

Si Jean de Brébeuf parvenait à apaiser les troubles de ses ouailles, il ne pouvait se défaire complètement de ses propres inquiétudes, malgré toute sa confiance en Dieu. Mais ses inquiétudes n'étaient pas pour lui-même : c'était pour ses ouailles qu'il s'inquiétait, car il voulait écarter d'elles tout danger. Ces troubles il les acceptait comme une souffrance que Dieu lui envoyait, et il s'en réjouissait tout en suppliant :

—Toutes les souffrances pour moi, ô mon Dieu! tous les chagrins, toutes les peines, mais, dans votre auguste bonté, qu'il vous plaise de ménager mon pauvre troupeau!

Or voilà que l'inquiétude s'était tout à coup dissipée dans son âme, voilà qu'une joie extraordinaire l'avait tout à coup assailli en songeant à la vengeance des Iroquois contre les Hurons et à leurs représailles. Oui, l'Araignée pouvait venir laver les affronts qu'il pensait avoir reçus, et lui, Jean de Brébeuf, ne s'inquiétait plus. Il savait à quels dangers il était sans

cesse exposé, et pourtant il ne s'inquiétait pas; il savait que sa vie ne tenait qu'à un fil, et il ne s'inquiétait pas. A tout instant l'Araignée pouvait surgir et le jeter aux pires tortures! Ces tortures il pouvait en être la victime même parmi ses chers Hurons! Car ces grands enfants des bois qu'il avait évangélisés demeuraient encore mobiles et farouches; pour un rien, par un vent de folie ils pouvaient se rebeller, se jeter sur lui et le massacrer. Il avait souvent envisagé un tel sort, et chaque fois que la vision du martyre s'était dessinée à son esprit, il avait pris son crucifix, l'avait baisé et s'était écrié :

—Mon Dieu, j'ai travaillé pour votre gloire et pour mériter votre amour; mais si mes mérites ne sont pas suffisants, si, pour assurer votre règne parmi mes bons sauvages, il est nécessaire sinon utile de souffrir les pires tortures corporelles, commandez, Seigneur, votre serviteur écoute! Et si je n'ai pas ce bonheur de souffrir ces tortures pour votre plus grande gloire, ô Seigneur, je continuerai de vous servir au mieux de mes facultés et de mes pauvres forces humaines! Que votre sainte volonté soit faite, ô mon Dieu!...

Le missionnaire continuait à sentir en lui ce transport divin à mesure que les jours s'écoulaient, et que s'achevait l'hiver. Il sentait que l'heure approchait où son Dieu lui demanderait un grand sacrifice, et il se réjouissait à l'avance de prouver à son Rédempteur toute sa gratitude et son amour. Mais s'il acceptait de tout coeur le sacrifice requis, en bon père il devait assurer le bonheur de ses enfants. Il devait éloigner d'eux les chagrins, les douleurs et les deuils. Il devait protéger ses fidèles Hurons contre les attaques des Iroquois. Pour mieux les protéger il devait prévoir les dangers et prendre les mesures nécessaires pour les éloigner. C'est pourquoi un jour de mars il se rendit avec ses Hurons à la forêt et, donnant l'exemple hache en mains, fit un formidable abatis tout autour de la bourgade. En quelques jours la forêt fut reculée de quelques centaines de verges, de sorte que si les Iroquois tentaient une attaque contre le village Saint-Louis, ils seraient aperçus d'assez loin pour que les Hurons s'apprêtent à les repousser avec avantage.

Lorsque ce travail fut accompli, Jean de Brébeuf fut tranquille : il n'y avait plus à craindre une surprise de l'Araignée et de ses guerriers. Et il était content pour lui-même, parce qu'il se disait que si des calamités fondaient sur la bourgade, il en serait la cause le moins possible. Ah! il aimait tellement ses hurons que pour leur épargner la moindre misère il eût souffert mille morts. Comme le Père Daniel à Saint-Joseph il irait seul à l'ennemi, si c'était nécessaire, pour sauver ses sauvages de la mort.

XIV

PRESSENTIMENTS

Jean de Brébeuf quitta sa cabane pour aller dans la forêt s'entretenir avec son Créateur.

Des guerriers revenaient de la chasse avec peu de gibier, et ils étaient mécontents. Après le retour de Marie le gibier avait été durant quelques jours très abondant, et cette abondance ils l'avaient attribuée à la puissance du Père Noir et au retour de la jeune huronne. Mais dans les derniers jours de février, après quelques fortes tempêtes de neige, le gibier s'était éloigné, et jusqu'à ces jours de mars on n'avait pu attraper qu'un chevreuil par çi par là.

Le missionnaire leur dit quelques paroles de consolation et d'encouragement, calma leur mécontentement et leur fit espérer des jours meilleurs. Puis, calme et serein comme toujours, il franchit la porte de la palissade et marcha vers la forêt.

Le jour tombait.

Les derniers rayons d'un soleil printanier accrochaient des lumières pourpres à la cime des pins et des cèdres. La neige, qui ce jour avait fondu rapidement au souffle d'une brise tiède, brillait comme une nappe de cristaux et de rubis.

L'air était rempli de parfums résineux. La forêt, silencieuse et morne depuis les froids de l'automne, commençait à s'animer, à s'égayer. Ce jour-là les premiers oiseaux migrateurs l'avaient parcourue d'un vol amoureux, allant de cime en cime, sautant de branche en branche, cherchant la place pour la nichée prochaine.

Le missionnaire s'engagea dans le sentier battu qui conduisait à la bourgade Saint-Ignace. La neige était encore trop épaisse sous les bois pour s'y aventurer.

Jean de Brébeuf marchait lentement, les yeux levés vers le ciel bleu, écoutant les chants du soir. Ce n'était pas encore ce choeur puissant des soirs ou des matins d'été, mais c'était encore une musique si douce, qu'elle l'émouvait. Car à l'âme de Jean de Brébeuf la musique des bois résonnait ou parlait comme une musique céleste. Il passait souvent des heures entières à écouter ces harmonies angéliques, remerciant Dieu d'avoir donné à l'homme de si puissants concerts. Dans ces moments le missionnaire se sentait plus rapproché de Dieu, et son âme se transportait d'une allégresse indicible.

Et sous ce doux crépuscule de mars Jean de Brébeuf exultait, son coeur éclatait d'une jouissance exquise, sa pensée prenait des envergures infinies, elle embrassait toute cette terre si belle et tout ce ciel si beau et elle imaginait d'y faire resplendir partout l'amour et la gloire de Dieu. Combien de milliers et de milliers de barbares abritaient encore ces bois, combien de milliers de ces pauvres païens n'avaient pas appris à louer la grandeur du Créateur ainsi que le louaient par leurs chants magnifiques les petits oiseaux! Quelle joie incomparable il eût ressentie à savoir que tous les êtres humains de la forêt se joignaient aux oiseaux pour grandir le concert! C'était bien l'oeuvre qu'il avait voulu faire! Cette oeuvre il l'avait commencée seize ans auparavant! Et comme elle était loin d'être finie! Seize ans!... Que le temps avait paru court! Seize autres années d'un pareil labeur ne compléteraient pas encore l'oeuvre! Vivrait-il seize autres années? Qu'importe! Dieu s'occuperait de l'achèvement de l'oeuvre! Elle ne pouvait demeurer inachevée, parce qu'elle était trop belle!

Seize ans! pensait le missionnaire. Ce n'est pas long, seize ans, mais un homme d'action peut néanmoins en seize ans faire beaucoup! Et qu'ai-je fait, moi, en seize ans? Presque rien! J'ai pourtant travaillé! Oui, mais je n'ai peut-être pas travaillé de toutes mes forces!... Et si j'ai travaillé de toutes mes forces, peut-être n'ai-je pas su m'y prendre de la bonne façon!...

Il essayait souvent ainsi de diminuer ses mérites, craignant de n'en avoir pas fait assez! Ces grands serviteurs de Dieu sont ainsi faits : pour la gloire de Dieu ils ne font jamais assez, ils conçoivent plus que leurs forces humaines ne pourra jamais produire. Leur conception est illimitée tandis que sont limités leurs moyens d'action. C'est que l'apôtre doit être ainsi doué afin de mieux remplir la haute mission pour laquelle il a été créé. Plus le champ est vaste, plus son ardeur se développe.

Jean de Brébeuf avait entrevu un empire immense, et bien qu'un simple mortel, il avait voulu conquérir cet empire. Devant la tâche formidable il s'était senti un géant, et il avait travaillé comme un géant pour accomplir une oeuvre de géant. Mais c'étaient dix géants, vingt, trente, cent peut-être qu'il faudrait pour achever la conquête! Il se l'avouait et tâchait d'être satisfait de la part qu'il avait faite.

C'est en repassant toute sa vie, comme il le faisait souvent d'ailleurs, que le missionnaire arriva dans une clairière. C'est comme s'il fût tombé de l'ombre dans le jour, car là il faisait jour en effet, tandis que sous la ramure des pins il était presque nuit.

Là, la forêt inclinait doucement vers le sud-ouest, et de ce point il pouvait apercevoir une grande partie du pays. D'abord c'était une immensité de flèches sombres, immobiles, pressées les unes contre les autres. Au loin, comme encavée dans cette masse noire, une tache blanche, très grande s'étendait... c'était le lac Ontario. Plus loin encore la masse sombre continuait à s'étendre, mais non uniforme, barrée çà et là de coteaux, de collines s'étageant comme les contreforts des hautes montagnes noires sur lesquelles, dans un lointain qui apparaissait inabordable, semblait se poser la voûte des cieux. Tout cela était grandiose, tout cela était merveilleux, et tout cela Jean de Brébeuf l'avait admiré mille fois et davantage. Là encore et toujours s'amplifiait la grandeur de Dieu. Et le missionnaire l'aimait ce vaste pays de bois, de montagnes et de lacs, où, si la vie humaine ne semblait pas intense, éclatait dans toute son amplitude la vie divine. Ses yeux ne s'étaient jamais assez repus de ce tableau unique que nulle imagination humaine n'aurait pu concevoir. C'était l'oeuvre du grand Maître.

Pendant un long moment il savoura pour ainsi dire la beauté de ce panorama, et saisi d'une plus vive admiration, il s'écria :

—O forêts! ô lacs! ô collines, ô montagnes! combien je vous ai aimés et comme je vous aime toujours! O toi, forêt! quand mon âme était triste, quand mon coeur s'affligeait, quand mon esprit se chargeait de soucis, tu m'as égayé de tes chants mélodieux, de tes murmures mystiques! Les chants qui tombaient de tes cimes et s'égrenaient jusqu'à moi de rameau en rameau, de branche en branche, ont chassé les chagrins et ont versé la joie dans mon âme. En les écoutant à l'heure des lassitudes ils m'ont semblé des refrains des anges, et dans mon ravissement j'ai remercié le Seigneur, ô forêt vierge et splendide! de t'avoir faite le temple de ces divins musiciens, de ces chanteurs angéliques! Oui, je t'ai aimée... oui, je t'aime encore... oui, je t'aime toujours! Je t'ai aimée même lorsque la solitude et le silence ont remplacé sous tes voûtes somptueuses les murmures de joie et les ramages! Je t'ai aimée morne et triste, comme je t'ai aimée joyeuse et animée! Je t'ai aimée avec ton manteau blanc et froid que tu secouais parfois avec humeur quand il faisait trop pesamment ployer tes rameaux verts! Je t'ai aimée aussi, quand tu grondais de colère lorsque quelque âpre bourrasque venait t'importuner! Je t'ai aimée lorsque tu rugissais dans la tourmente qui ébranlait ta voûte, lorsque, dans ta fureur farouche, écumante, tu balayais l'ouragan de tes cimes gigantesques! O forêt! je t'aime tant encore, de quelque humeur que tu sois, sous quelque aspect que tu te présentes à mes yeux, qu'à la pensée de ne plus te revoir un jour, de ne plus entendre le bruissement argentin de tes ramures, mon coeur s'afflige... il s'afflige à se briser!...

Le missionnaire s'interrompit une minute, sourit longuement aux cimes hautes dans le ciel, et reportant son regard dans le lointain par-dessus les bois inclinés devant lui, il reprit :

—Et vous lacs aux ondes bleues! vous collines aux frondaisons riantes! vous monts sévères et hautains! je vous aime aussi! Autant que la forêt votre image habite mon coeur. Car vous êtes le jardin du Seigneur dans lequel l'âme attristée retrouve la joie et l'espérance. Ah! que je veux vivre encore longtemps avec vous! Mais le Seigneur le voudra-t-il? Ne m'appellera-t-il pas bientôt à lui? Qui sait si demain... oui demain je ne vous quitterai pas pour les séjours célestes? Ah! je partirai en vous regrettant; mais quand j'aurai trouvé mon Seigneur et Maître, lui me donnera tant de joies, tant de bonheur, il me fera voir des lieux si magnifiques, si enchanteurs, que je pourrai vous oublier! Vous oublier?... Non, pas tout à fait : car du haut de ce ciel qui vous abrite, j'aimerai encore à vous revoir et à vous bénir!

Jean de Brébeuf se tut. Il pencha sa tête, demeura un long moment pensif, puis il soupira profondément. Il tira son crucifix et, le regardant avec un sourire amoureux, il prononça :

—O mon Jésus! est-il vrai que vous ayez décidé de m'appeler déjà près de vous? Eh bien! j'irai... j'irai à vous de même que vous êtes venu à moi! J'irai en bénissant votre nom, en chantant votre gloire éternelle! Faites de moi, Seigneur, ce qu'il vous plaira, puisque je suis votre serviteur!

Longuement, ardemment, il baisa le crucifix, pendant qu'une voix, jeune et grave à la fois, murmurait tout près de lui :

—Ainsi soit-il!

Souriant, le missionnaire leva ses yeux et dit :

—Ah! mon cher fils, ce soir plus que jamais je me sens plus près de Dieu!

—Père, prenez-moi avec vous!...

Et Gabriel Lalemant s'agenouilla pieusement.

XV

PREMIERE ALERTE

La nuit était presque venue, et toute la forêt déjà s'endormait dans le silence.

—Je suis content de vous voir, mon cher fils, dit Jean de Brébeuf en prenant le bras de son compagnon pour regagner la bourgade.

—Je ne sais quel ennui m'a pris tout à coup aujourd'hui, dit à son tour le Père Lalemant. J'ai de suite pensé à vous et je suis accouru vous rendre visite.

—Vous êtes le bienvenu. J'ai aussi pensé à vous et à deux nous pourrons mieux nous entretenir de notre divin Jésus.

Lentement et méditatifs, les deux missionnaires se dirigèrent vers la bourgade.

Le froid se faisait à mesure que la nuit grandissait. Par chaque toit des huttes de la bourgade silencieuse s'échappait une colonne de fumée blanche qui montait droite

dans le ciel, car pas la moindre brise ne soufflait.

Lorsque les deux missionnaires entrèrent dans la cabane de Jean de Brébeuf, Gaspard Remulot était en train de préparer le fricot du soir.

—Gaspard, dit Jean de Brébeuf, nous aurons ce soir un convive.

—Très bien, Père. Je vais faire rôtir une troisième tranche de chevreuil.

—Ah! ah! sourit le missionnaire, nous avons donc du chevreuil?

—Tout frais tué et écorché, ce sera un festin!

Et Gaspard, qui aimait à bien manger de temps à autre, retourna tout joyeux à sa cuisine.

Les deux missionnaires s'assirent devant le feu de la cheminée.

—Mon Père, commença Gabriel Lalemant, des chasseurs de ma bourgade ont cru reconnaître deux petites bandes de guerriers iroquois à quelques milles à l'est.

—Si ce n'est que deux petites bandes, sourit Jean de Brébeuf, il n'y a pas à s'inquiéter. Avez-vous entendu dire que ces guerriers ont commis quelques déprédations parmi les bourgades qui nous avoisinent?

—Non, mon Père. Tout le pays paraît tranquille. Seulement le signalement de ces deux bandes iroquoises a soulevé un peu d'inquiétude dans notre village. C'est pourquoi, inquiet moi-même, je suis venu vous consulter et vous demander s'il ne serait pas à propos de prendre dès demain des précautions.

—Certes, mon fils, la prudence nous commande de nous tenir toujours sur nos gardes. Comme vous l'avez vu, nous avons déjà pris des précautions en faisant un large abatis autour de notre bourgade, et je vous conseille fortement de faire de même. Nous courons moins de risques d'être surpris. Si les Iroquois s'avisaient de venir nous attaquer, nous pourrons les voir venir de plus loin et nous apprêter à les bien recevoir.

—Nous suivrons dès demain votre exemple, répondit Gabriel Lalemant. Mais j'ai aussi une idée : par surcroît de précautions ne serait-il pas sage de tenir dans les bois quelques éclaireurs qui surveilleraient les mouvements de ces Iroquois?

—C'est une très sage idée. Seulement il ne faut pas nous exagérer le danger. Rappelez-vous que Monsieur de Montmagny va nous dépêcher à la fin de ce mois une compagnie de fantassins. J'ai demandé ce secours au gouverneur pour empêcher le renouvellement d'un massacre tel que celui de l'an passé à la bourgade Saint-Joseph, où le saint Père Daniel a trouvé la mort. Je suis à peu près certain que ces soldats de Monsieur de Montmagny sont en route. Avec nos guerriers hurons nous serons assez forts pour repousser les Iroquois et les mettre en pleine déroute.

—Je souhaite bien que ces secours arrivent au plus tôt, soupira le Père Lalemant.

—Ils viendront à temps, soyez tranquille. Je m'imagine bien que ces deux bandes rencontrées par les chasseurs de Saint-Ignace ne sont que des rôdeurs chargés probablement de se renseigner sur nos forces et nos moyens de défense. Il se peut fort bien aussi, vu peut-être la rareté du gibier dans leur pays, que ces guerriers iroquois soient venus chasser sur les terres des Hurons. Mais je demeure tout de même de votre avis : demain nous aposterons des sentinelles dans la forêt.

Les deux missionnaires continuèrent à causer paisiblement pendant dix minutes encore, quand Gaspard vint les interrompre pour annoncer que le repas était servi.

Mais au même instant Marie, tout agitée, pénétra dans la salle.

—Père! Père! cria-t-elle, le jeune chef iroquois est ici!

—L'Araignée? fit interrogativement Jean de Brébeuf sans marquer de surprise.

—Lui-même!

—Par la barque de saint Pierre et ses filets grommela Gaspard, je cours chercher mon flingot et je lui flanque une prune!

Il courut chercher son fusil.

—Voilà bien une preuve, dit Gabriel Lalemant, que nos chasseurs ne se sont pas trompés.

—En effet, répondit Jean de Brébeuf pensif.

Au bout d'un moment il interrogea Marie.

—Où as-tu vu l'Araignée?

—Debout sur la palissade.

—Du côté de la forêt?

—Oui, Père, répondit Marie toute tremblante.

—Et qu'a-t-il fait ou dit?

—Rien. Il était immobile. Mais je ne

l'ai vu que durant quelques secondes. Il a disparu tout à coup.

Gaspard revenait armé de son fusil.

—Il faut le chercher, suggéra-t-il. Moi, j'ai décidé de l'étouffer dans sa toile cette araignée-là!

—Patience, mon ami, et ne nous énervons pas! dit sévèrement Jean de Brébeuf.

Puis à Gabriel Lalemant il dit :

—Allons faire le tour de la palissade. Quant à toi, Gaspard, je te défends de te servir de ton fusil sans mon ordre.

—C'est compris, grogna le malouin. Mais si l'iroquois fait la moindre menace, vous pourrez m'excommunier si vous voulez, moi je pétarde!

Les deux missionnaires sourirent et, suivis de Marie et de Gaspard, sortirent.

La lune à son croissant jetait sur la nature calme une lueur pâle, mais suffisante pour permettre de voir à quelque distance êtres et choses.

—Viens nous montrer où tu as vu l'Araignée! dit Jean de Brébeuf à la jeune huronne.

—Près de la porte de la palissade, répondit la jeune fille. Il était debout sur la palissade vis-à-vis de la plateforme, et il me regardait de ses yeux de feu!

Arrivé près de la plateforme, Jean de Brébeuf y monta. Tout était tranquille, le plus grand silence planait sur les bois. Il demeura un moment pensif. Il n'était pas loin de penser que Marie avait rêvé. Mais il se pouvait bien aussi que l'Araignée fut dans ces parages, puisque deux de ses bandes avaient été vues. Le missionnaire laissa errer ses regards perçants sur les abatis.

—Si l'Araignée, aux aguets, avait dissimulé sa présence parmi ces troncs d'arbres abattus?... se dit le missionaire.

Pour obéir à une idée soudaine, il descendit de la plateforme et dit à Gabriel Lalemant et à Gaspard :

—Allons visiter les abatis, mes amis. Il se peut que l'Araignée s'y cache, si Marie n'a pas rêvé.

—Oh! je n'ai pas rêvé, Père, je n'ai pas rêvé, s'écria la jeune fille. Je l'ai vu là, debout, comme je vous vois, aussi nettement.

—C'est bon, ma fille, rentre chez toi, car il fait trop froid.

Marie s'éloigna.

Les deux missionnaires franchirent la porte de la palissade, lorsque tout à coup Jean de Brébeuf parut se raviser.

—Gaspard, dit-il à voix basse, je pense que tu ferais mieux de monter sur la plateforme et là surveiller les abatis.

Les deux missionnaires firent le tour de la palissade tout en scrutant avec attention les abatis. Ils ne purent découvrir rien de suspect. Lorsque Jean de Brébeuf fut revenu près de la porte de la palissade, il dit à son compagnon :

—Demeurez ici pendant que je vais examiner la neige au pied de la palissade, si vraiment l'Araignée est venu, j'y verrai la trace de ses pas.

Il se dirigea vers le pied de la palissade à l'endroit où, selon les dires de Marie, l'Araignée était apparu. Mais à sa grande surprise le missionnaire n'y découvrit nulle trace de pas humains.

—Ma foi, se dit-il, j'ai envie de croire que Marie a été l'objet d'une hallucination. Mais je sais aussi que l'Araignée, quand il veut, ne laisse jamais de trace de son passage.

Penché vers le sol Jean de Brébeuf continuait d'examiner la neige.

Gaspard, debout sur la plateforme, tenait ses yeux sur les abatis devant lui et la forêt plus loin. Il ne pouvait voir le missionnaire que lui cachait la palissade. Mais lorsque Jean de Brébeuf, certain qu'il ne découvrirait pas une trace de l'Araignée, redressa sa taille, l'ombre de celle-ci se profila tout à coup sur les abatis qu'éclairait la lune. Gaspard quelque peu énervé, vit cette ombre, et croyant avoir affaire à un ennemi, épaula son fusil et fit feu.

Une vibrante détonation éclata, une raie de feu sillonna l'espace, et durant cinq minutes le coup de feu se répercuta d'écho en écho comme un roulement de tonnerre.

—Eh! que fais-tu là, Gaspard? cria Jean de Brébeuf en s'écartant de la palissade.

Le malouin comprit son erreur.

—Pardon! Père, c'est votre ombre que j'avais prise...

—Ah! ça, tu prends donc mon ombre maintenant pour un ennemi?

Il se mit à rire avec Gabriel Lalemant.

Mais à ce coup de feu inattendu tous les habitants de Saint-Louis étaient sortis en grand émoi de leurs cabanes, et plusieurs guerriers hurons grimpaient aux plateformes, l'arc tendu et la flèche prête à voler

vers l'ennemi. Marie accourait aussi tout éperdue.

—Ah! c'était lui... c'était lui! cria-t-elle en s'élançant vers le missionnaire.

—Non, ma fille, tu as rêvé, sourit le missionnaire.

En quelques mots il expliqua à la population alarmée l'incident du coup de feu. On se mit à rire de toutes parts. On riait d'autant mieux qu'on pouvait remarquer la grande confusion de Gaspard Remulot qui, bien qu'on rit à ses dépens, se disait :

—Tout de même si l'ombre du Père avait été l'Araignée, celui-ci était joliment flambé! Par ma foi! je n'ai jamais tiré si juste!

—Je crois bien sourit Jean de Brébeuf, qui avait entendu le soliloque du chasseur; tu as frappé si juste qu'il n'en reste plus rien!

Egayés par l'incident, les deux missionnaires et Gaspard rentrèrent dans leur domicile.

Le village avait de suite retrouvé sa tranquillité.

XVI

AU BIVOUAC

Ce soir-là, vers les neuf heures, à huit milles environ au sud-est du village Saint-Ignace, tout au fond d'un ravin fortement boisé sur ses pentes, une troupe de guerriers iroquois était installée. Un petit feu de branches de sapin éclairait vaguement leurs silhouettes étranges et fantastiques. Silencieux, ces guerriers dévoraient gloutonnement deux chevreuils fraîchement tués, dont la chair saignante était à peine grillée à la flamme du feu. Ils étaient cinquante, tous vêtus de peau de cerf. Près de là on découvrait trois faisceaux de fusils. Car les Iroquois, depuis quelques années, étaient amplement munis d'armes à feu et de munitions par les trafiquants anglais, hollandais et espagnols. Les premiers colons anglais et hollandais de l'Atlantique surtout avaient fait de riches présents en armes de toutes sortes aux Iroquois pour s'attacher leur amitié d'abord, et plus tard pour inquiéter les Français. Plusieurs, cependant, n'étaient encore armés que de l'arc qu'ils portaient accroché à l'épaule droite, tandis qu'à l'épaule gauche pendait le carquois plein de flèches. A leurs ceintures on apercevait des pistolets, des haches, des couteaux, des tomahawks. Leurs visages étaient affreusement tatoués et peinturés, et leurs nez et leurs oreilles ornés de pendentifs variés. Leurs longs cheveux noirs, sales, graisseux, pendaient sous des toques de peau de loutre ou de castor, ou même de peau de chevreuil. Cette bande d'iroquois se trouvait donc sur le pied de guerre et elle avait un aspect farouche et monstrueux. Si aucune voix ne troublait le silence, par contre les mâchoires voracement remuées faisaient un bruit terrible.

Un peu à l'écart dans la pente du ravin, d'où il dominait ses guerriers, et le dos appuyé contre un tronc de peuplier, se détachait imprécisément la sombre et arrogante silhouette de l'Araignée. Bras croisés, selon sa coutume, il laissait ses yeux abaissés sur la flamme du feu qu'un guerrier ravivait de temps en temps. Le jeune chef iroquois méditait... il rêvait. Et si ces guerriers ne parlaient pas, c'était pour ne pas troubler cette rêverie. L'Araignée pensait à Madonna...

Il n'avait cessé de penser à la jeune fille depuis le soir où celle-ci l'avait abandonné sur le sommet de la montagne qui marquait la frontière du pays des Iroquois. Il avait de suite lancé ses guerriers sur la piste de la jeune huronne. Mais ils étaient revenus le lendemain soir après avoir vainement battu le pays environnant. La colère de l'Araignée s'était changée en une rage sourde et contenue. Les plus affreux projets de vengeance avaient de suite pris naissance dans son cerveau. Il avait imaginé sur-le-champ les plus terribles représailles contre la tribu des Hurons, contre Marie elle-même, mais surtout contre le Père Noir, Jean de Brébeuf, à qui il attribuait ses amours malheureuses. Il se promettait de reprendre la huronne et de lui faire expier chèrement son affront : car la fuite de la jeune fille était pour l'orgueilleux chef iroquois le plus sanglant des affronts. Lui, qui ne pardonnait pas la moindre contrariété qu'on lui suscitait, comment aurait-il pu pardonner et oublier cet outrage à sa dignité et à son amour?

Tout l'automne et tout l'hiver il avait médité des plans et préparé sa campagne contre les Hurons. Puis, à la fin de février, il s'était mis en route avec cinq cents de ses meilleurs guerriers, divisés par pe-

tites bandes qui devaient, ce 15 mars 1649, se réunir à ce ravin où nous les trouvons.

La première bande, conduite par l'Araignée en personne, était arrivée au ravin dès le crépuscule. Après avoir donné quelques instructions à ses hommes, le jeune chef s'était vivement dirigé vers la bourgade Saint-Louis. Avant de s'élancer à l'attaque, il voulait s'assurer si Madonna était retournée à son village ; car il comptait bien la reprendre, la ramener dans son pays, en faire sa femme, puis la châtier durement. Or, le hasard lui avait permis d'apercevoir Marie un instant. Cela lui avait suffi. Il avait sauté en bas de la palissade et sans bruit avait regagné la forêt.

—Madonna est dans son village, s'était-il dit avec une joie féroce, elle ne m'échappera pas cette fois !

Il avait aussitôt regagné le ravin.

A présent, tout en songeant à Marie, à sa vengeance toute proche, il attendait l'arrivée de ses autres bandes.

Après avoir dévoré les deux chevreuils, les indiens, harrassés par les rudes marches, s'allongèrent sur le sol pressés les uns contre les autres et s'endormirent. Seul, le jeune et vigilant chef veillait. A le voir ainsi debout, sombre, impassible, dans la clarté tremblottante du feu, on aurait pu le prendre pour une de ces anciennes cariatides sculptées au fronton d'un temple païen.

Soudain son ouïe fine saisit un bruit de pas légers qui frôlaient la croûte de neige de la forêt. Il écouta attentivement durant une minute. Puis, sortant de son immobilité, il se baissa et rampa doucement au sommet du ravin. Là, immobile derrière un tronc d'arbre, il assujettit un couteau dans sa main droite et attendit. Il reconnaissait un pas humain qui semblait venir dans sa direction avec beaucoup de précautions. Puis, d'assez loin entre les arbres il perçut une ombre mouvante et diffuse sur la neige qui tapissait le sol de la forêt. Comme mû par une sorte de divination, il quitta son poste d'observation et bondit en avant vers l'ombre humaine, murmurant :

—Madonna...... Madonna...... est-ce toi ?.....

Il était, lui toujours froid et impassible, agité par une joie folle.

La silhouette humaine s'arrêta devant le jeune indien : c'était bien la jeune huronne.

—Oui, c'est moi... dit-elle, haletante, suffoquée par la marche et la course.

La voyant chanceler, l'Araignée doucement entoura sa taille de son bras gauche.

—Pourquoi, demanda-t-il la voix tremblante d'émotion, la huronne vient-elle par la forêt à ma rencontre ?

—Parce que je t'ai vu ce soir sur la palissade de mon village.

—Ah ! ah !

—Et parce que j'ai deviné tes desseins.

—Ah ! ah !

—Et parce que je suis venue me donner à toi, si tu promets d'épargner ma tribu.

Le jeune chef iroquois avait froncé les sourcils. Il garda le silence pour réfléchir.

La démarche de la huronne ne l'étonnait pas, mais elle le remplissait de joie sûr qu'il était à présent de l'avoir à lui. Mais de venir se donner, elle, pour sauver ses frères, voilà qui demandait considération.

Comme nous l'avons vu déjà, Marie, après s'être reprise, se donnait de nouveau, et nous avons essayé d'expliquer sa conduite. Une chose certaine, c'est qu'elle était sincère dans son mouvement de générosité. Que l'Araignée donnât ordre à ses guerriers de reprendre le chemin de leur pays, et Marie les suivait, elle devenait la femme de l'Araignée et jurait de lui être fidèle toute sa vie. Ce soir-là elle avait vu le chef iroquois sur la palissade, elle l'avait si nettement vu qu'elle était bien certaine de n'avoir pas rêvé. Alors elle s'était dit que le jeune chef venait venger son outrage, qu'il venait détruire la tribu huronne, qu'il venait tuer le Père Noir. Elle ne réfléchit pas longtemps. L'action chez elle était spontannée. Elle jeta une mante sur ses épaules, après que le calme se fût rétabli dans la bourgade que le coup de feu de Gaspard avait jetée dans la plus vive alarme, et à l'insu de ses parents gagna la forêt. Où trouverait-elle l'Araignée ? Elle ne le savait pas. Mais, comme à l'ordinaire, elle avait demandé l'aide du Ciel, et se fiant aussi à son flair, elle marchait avec la certitude qu'elle atteindrait le camp des Iroquois.

Mais cette fois, Marie s'en allait vers l'iroquois avec le pressentiment qu'elle réussirait à sauver sa nation de la destruction. Elle devinait que l'Araignée l'aimait

à la folie, et pour la posséder le jeune chef se soumettrait à ses conditions. Elle se trompait. Mais elle allait, elle, selon son inspiration, sans crainte pour elle-même. Elle savait encore que sa vie n'était pas en danger, jamais l'Araignée n'oserait la tuer tant qu'il aurait le plus petit espoir de l'avoir pour sa femme. Elle était donc rassurée quant à sa propre existence. Il faut dire aussi que la jeune fille aurait certainement fait le sacrifice de sa vie pour sauver ses congénères et le Père Noir; elle eût même préféré donner sa vie que de se donner, vivante, à ce barbare qu'était l'Araignée qu'elle haïssait et qu'elle méprisait. Et chose étonnante, combien d'autres jeunes filles de sa race se seraient données à l'Araignée rien que pour l'honneur d'être la femme d'un tel chef, et lui auraient même sacrifié leurs parents, leurs amis et toute leur tribu? C'est la religion qui avait façonné ainsi cette âme noble et généreuse née de la barbarie, et c'est Jean de Brébeuf qui avait été le merveilleux outil.

Marie, essoufflée, épuisée par la dure course qu'elle avait faite à travers bois et dans la neige, s'abandonnait avec confiance au bras de l'Araignée. Sa confiance avait grandi d'entendre la voix tremblante et douce du jeune homme. Ah! Dieu peut-être allait enfin exaucer ses voeux! Pauvre Marie! si elle avait pu sonder le coeur de ce chef orgueilleux, coeur sombre, fielleux, haineux, dans lequel les lumières de la religion n'avaient pas pénétré! Ah! oui, comme elle se trompait! Elle était le jour franc, ouvert, éclatant; lui était la nuit noire, fermée, traîtresse!

Après un long silence, le jeune chef releva la tête et dit doucement :

—Viens, ma soeur, le froid te fait trembler après avoir eu chaud! Viens, en bas, au fond de ce ravin, il y a du feu!

Elle se laissa guider, docile.

Quelques sauvages s'agitèrent dans leur sommeil lorsque l'Araignée jeta des branches sèches sur le feu pour le raviver. Quelques-uns, s'étant réveillés, aperçurent dans la charité vive qui montait la silhouette de la jeune huronne; mais, sans marquer d'étonnement, ils se rendormirent.

Il était environ onze heures et demie. La nuit était vivement étoilée et froide. Depuis longtemps la lune avait disparu à l'ouest.

Le chef iroquois fit asseoir la jeune fille sur un tronc d'arbre près du feu et lui offrit un morceau de viande saignante qui reposait dans les cendres.

—Non, refusa doucement la jeune huronne, je n'ai pas faim.

L'indien se plaça debout derrière elle, silencieux, ses regards chargés d'éclairs fulgurants.

Après un long silence, Marie, sans lever la tête, demanda timidement:

—Le grand chef a-t-il pris une résolution ?

—Oui, répondit l'Araignée d'une voix rude et sombre.

Il garda le silence.

La jeune fille tressaillit, leva la tête et le regarda profondément.

—Ecoute ! dit seulement le jeune indien.

On pouvait saisir l'approche d'une troupe d'hommes.

Puis le bruit cessa. Alors retentit à peu de distance un hurlement de loup.

L'Araignée imita le même hurlement. Peu après une deuxième bande d'Iroquois dévalait dans le ravin. Ceux qui dormaient se levèrent en poussant des grognements indistincts. Mais pas un guerrier ne parlait. Les nouveaux venus demeuraient appuyés sur leurs armes et regardaient l'Araignée et la jeune huronne. Marie depuis un moment était torturée par l'angoisse, elle comprenait qu'elle s'était vainement jetée dans la gueule du loup.

Le chef iroquois fit un signe à deux de ses hommes d'approcher et leur dit, assez haut pour être entendu de Marie :

—Surveillez la huronne, elle est ma prisonnière !

Marie s'affaisa sur elle-même.

L'Araignée parcourut les rangs de sa troupe, puis s'entretint à voix basse durant quelques minutes avec un de ses lieutenants.

Quelques instants plus tard, une autre bande vint se joindre aux deux premières. Puis trois autres survinrent encore. A une heure du matin, les cinq cents guerriers iroquois étaient réunis, et l'Araignée donnait l'ordre du départ pour la bourgade Saint-Ignace.

Marie, dont on venait de lier les mains, lui cria :

—Prends garde, ô chef ! que la colère du ciel ne te frappe, toi et tes guerriers !

L'indien esquissa un geste dédaigneux.

L'armée se mit en marche précédée de l'Araignée et de Marie que deux sauvages à la mine féroce escortaient.

A présent que le sort allait s'accomplir, la jeune huronne n'espéra plus qu'en Dieu.

XVII

L'ATTAQUE

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient lentement la nuit.

En observant le plus grand silence, sans que le moindre bruit fût produit, les bandes iroquoises entourèrent le village Saint-Ignace.

Tout dormait.

Là, on n'apercevait pas une seule sentinelle. Une mince palissade de pieux seulement protégeait la bourgade et ses habitants. Pour les Iroquois c'était un jeu d'enfant.

L'Araignée jeta un ordre bref.

Deux cents haches aussitôt attaquaient la palissade. Aux premiers coups de cognée le village entier bondit sur ses pieds; mais aux deuxième, troisième et quatrième coup des brèches étaient pratiquées. Les premiers guerriers hurons de la bourgade n'avaient pas encore décroché l'arc et saisi le carquois, que déjà trois cents Iroquois faisaient irruption par les brèches en lançant un formidable cri de guerre.

L'épouvante s'empara des malheureux hurons.

L'ennemi parcourait le village. A la porte de la palissade et aux brèches des Iroquois étaient apostés tuant sans pitié ceux qui voulaient s'enfuir. Les premiers guerriers hurons, une trentaine, qui essayèrent la résistance, furent en un moment désarmés et faits prisonniers.

Ce fut l'affreuse panique qui se propagea en quelques secondes parmi les cent quatre-vingt habitants de la bourgade.

Ce fut court : après le cri féroce des Iroquois retentit le cri d'effroi et de désespoir de la bourgade. Le massacre commença. La plupart des enfants et des femmes furent tués dans leurs lits. Mais on tuait le moins possible les guerriers qu'on réservait pour les poteaux de torture. Puis toute la bourgade flamba aux cris de joie poussés par les guerriers de l'Araignée.

Cela avait duré dix minutes.

Trois hurons avaient échappé à la boucherie en réussissant à escalader la palissade, et dans une course effrenée ils avaient pris le chemin de la bourgade Saint-Louis.

Sept autres hurons avaient aussi été épargnés, mais ceux-là parce qu'ils avaient fait cause commune avec l'ennemi.

L'Araignée leur avait dit :

—Si vous me dites où se trouve le Père Noir, (il entendait Gabriel Lalemant) je vous laisserai la vie!

Ces hurons avaient répondu que Gabriel Lalemant était à la bourgade Saint-Louis où il avait passé la nuit.

Lorsque le feu eut été mis à toutes les huttes et bâtiments quelconques, l'Araignée laissa cent hommes pour garder à vue les prisonniers et avec le reste de sa bande il partit pour Saint-Louis. Les flammes de la bourgade éclairaient sa marche.

Marie essaya de le détourner de son projet.

—N'es-tu pas assez vengé, ô grand chef?

—Non! répondit sourdement l'Araignée.

Et il jeta à la jeune fille un regard sanglant.

La bande courait, silencieuse encore, vers la bourgade Saint-Louis.

Mais là on avait été prévenu par les trois Hurons échappés au massacre de la bourgade Saint-Ignace.

En quelques minutes tout le monde fut sur pied. On voyait dans le ciel pâle semé d'étoiles du matin le bûcher de Saint-Ignace refléter ses lueurs rouges. On entendait les crépitements des flammes, on percevait les chants joyeux des guerriers iroquois chargés de surveiller les prisonniers.

Jean de Brébeuf fut le premier debout, et le premier il organisa la défense. De son côté Gabriel Lalemant aidait aux femmes et aux enfants à préparer leur fuite; car Jean de Brébeuf avait décidé qu'il ne restât dans la bourgade que les guerriers.

La surprise fut inouïe quand il fut constaté que Marie n'était pas dans la bourgade. Jean de Brébeuf pensa avec amertume :

—La malheureuse aura une fois encore tenté de sauver sa tribu, mais vainement, parce que l'Araignée n'entend pas renoncer à sa vengeance. O fille noble et sainte! que le bon Dieu te récompense éternellement pour ton généreux et inutile sacrifice!...

A ses yeux perla une larme qu'il essuya rapidement.

Il comprenait bien maintenant que la jeune huronne n'avait pas rêvé, qu'elle avait bien vu et reconnu l'Araignée sur la palissade. Il se reprochait de n'avoir pas cru les affirmations de la jeune fille. En admettant la vérité de ces affirmations aurait-il pu quand même sauver les deux villages et leurs habitants? Non. Il ne se doutait pas que l'ennemi fût si rapproché. Il aurait attendu au lendemain pour organiser la défense, comme il se l'était proposé la veille de ce jour d'accord avec Gabriel Lalemant. Non... car l'Araignée arrivait comme un coup de foudre. Il ne restait plus qu'à faire face à l'événement, qu'à combattre le danger.

Il se recommanda à Dieu et se mit à l'oeuvre.

Gaspard Remulot l'aidait.

Les Hurons n'avaient pas d'armes à feu pour faire la chasse, ils n'usaient que leurs arcs et leurs flèches qu'ils maniaient avec beaucoup d'habileté. Mais Jean de Brébeuf avait obtenu de M. de Montmagny trente fusils, de la poudre et des balles. Ce matériel de guerre avait été amené par Gaspard Remulot et Jean Huron à la bourgade en grand mystère, pour ne pas exciter la convoitise de certains guerriers hurons dont le dévouement n'était pas trop sûr. Ces armes et ces munitions avaient été enfouies dans un trou creusé dans le sol sous le toit du missionnaire, elles étaient là pour servir à la défense de la bourgade en cas d'attaque par les Iroquois.

Sur l'ordre de Jean de Brébeuf, Gaspard déterra vivement ces armes et en fit la distribution parmi les meilleurs guerriers. La vue de ces armes ranima une confiance qui chancelait déjà parmi ces hurons timides. Ceux qui n'avaient pas de fusils saisissaient à la hâte leurs arcs et leurs carquois et montaient aux plateformes pour recevoir l'ennemi.

Il n'y avait pas cent guerriers hurons contre les quatre cents Iroquois qui s'approchaient rapidement. Mais ces quatre-vingt guerriers, après le premier émoi, se raidirent, leur courage revint devant le courage que montrait le Père Noir, et ils attendirent de pied ferme le choc des Iroquois. Plusieurs de ces braves hurons avaient même voulu que les deux missionnaires accompagnassent les femmes et les enfants dans leur fuite vers la forêt. Mais Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant avaient refusé énergiquement.

—Nous sommes les chefs, avait répondu Jean de Brébeuf, et les chefs restent avec leurs soldats!

Les préparatifs de défense n'étaient pas encore terminés, les femmes et les enfants n'avaient pas tous quitté le village et le jour avait à peine grandi, que les premières bandes iroquoises firent leur apparition de l'autre côté des abatis. Elles aperçurent avec surprise les guerriers hurons sur les plateformes, l'arc tendu ou le fusil à l'épaule. Elles jetèrent un cri effroyable et grimpèrent comme avec rage sur les abatis.

—Feu! nom d'un tonnerre! rugit Gaspard en tirant le premier.

Cette vive mousqueterie ébranla les échos de la forêt. Une dizaine d'Iroquois tombèrent sous ces premières balles.

Mais déjà une terrible riposte éclatait du côté de la forêt : cent guerriers iroquois avaient mis en joue les guerriers hurons sur les plateformes. Gaspard vit tomber cinq ou six de ses meilleurs tireurs.

Il lança un juron d'humeur et ordonna de recharger les armes.

Les Iroquois franchissaient déjà les abatis et entouraient rapidement la bourgade. En même temps une grêle de balles et de flèches se mit à tomber sur les guerriers hurons déjà désemparés.

Des haches attaquaient avec fureur la palissade. Les coups redoublés se confondaient avec le crépitement de la mousqueterie, le sifflement des flèches, les cris, les gémissements. Les Hurons tentaient vainement par des projectiles de toutes sortes d'éloigner l'ennemi de la palissade, parce que des balles et des flèches parties des cimes des arbres de la forêt semaient la mort parmi eux. A un moment on eût dit que chaque pin, chaque cèdre, chaque chêne donnait asile à un iroquois. Les flèches et les balles plongeaient de tous côtés dans la bourgade. L'espace continuait de retentir de cris féroces, de hurlements de bêtes fauves. La forêt elle-même tremblait de toutes parts. Dans la bourgade on n'entendait plus qu'un râle d'agonie. Plus de la moitié des guerriers hurons était tombée, la plupart horriblement atteints par les balles et les flèches.

Gabriel Lalemant secondait Jean de Bré-

beuf dans son saint ministère. Tous deux s'occupaient des blessés. Ils entendaient les confessions et absolvaient au nom de Dieu. Ils baptisaient les catéchumènes après avoir pansé leurs blessures. Les femmes qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite lançaient des cris déchirants, serraient avec épouvante leurs enfants contre leur sein et criaient à Brébeuf :

—Sauve-nous, Ekon, sauve-nous!...

Jean de Brébeuf, toujours calme et souriant dans la tempête affreuse, les faisait rentrer dans leurs huttes, les apaisait et les fortifiait.

Gaspard continuait à soutenir le courage de ses guerriers hurons.

Mais bientôt la palissade craqua de tous côtés, vingt brèches au moins furent pratiquées à la fois, et trois cents Iroquois s'élancèrent à l'intérieur en brandissant leurs couteaux et leurs tomahawks et en criant. Ils apparaissaient comme une bande de démons surgis de l'enfer. Du côté de la forêt la palissade s'écroula. Et Jean de Brébeuf qui, à ce moment, se trouvait près de là, aperçut debout sur les abatis, bras croisés comme toujours, impassible et sombre, l'Araignée. Il regardait le carnage sans émotion.

Des Hurons, sur l'ordre de Gaspard, le mirent en joue de leurs fusils et de leurs arcs, mais ils le manquèrent. Le jeune chef esquissa un sourire dédaigneux. Gaspard allait recommencer, quand il jugea qu'il était trop tard : toute la bourgade était envahie et déjà les Iroquois tuaient à coups de haches et de tomahawks les femmes et les enfants.

L'affreuse boucherie recommençait.

Jean de Brébeuf, avons-nous dit, avait aperçu l'Araignée et l'avait reconnu dans la grisaille du matin. Mais ses yeux perçants avaient aussi découvert, en arrière du jeune chef, la silhouette de Marie. La jeune fille était seule et attachée à un arbre.

Le missionnaire courut à Gaspard, lui montra Marie et lui dit :

—Mon ami, tout est perdu. Mais avant que tout soit fini, je veux te demander de me faire le dernier plaisir : tâche de gagner inaperçu la forêt, cours à Marie et sauve-la... sauve-la, Gaspard, pour l'amour de Dieu!

—Je la sauverai, Père! promit Gaspard avec énergie.

A cet instant, une bande de sauvages ayant aperçu le missionnaire accourait vers lui en rugissant et en brandissant leurs armes sanglantes. Gaspard saisit son fusil par le canon, s'en fit une massue et tête baissée se rua contre la bande. Il passa au travers, la renversant, la désemparant. Il gagna une brèche pratiquée du côté nord. La brèche était déserte. Gaspard la franchit et, se mettant à ramper au travers des abatis, réussit à gagner la lisière de la forêt sans être vu. Il fut bientôt derrière l'arbre auquel Marie était attachée. Il trancha ses liens, prit la jeune fille dans ses bras et détala à toute course dans la forêt. Il ne lui avait fallu que dix minutes pour accomplir cet exploit. Il avait eu deux regrets en quittant la bourgade : de ne pas être suivi de Jean de Brébeuf et de n'avoir pas eu une autre balle pour l'Araignée.

Quant à celui-ci il continuait de regarder avec une impassibilité de statue l'oeuvre féroce de ses guerriers. Mais soudain, comme mû par une idée mystérieuse, il tourna son regard vers l'arbre où il avait fait attacher la jeune huronne. En constatant la disparition de la jeune fille un cri effrayant sortit de sa gorge. Il lança un poing menaçant vers le ciel, bondit et se rua dans la bourgade.

Le combat était fini. Tous les guerriers hurons étaient morts ou grièvement blessés, et ceux-ci étaient achevés sans pitié à coups de hache par les Iroquois. Là, on n'avait fait aucun prisonnier. Les femmes et les enfants avaient tous été massacrés. Et déjà quelques cabanes sous la torche incendiaire commençaient à flamber.

L'Araignée, en pénétrant dans le village, se trouva face à face avec un de ses lieutenants.

—Où est le Père Noir? demanda-t-il rudement.

—Là, répondit le lieutenant. J'allais te chercher pour te le donner.

—Bien. Prends vingt guerriers et suis-moi!

Il marcha rapidement vers la chapelle que lui avait montrée son guerrier.

Jean de Brébeuf y était entré depuis quelques instants. Après qu'il eut donné l'ordre à Gaspard de sauver Marie, et voyant que la bourgade tombait aux mains des ennemis, il avait songé à sauver du sacrilège les saintes espèces. Il courut à la

chapelle, renversant sur son passage deux ou trois bandes d'Iroquois, entra, verrouilla la porte et s'élança vers le tabernacle. En peu de temps il eut pris les saintes espèces. Puis il les enveloppa pieusement dans un linge et les dissimula dans un trou à côté de l'autel. Il achevait de combler le trou de terre, lorsque la porte de la chapelle tomba sous la hache des Iroquois.

—Prenez-le rugit l'Araignée qui venait en tête.

Debout au milieu de la chapelle, calme et souriant Jean de Brébeuf dit :

—Allons, mon fils, je vois que tu as la partie. Mais il en est une autre que tu ne tiens pas encore...

Et d'un geste grave et imposant il montra le ciel.

L'Araignée fit entendre un grognement sourd et désigna encore une fois le missionnaire à ses guerriers qui se jetèrent sur lui avec des cris de fureur. Ils firent pleuvoir sur ses larges épaules qui ne ployèrent pas, une grêle de coups de tomahawks, puis ils lui lièrent les mains derrière le dos à l'aide d'une mince lanière de peau de cerf. Et ils serrèrent si fort que le sang jaillit des poignets.

Puis la bande hurlant comme des dogues enragés entraîna le prisonnier dehors, pendant qu'un sauvage porteur d'une torche résineuse mettait le feu à la chapelle.

Tout le village retentissait des cris de victoire des Iroquois. D'un coup de tomahawk sur la tête, ou d'un coup de couteau au coeur ils achevaient des blessés qui avaient échappé à leurs regards farouches, puis avec une dextérité prodigieuse ils enlevaient la chevelure de ces cadavres pour l'accrocher ensuite toute dégouttante de sang à leurs ceintures. De toutes parts la neige était rougie de sang qui fumait en se congélant. Le soleil se leva radieux sur cette scène horrible. Des cadavres de femmes mises à nu gisaient çà et là percés de coups, mutilés. Des enfants apparaissaient éventrés, et l'horreur et l'épouvante étaient marquées sur leurs visages. Des membres de corps humains, et des têtes aux yeux hagards et horrifiés séparées du tronc étaient éparpillés çà et là. Des chairs sanglantes palpitaient encore. Et autour de ces cadavres, de ces chairs, de ces membres humains, des bandes de sauvages dansaient en hurlant.

L'Araignée, son prisonnier et son escorte traversèrent cette scène hideuse pour gagner l'autre extrémité du village où se trouvait le plus gros de la bande sanguinaire. Mais vers le milieu de la bourgade l'escorte se heurta à une troupe qui traînait aussi à sa suite un prisonnier : c'était Gabriel Lalemant.

Pâle, tout taché du sang des blessés qu'il avait secourus, tremblant sous le froid piquant du matin, le jeune missionnaire jeta à Jean de Brébeuf un regard éperdu. Droit, ferme, impassible, ce dernier souriait doucement à son assistant. Devant cette force et ce courage, Gabriel Lalemant se raidit.

—Mon fils, dit Jean de Brébeuf, le jour de gloire est arrivé... Hosanna!

Les sauvages poussèrent brutalement les deux missionnaires vers la porte de la palissade.

L'Araignée jeta un nouvel ordre. Aussitôt une cinquantaine de sauvages armés de torches coururent aux cabanes et mirent le feu partout. Cinq minutes après toute la bourgade brûlait. Les Iroquois jetaient les morts dans le brasier en hurlant de joie, et souvent ceux qu'ils croyaient morts étaient vivants encore, et dans les tortures du feu ils trouvaient la force de pousser un dernier cri de souffrance. A un moment la chaleur devint si intense qu'il fallut évacuer la bourgade. Alors l'Araignée donna l'ordre de reprendre le chemin de Saint-Ignace.

Les deux missionnaires furent séparés : Gabriel Lalemant fut entraîné à l'avant de la colonne, et il était escorté de six démons qui ne cessaient de l'injurier.

Jean de Brébeuf venait à l'arrière avec l'Araignée. Derrière le missionnaire marchaient quatre Iroquois, le tomahawk à la main, prêts à massacrer le Père Noir s'il faisait mine de prendre la fuite à travers bois.

—Le Père Noir est-il content? interrogea ironiquement l'Araignée.

—Oui, je suis content, mon fils, parce que c'est la volonté de Dieu, et, tu vois, je ne me plains pas! Mais toi, je te plains, parce que même dans ton triomphe tu es mécontent!

—Comment le sais-tu? demanda l'indien avec colère.

—Parce que je lis dans ton âme!

Et Jean de Brébeuf plongea son regard

pénétrant et serein dans les yeux troublés du jeune chef.

—Tu te trompes, chien, je suis content..... plus content que toi et ton Dieu!... Et la preuve, c'est que je veux avoir pitié de toi!

—Je ne demande pitié qu'à mon souverain Maître, répondit doucement le missionnaire.

—Ecoute, reprit brutalement le jeune Iroquois. Dis-moi qui m'a enlevé ma prisonnière!

—Marie?

—Madonna, oui.

—Je ne le dirai pas!

—Je te ferai grâce, si tu le dis.

—Non! Je ne demande pas grâce.

—Tu t'obstines?

—Je n'ai rien à dire, voilà tout.

—Prends garde!

—Je ne crains que mon Dieu, quand je manque à mon devoir.

L'Araignée se mit à ricaner, chose qui lui arrivait rarement.

—C'est bon, dit-il avec indifférence. Tu ne veux pas parler, mais je sais quand même qui a enlevé Madonna... c'est le chasseur blanc!

Le missionnaire ne répliqua pas.

L'indien se rapprocha de lui et, terrible, souffla :

—Je le sais, mais je veux te le faire dire. Je veux te dompter. Tu parleras...

—Non, mon fils.

—Ecoute, c'est ta dernière chance de salut : si tu refuses de te soumettre à ma volonté, je te ferai torturer tant et si bien que tu te jetteras à mes pieds pour les embrasser et implorer ma clémence.

Jean de Brébeuf le regarda un moment de ses yeux pleins de douceur et de charité, et répondit en souriant toujours :

—Va, mon fils, j'attends tes tortures; car alors je pourrai te prouver que Dieu est plus puissant que tous les pouvoirs de la terre!

L'Araignée leva une hache qu'il portait à sa main droite. Le missionnaire s'arrêta et dit :

—Frappe, j'attends!

L'indien ne put soutenir le regard du prisonnier, il détourna la tête, recula et fit entendre un cri rauque. Puis brutalement il fit pousser Jean de Brébeuf en avant vers les autres bandes qui couraient en poussant des cris dont tremblait la forêt entière. Là-bas, à travers les arbres, on pouvait apercevoir déjà une épaisse fumée qui s'évaporait dans l'espace : c'était le village Saint-Ignace qui achevait de se consumer.

XVIII

LES TERRIBLES APPRETS

Au retour triomphal de leurs congénères, les sauvages laissés à Saint-Ignace poussèrent des acclamations joyeuses. Leur joie était faite de haine et de vengeance. Et rien ne fut plus effroyable à voir que la saturnale de ces démons bariolés qui suivit autour des ruines fumantes de la bourgade.

Les sept Hurons apostats s'élancèrent vers les deux missionnaires et réclamèrent l'honneur de les soumettre à la torture. Pour s'attirer l'amitié et l'admiration des Iroquois, ces Hurons affectaient plus de férocité que les premiers.

L'Araignée les toisa avec mépris et répliqua durement :

—C'est moi qui commande ici, arrière chiens de Hurons!

Il jeta des ordres brefs à sa bande, puis, seul, il alla faire le tour du village incendié. A un endroit, des iroquois avaient commencé à torturer leurs prisonniers hurons. Après avoir enlevé à ces derniers leur chevelure, ils se plaisaient à les cribler de coups de couteaux. Quand l'un d'eux était devenu à peu près inconscient, les tourmenteurs le jetaient sur un brasier.

L'Araignée donna l'ordre de finir ces victimes et de préparer les poteaux pour les deux missionnaires et les autres prisonniers hurons. Ceux-ci étaient au nombre de seize. Trois d'entre eux, pris de lâcheté, demandèrent la liberté et la vie pour aider les grands guerriers iroquois à faire souffrir les Pères Noirs.

Dégoûté par tant de poltronnerie, l'Araignée leur fit casser la tête à coups de tomahawk.

Puis toute la bande se mit en mesure de dégager de la palissade les pieux les plus solides pour y attacher les victimes.

Jean de Brébeuf surveillait les apprêts d'un oeil tranquille. Trop loin de Gabriel Lalemant pour s'entretenir avec lui, il s'entretenait avec Dieu.

—O mon Seigneur! murmurait-il tout

bas, je suis prêt. J'éprouve aujourd'hui la plus grande joie de ma vie. O mon Dieu! daignez ne pas faire tomber dans l'esprit de ces pauvres insensés des pensées de clémence, car alors je n'aurais plus cette joie sublime qui m'embrase comme de vos divins feux!

Par la pensée il contempla Jésus-Christ sur sa croix, et devant cette vision sainte et consolante il fit un rapide examen de sa vie.

Qu'avait-il à se reprocher? Une seule chose : en sa jeunesse peut-être n'avait-il pas vécu assez en communion avec son Rédempteur! Il se demandait s'il avait pu réparer cette perte de temps ou cette omission et s'il avait guéri ces blessures faites à Celui qu'il avait tant désiré? Depuis qu'il était venu évangéliser les sauvages d'Amérique, il se persuadait qu'il n'avait jamais failli aux ordres de son Seigneur ou à sa volonté, et qu'il avait fait tout son devoir autant que ses forces humaines le lui avaient permis. Si, parfois, il avait été sur le point de faillir, il avait résisté et échappé au danger avec l'aide de Dieu qu'il avait aussitôt implorée. Et s'il eut des pensées de défaillance à certains moments de sa rude carrière, il en demandait maintenant le pardon au divin Maître s'accusant de n'avoir pas assez demandé les Forces Célestes. Puis, il fit une revue de ses travaux apostoliques.

Ah! comme c'étaient là seize années bien remplies! Il était venu avec toute l'ardeur d'une jeunesse vigoureuse, et d'une âme prête à tous les sacrifices pour la gloire du nom de Jésus.

En mettant les pieds sur le sol de la Nouvelle-France, il s'était écrié à son supérieur :

—Ah! laissez-moi aller conquérir ces Hurons!...

Il partit. Il était vraiment digne de cet apostolat. Sa personne de chair humaine ne comptait pas, il l'oubliait totalement. Les premiers obstacles ne le rebutèrent pas. Les premières souffrances l'aiguillonnèrent. Parfois, chez ces sauvages méfiants, il fut reçu poliment, et le plus souvent avec indifférence ou brutalement. Il essuya humblement les injures. Sa douceur demeura inaltérable. Et sa personne, exhalant un suave magnétisme, attira bientôt les esprits les plus farouches. Il avait à peine prononcé vingt paroles, que déjà il s'était conquis des sympathies. Il combattait magiquement l'indifférence et la brutalité. Sa parole tendre et éloquente provoquait l'admiration. Sa patience émerveillait. Sa charité étonnait. Son abnégation et sa modestie lui apportaient de nombreux catéchumènes. Sa foi vive domptait les incrédules.

Une fois, alors qu'il entretenait une bande de hurons sur l'existence de Jésus-Christ, son martyre, sa mort et sa résurrection, un colosse parmi la bande se leva et souffleta durement le missionnaire en criant :

—Le Père Noir a menti, un tel homme n'a jamais existé!

—Le voici! répliqua doucement Jean de Brébeuf en tirant son crucifix.

Le sauvage demeura interdit. Puis, dompté par la douceur et l'admirable patience du Père Noir, il s'assit près des autres hurons et écouta la parole divine. En peu de temps l'apôtre s'était conquis un prestige éclatant. On accourait par bandes du fond des forêts lointaines pour écouter la voix du Père Noir. Aux premiers temps de son apostolat, à cause de son courage et surtout de sa carrure qu'admiraient les indiens, on voulut le créer grand chef de la tribu et entrer à sa suite sur le sentier de la guerre.

En souriant il enseigna que Dieu commandait aux hommes de bonne volonté la paix sur la terre.

Il avait réussi à extirper chez ces enfants des bois l'humeur belliqueuse, il avait réussi à en faire un peuple doux, soumis et fidèle. Ah! à la veille de quitter ce monde et en jetant un regard en arrière, Jean de Brébeuf pouvait partir content. Quelles richesses, quelles moissons il avait faites pour Dieu! Il pouvait se réjouir... Fils de Dieu, il avait travaillé sans relâche à conquérir pour Dieu; et fils de la grande et noble France il avait en même temps conquis pour elle et pour son roi! Son oeuvre demeurerait impérissable, car il savait bien que Dieu ne laisserait pas retourner à la friche ce terrain immense que lui, Jean de Brébeuf, avait infatigablement défriché.

L'unique chagrin qui le tourmentât un peu, c'était de laisser l'oeuvre inachevée. Mais il se consolait en songeant que le grand Maître lui donnerait des successeurs. Et ces successeurs devaient être déjà choi-

sis, puisque le Seigneur dans sa sagesse et sa bonté jugeait le temps venu de récompenser dignement son serviteur. Cette récompense, Jean de Brébeuf l'avait méritée; mais il voulait la mériter cent fois plus en souffrant davantage. Il avait imploré ces souffrances, et Dieu allait se rendre à sa demande en lui envoyant le martyre. Le martyre!... Ah! quelle joie! quelles délices!

—Seigneur! Seigneur! murmura-t-il en reportant son regard sur les effroyables apprêts, approchez encore la coupe, je veux la boire de toute l'allégresse de mon âme!...

. . . .

Plus loin, Gabriel Lalemant, s'entretenait aussi avec son Créateur devant qui il allait comparaître. Mais plus jeune, de constitution plus faible que Jean de Brébeuf, moins aguerri, moins endurci aux souffrances corporelles, il se sentait moins préparé aux tourments qu'il devinait. Il suppliait Dieu de lui communiquer la force nécessaire pour endurer les supplices qu'on allait imaginer. Souvent il reportait son regard admiratif sur la haute et ferme stature de Jean de Brébeuf dont le visage rayonnait. Gabriel Lalemant s'émerveillait, il se sentait aussitôt plus fort et criait à Dieu :

—Oh! Jésus martyrisé sur le Calvaire, donnez-moi la force comme celle que je vois dans votre grand serviteur le Père de Brébeuf!

Certes, il fallait être fortement armé de la grâce divine pour regarder et voir sans défaillir les apprêts épouvantables faits par les guerriers iroquois. Ils démolissaient les parties de la palissade qui n'avaient pas été consumées par le feu, et conservaient les pieux les plus solides. Près de ces pieux ils allumaient des bûchers. Près de ces bûchers ils déposaient des haches, des chaînes, des couteaux, des barres de fer. Au pied des poteaux ils jetaient des lanières de peau de cerf taillées dans les vêtements de ceux qui étaient morts. Ils faisaient fondre de la neige, bouillir l'eau, chauffer de la graisse et de l'huile. Et tout en ce faisant ils riaient, gesticulaient, rugissaient, hurlaient, montraient le poing aux prisonniers et crachaient sur eux. Ces préparatifs leur causaient une joie indicible. A l'imagination ils semblaient demander quelque nouveau moyen de torture. Parfois ils se consultaient à mi-voix et, s'étant compris, ils poussaient des cris stridents. Ceux qui, par hasard, passaient devant les deux missionnaires, s'arrêtaient un moment, crachaient à leur visage et disaient avec une outrageante ironie :

—Hein! le Père Noir commence à avoir peur!

Des hurons renégats criaient à Jean de Brébeuf en bavant :

—Tu nous as enseigné comment on doit subir la souffrance, et nous avons été assez fous de te croire; à présent on va voir comment tu donnes l'exemple!

L'un d'eux, d'un geste brutal, lui déchira sa robe dans le dos.

La bande applaudit.

L'Araignée, plus loin et seul, dans sa pose accoutumée, debout, bras croisés, impassible, regardait les préparatifs. De temps à autre son regard sombre pesait sur Jean de Brébeuf, il essayait de saisir une émotion du missionnaire devant les apprêts terribles. Mais ses sourcils se fronçaient, ses yeux jetaient des éclairs en constatant que le prêtre demeurait toujours aussi calme et serein.

Une fois il voulut tenter de l'intimider. Il appela trois de ses hommes, trois véritables démons, et leur donna à voix basse quelques instructions.

Les trois sauvages allèrent chercher un prisonnier huron et l'amenèrent devant le missionnaire. Ils enlevèrent au pauvre diable ses vêtements que l'un des trois démons alla tremper dans une marmite de suif fondu.

—Oh! Père Noir... Père Noir... cria le malheureux huron, appelle sur moi la miséricorde du bon Dieu!

—Sois tranquille, mon enfant, le bon Dieu a entendu ta voix!

Le huron défaillant se redressa. Alors les deux autres iroquois se mirent à taillader ses chairs à coups de couteau, puis ils le scalpèrent. Le huron, dans la souffrance affreuse, se tordait en poussant des hurlements atroces.

—Lève tes yeux vers le Ciel, mon enfant, dit Jean de Brébeuf, Dieu te tend les bras!

Devant le calme du missionnaire, le pauvre huron domptait sa douleur.

Puis, quand tout son corps eut été déchiré, meurtri, on lui mit le vêtement imbibé de suif brûlant.

La victime se débattit violemment, rugit de douleur, et s'écrasa à terre pour se rouler dans la neige.

L'Araignée observait la figure de Jean de Brébeuf. Il tressaillit : cette figure demeurait tranquille et souriante.

Il grogna de colère et fit un geste. A ce geste l'un des trois iroquois fendit la tête du huron d'un coup de hache.

Puis, le jeune chef jeta cet ordre :

—Aux poteaux!...

L'heure terrible était venue.

XIX

MARTYRE

Jean de Brébeuf fut rudement poussé vers le premier poteau, tout près de l'endroit où se tenait le chef iroquois. On le dépouilla rapidement de ses vêtements. L'Araignée se précipita sur le crucifix qui venait de tomber dans la neige, le saisit et, sardonique, cria :

—Chien, vois ton Dieu! S'il est plus fort que moi, qu'il montre sa puissance!

Il jeta le crucifix par terre, il le piétina avec rage, le ramassa et le jeta dans un brasier.

Au ciel Jean de Brébeuf lança cette parole sublime :

—Pardon pour lui, ô Jésus! c'est un insensé, il ne sait pas ce qu'il fait!

Puis, se jetant à genoux devant le poteau qu'on lui avait désigné, il l'embrassa, murmurant :

—O mon Dieu! faites que je souffre plus que vous n'avez souffert, si c'est possible!

Des Iroquois le firent lever à coups de pied, le poussèrent contre le poteau et l'y attachèrent solidement à l'aide de lanières de peau de cerf.

Pendant ce temps, d'autres sauvages, non moins brutaux, non moins féroces et sanguinaires, attachaient à d'autres poteaux Gabriel Lalemant et les prisonniers hurons.

Alors commença un spectacle si horrible qu'il est impossible d'en faire la juste narration.

Il y avait quatorze poteaux, c'est-à-dire quatorze victimes, et autour de chaque victime s'agitait une bande forcenée de ces démons rouges.

Mais c'est Jean de Brébeuf qui avait autour de lui la plus grosse bande. A six pas de là, l'Araignée, drapé dans sa cape brodée de poils de porc-épic, demeurait comme une statue.

Au moment où un des bourreaux s'apprêtait à commencer le supplice, le jeune chef iroquois sortit de son mutisme et demanda :

—Veux-tu la liberté et la vie, chien? Renie ton Dieu et adore le mien!

Jean de Brébeuf se borna à sourire. Tranquille, il priait les yeux levés au ciel.

—Allez! commanda rudement le jeune chef.

Un sauvage saisit un brandon allumé et brûla la barbe du missionnaire. Il se produisit un curieux grésillement qui fit rire toute la bande. Jean de Brébeuf se contenta de sourire, tout en continuant de prier et d'implorer les forces nécessaires pour subir la torture.

Un deuxième sauvage lui enfonça un couteau dans la cuisse gauche et lui enleva une large tranche de chair. Il piqua cette tranche de chair au bout d'un bois et la suspendit un moment au-dessus de la flamme. Les braises crépitèrent sous les gouttes de sang qui tombaient. Et l'ayant tournée une fois, le sauvage en mangea un morceau et jeta le reste à un de ses congénères, qui l'avala gloutonnement comme un dogue avec un grognement de joie.

Jean de Brébeuf sourit encore. Sa figure ne perdait rien de sa placidité.

De ses yeux perçants l'Araignée ne le quittait pas une seconde. Il voulait saisir une défaillance, une expression de souffrance, une simple crispation des traits non seulement pour voir sa vengeance satisfaite, mais surtout pour se dire qu'il avait vaincu le missionnaire et son Dieu.

Aussi commençait-il à craindre que ce Dieu, dont lui avait parlé l'apôtre, ne possédât véritablement la toute-puissance.

Car Jean de Brébeuf demeurait inébranlable. A diverses reprises d'autres bourreaux lui arrachèrent des lambeaux de chair par toutes les parties de son corps, et d'autres apportaient du suif fondu et brûlant qu'ils faisaient couler sur les plaies vives.

Le corps de Jean de Brébeuf semblait de pierre, pas une fibre ne tressaillait. Seulement, sur ses lèvres s'amplifiait le sourire.

—Mon Seigneur Jésus, murmura-t-il une fois, voici que je me sens plus près de

vous! Tendez-moi vos bras, ô Seigneur! tendez-moi vos divins bras!

Le sourire qui s'élargissait sur les lèvres de sa victime fit mal à l'Araignée; il semblait que les souffrances de l'autre le torturaient lui-même, tant les traits de sa figure, généralement impassibles, se contractaient de moment en moment.

Un autre monstre s'approcha et versa sur la tête chauve du missionnaire de l'huile bouillante. Avec son sourire doux et sa voix suave Jean de Brébeuf dit au fauve :

—Merci, mon fils, tu me rafraîchis!

L'Araignée fit entendre un grognement de rage.

Il cria à l'un des tourmenteurs :

—Perce-lui les mains et les pieds comme son Dieu!

L'autre obéit avec une joie cruelle. Il tira du feu une barre de fer rougie et lentement perça les deux mains et les deux pieds du missionnaire. La chair grésillait, et aux narines des bourreaux montait une vapeur qui paraissait les enivrer davantage. La victime continuait de prier doucement.

De temps en temps arrivait jusqu'à Jean de Brébeuf un gémissement. Il tournait la tête, et à quelques poteaux plus loin il voyait Gabriel Lalemant qui, sous les tortures qu'on lui infligeait aussi, défaillait.

—Courage, mon fils, disait Jean de Brébeuf de sa voix chaude et ferme, Jésus a plus souffert que nous sans se plaindre. Bientôt vous reposerez dans ses bras!

Il ramenait ses regards remplis de lumières célestes sur ses boureaux.

L'un approchait avec six haches rougies au bûcher et disposées en collier. Il dit en grimaçant :

—Si le Père Noir aime les parures, voici qui va le satisfaire.

Il mit l'horrible collier au cou du missionnaire qui lui répliqua :

—Oui, mon ami, ce collier m'est agréable et me fait beaucoup de bien, s'il n'est ni beau ni riche!

L'Araignée trépignait. Ah! quels tourments donc inventer pour abattre cet homme! S'il se réjouissait de voir et d'entendre Gabriel Lalemant gémir douloureusement, il enrageait de constater que Jean de Brébeuf restait impassible. Et pourtant le corps de l'apôtre n'était plus qu'une plaie atroce. Ah! c'est que ce n'était plus un corps qui vivait, c'était une âme!

Un autre sauvage vint lui enfoncer dans le ventre une sorte de trident rougi au feu. Jean de Brébeuf ne broncha pas... seulement, quelques sueurs, oh! à peine perceptibles, perlèrent pour la première fois à ses tempes. Ses forces diminuaient; mais il avait tellement de volonté sur lui-même, qu'il résistait à la douleur. L'Araignée, ayant aperçu ces sueurs, sourit.

Il fit un geste aux tortionnaires.

Avec un couteau énorme l'un d'eux enleva habilement la peau de la tête à la victime dont la figure demeura placide. Un autre rassembla dans une casserole des braises ardentes et les déposa sur le crâne sanguinolent. Un léger crépitement se fit, puis une mince fumée auréola la tête du patient. Et malgré l'extrême souffrance, Jean de Brébeuf souriait encore.

—Mon fils, dit-il au bourreau, ma tête faisait mal, tu l'as guérie!

Pendant ce temps des cris de douleur, des gémissements, des lamentations, des râlements montaient de toutes parts : c'étaient les autres victimes, les hurons, qui n'avaient pas la force d'endurer de tels supplices.

Vers ces malheureux Jean de Brébeuf tourna la tête et leur cria :

—Mes enfants, élevez vos âmes vers Dieu... lui seul soulage et guérit!

Un des tortionnaires lui enfonça dans la gorge un fer brûlant.

—Parle encore, si tu peux! dit le monstre.

—Que Dieu ait pitié de toi, pauvre insensé! dit le missionnaire en élevant ses yeux vers le ciel radieux.

L'Araignée poussa un rugissement de bête aux abois :

—Ah! chien, si ton Dieu t'empêche de souffrir, il ne peut te sauver de la mort... tiens!

De sa hache il lui fendit la mâchoire.

Sous ce coup terrible Jean de Brébeuf pencha sa tête sur sa poitrine... Il sentit l'agonie venir.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, recevez votre serviteur! Comme il a hâte de vous voir!

On lui coupa le nez, on lui arracha la langue.

Puis, pour la seconde fois, un barbare lui enfonça dans la gorge une barre ar-

dente qu'il retourna et retourna atrocement...

Alors ce colosse qui, pendant seize ans, avait fait trembler les forêts et ses habitants féroces, rendit sa belle âme à Dieu... ou plutôt il alla lui porter cette âme comme la plus pure et la plus exquise des fleurs.

Les tortionnaires avec rage jetèrent ce géant sur le bûcher.

Le supplice avait duré un peu plus de trois heures.

L'Araignée, tremblant, venait de s'approcher pour regarder ce cadavre... Longtemps le jeune chef iroquois avait été dévoré de jalousie et de haine contre le pouvoir surnaturel que semblait posséder le Père Noir. Il eût voulu dompter ce pouvoir qui diminuait tant sa supériorité. Cette puissance mystérieuse que décelaient les gestes et les paroles du missionnaire le subjuguait, l'irritait, et il essayait de se convaincre qu'il pouvait en avoir raison en forçant le prêtre-apôtre à crier grâce. Oh! comme il aurait triomphé alors! Car alors il n'eût existé d'autre pouvoir supérieur au sien! Mais à mesure qu'avançait le supplice du Père Noir, l'Araignée commençait à douter de sa propre supériorité. Une autre supériorité planait au-dessus de la sienne! Ah! ce Dieu que prêchait et qu'adorait cet homme en robe noire, existait-il donc vraiment? Il eut peur de l'admettre, car cette admission eût été pour lui une défaite. Mais lorsque Jean de Brébeuf, sans la moindre défaillance, toujours souriant, toujours priant son Dieu, exhala le dernier soupir, doucement comme un souffle qui s'éteint, le jeune indien sentit tout à coup peser sur lui comme une suprême malédiction. Cette puissance terrible dont il avait douté, qu'il avait narguée et qu'il avait voulu détruire le domina tellement que son coeur fut rempli d'effroi. Il fit entendre une effroyable imprécation, puis, baissant la tête, courbant ses épaules, il s'enfuit dans la forêt comme s'il eût été saisi de la plus grande épouvante.

XX

LES TRISTES RESTES

Trois jours s'étaient écoulés. Les Iroquois avaient repris la route de leur pays, sans chef, car l'Araignée avait mystérieusement disparu. Au village de Saint-Ignace il ne restait plus que des cendres froides et des ossements d'êtres humains.

Deux personnes s'avancèrent douloureusement au travers de ces cendres et de ces ossements. C'étaient Gaspard Remulot et Marie.

—Voilà, dit tout à coup Gaspard en montrant un crâne rôti tenant à peine à un corps carbonisé.

Tous deux pieusement s'agenouillèrent devant ces lamentables restes.

Marie pleura longtemps.

Puis, respectueusement ils ramassèrent ces ossements sacrés, les mirent dans une peau de cerf et s'en allèrent.

Et du grand apôtre des Hurons il ne resta que son sang congelé et un peu de cendres, mais cette divine semence était éternelle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 28 DÉCEMBRE

Biographie de Oscar Séguin

La rivière Ottawa semble se faire une gloire de voir naître sur ses bords, des hommes d'élite, défenseurs des droits de nos rives nationales. En face du Long-Sault, dans la Baie de Rigaud, naquît Oscar Séguin, fils de Procule Séguin et de Lydia Lefebvre, fille d'Antoine Lefebvre-Boulanger, et de Mathilde LaRocque de Roquebrune. Elevé dans les saines traditions, il révela dès son jeune âge, une fougue patriotique peu ordinaire, identique à celle de son arrière grand-père, héros de 37. A l'instar de ces grands patriotes, il résolut de consacrer le meilleur de ses facultés pour l'intérêt et la défense des principes nationaux.

Entré au collège Bourget, (Rigaud), il se fit remarquer par la richesse et la vigueur de son style qu'animait une ardeur combative et une grande précision de jugement; résolu d'agrandir son horizon littéraire et scientifique, il se dirigea vers Montréal pour y puiser auprès des grands maîtres les derniers éléments de la rhétorique et de la philosophie. Armé des grands principes du beau et du vrai, imbu des théories les plus saines de la philosophie, il dédia sa plume au journalisme.

Après avoir collaboré à différents journaux, entr'autres "La Vérité", de Québec, il débuta dans le journalisme actif à "La Patrie", de Montréal, en 1912; passa au "Devoir" en 1913.

Son noviciat terminé dans ces grands quotidiens, sa perspicacité lui fit voir un coin de notre province où sa plume et ses idées pourraient poursuivre leur apostolat. Il vint alors s'établir dans les Cantons de l'Est, à Waterloo, où il fit l'acquisition du "Journal de Waterloo", seul organe canadien-français du district de Bedford. Il se mit à l'oeuvre sans relâche, armé de sa plume, et gare à ceux qui s'écartaient de la vérité et du droit national; il entra en lice par un vigoureux plaidoyer dans la lutte bilingue d'Ontario.

Son activité ne s'arrêta pas là. Doué d'une puissante éloquence, l'un des meilleurs orateurs de nos Cantons, il dévoua sa parole aux luttes politiques, provinciales, fédérales, municipales, faisant campagne aux côtés d'hommes tels que le regretté Hon. Georges-H. Boivin.

Econome de ses instants, il consacre une partie de ses veilles à composer des pièces de théâtre, scenaris, etc., petits chef-d'oeuvres de psychologie et de morale. Apôtre et de plus philantrope, il s'applique au dévouement de la cause agricole et ouvrière du comté de Shefford; sa porte est toujours ouverte pour répondre aux sollicitations de ses concitoyens, donnant ses conseils sans compter.

Au début de 1927, il vendit son journal à l'Imprimerie de Waterloo, Ltée., dont il est le président. En 1928 il abandonna complètement la direction de ce journal pour s'adonner à l'étude de la psychologie et transmettre à la jeune génération des ouvrages utiles et instructifs, fruits de son expérience. En un mot, sa carrière est déjà remplie et fertile, quoique rendu à l'âge de 39 ans seulement.

Le résumé des qualificatifs suivants donneront une idée de son activité et de l'estime dont il jouit.

Ex-directeur et propriétaire du "Journal de Waterloo" de 1916 à 1928. Gérant de la

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

Commission des Liqueurs de Québec, magasin de Waterloo, depuis juin 1921. Président de la Chambre de Commerce de Waterloo, 1924-25-26, directeur, 1926-27. Membre du Club de Réforme, de Montréal, depuis 1924. Ex-membre du Club des Journalistes de Montréal. Membre fondateur et ex-directeur de l'Association des Périodiques canadiens-français catholiques. Membre de la Canadian Weekly Newspapers. Membre de l'Association des Auteurs Canadiens, de la "Producers League des E.-U.", de la Société des Auteurs dramatiques de Paris, France; de la Soc. St-Jean-Baptiste, de Waterloo. Membre fondateur et directeur-artistique du Cercle Ste-Marthe, de Montréal, de 1907 à 1911. Membre fondateur et directeur artistique du Cercle dramatique de Waterloo. Membre fondateur, ex-secrétaire-financier et ex-grand chevalier du Conseil 2077, des Chevaliers de Colomb, de Waterloo, membre des Elks, loge de Sherbrooke.

M. Séguin est l'auteur de plusieurs pièces inédites, entr'autres "La Limite", "Un Million pour Un Casse-tête", "La Laveuse automatique", éditées par M. Edouard Garad, des Editions Garand.

Marié le 17 mai 1915, à Montréal, avec Blanche-Irène Poirier, fille de J.-Uldéric Poirier et de Rose de Lima DeLisle. Eut trois enfants : Marcel, Gisèle et Madeleine. Résidence Waterloo.

En politique : Libéral.

Inutilement!!

Quand John Robertson, président du syndicat qui porte on nom, se présenta chez Pierre Bourgeois, ingénieur civil, très en vue, de Montréal, pour l'inciter à se rendre au Kiénawisik examiner le claim Fafard, il s'attendait, sinon à un refus, du moins à une très grande résistance.

La réalité fut tout autre. Au premier mot, l'ingénieur accepta et avec plaisir de faire les démarches nécessaires. Dès le lendemain, il montait en chemin de fer, se rendre sur les lieux, connaître la formation du roc dans la région, la largeur des veines, leur teneur en minerai, en un mot toutes les possibilités de faire de l'exploitation de ce claim quelque chose d'aussi considérable que les mines de Turimis ou de Porcupine.

Sorti du Polytechnique à l'âge de 22 ans, il avait réussi, sans aide aucune, à se créer dans sa profession, une position enviable. Ancien gérant-général de la "Toison d'Or" qui rapportait, dans le temps, des dividendes énormes, il s'était acquis, en minéralogie, une réputation, qui le faisait passer comme une autorité.

Pierre Bourgeois avait le goût des aventures, un tempéramment puissant. Très ambitieux, il désirait occuper un jour une place unique. Avec la richesse, il voulait contrôler les individus, être un espèce de surhomme qui dompte les événements et les êtres.

C'était passionnement, fougueusement qu'il travaillait à réaliser ce rêve. Plus les difficultés étaient grandes, plus il s'acharnait. Arriviste à l'excès. Tout cela pour satisfaire son orgueil, demesuré, et son égoïsme, plus grand encore.

Depuis quelques années, il ne sortait plus de son bureau, bien qu'il ne l'eut pas détesté. Il refrénait ses goûts d'aventures. Sa présence à Montréal, où on recherchait ses conseils, à prix d'or, lui profitait plus.

Tout lui souriait; la vie, pour lui, avait des complaisances uniques, lorsqu'un jour,

un mauvais marché compromit sa fortune. Ses revenus ne suffirent qu'avec peine à combler le trou dans son budget.

En même temps, il devenait amoureux. La personne qu'il aimait ne le paya pas de retour. Il l'apprit un soir qu'il lui offrit son nom. Dans ce refus, il crut voir une négation de toutes ses qualités. Dédaigné, son amour s'exaspéra. Il grandit en raison des obstacles.

Il se fit un point d'honneur de gagner le coeur de la jeune fille, pour la volupté âcre qu'il éprouverait à lui cracher son mépris. A force d'y penser, il eut la conviction qu'on ne l'aimait pas à cause de son revers de fortune. Sa pauvreté présente lui pesait comme une humiliation continue. Il jura de devenir riche, très riche.

Sur ces entrefaites arriva la proposition Robertson. Il s'agissait, en l'occurrence, d'expertiser le claim Fafard, situé sur le rang VII de Dubuisson en Abitibi que Robertson se proposait d'acheter pour la somme de $300,000 payable en trois versements annuels de $100,000.

A une autre époque, il aurait refusé. Depuis son double déboire, il éprouvait un impérieux besoin de changer d'air et de vie. La griserie des pays sauvages, lui ferait oublier l'enfant cruelle qui avait piétiné son coeur d'homme orgueilleux.

x x x x

C'est une journée magnifique d'automne. Lentement la lune s'est levée sur le lac. Un soleil clair se joue dans l'eau jaunâtre. Sur la rive, les bouleaux et les trembles aux feuilles roussies et dorées mettent une note plus gaie dans le vert sombre des épinettes et des sapins.

Pierre Bourgeois et Jacques Painchaud, le guide, viennent de terminer leur déjeuner; un banc de schiste uni et poli depuis des siècles par l'action des glaciers, leur a servi de table.

—Bonne journée pour prospecter! Si nous allions voir l'affleurement dont tu m'as parlé.

—Les conditions vous vont?

—Elles me vont... C'est loin d'ici?

—Pas trop. Il y a le lac à traverser... ensuite deux milles dans le bois.

Le temps de glisser le "peterborough" à l'eau, d'y jeter les outils nécessaires au prospect, pics, pioches et pelles, quelques provisions pour le dîner et les deux hommes s'embarquent.

Il y a plaisir à canoter ce jour-là; le Kienawisik est calme, l'air grisant, le soleil comme une caresse. Assis à l'arrière, l'ingénieur goûte la joie de vivre; il en sent la volupté. Des rêves surgissent en son imagination, des rêves de prospérité, de puissance. La fièvre de l'or, cette maladie que connaissent tous les prospecteurs, le gagne. Elle s'infiltre en lui. Devant ses yeux, c'est un aveuglement, un mirage, une fumée. Dans cette fumée se dresse des moulins géants. Ses oreilles perçoivent le bruit des marteaux pilons broyant le minérai. Il se voit entouré de prestige, grand, terrible... et un sourire méchant effleure ses lèvres.

x x x x

Après un examen minutieux du claim Fafard, il écrivit son rapport, en en recommandant l'achat. Un soir, il demanda à son aide, s'il ne connaissait pas dans les

alentours quelques gisements aurifères non piquetés. L'autre en connaissait. Ses ressources, très maigres, ne lui permettant pas d'y faire les travaux préliminaires sans lesquels on ne peut prétendre à la possession des claims, il trouva l'occasion propice.

Les conditions suivantes furent débattues, puis acceptées. Le poteau de découverte serait au nom de Painchaud. Quand à Bourgeois, il s'engageait à faire les dépenses nécessaires. Il aurait en retour la moitié de la propriété.

C'est vers ce claim qu'ils se dirigent.

x x x x

—Attention pour aborder. Il y a beaucoup de roches... un coup à gauche... Droit devant vous... Tenez, accostez icitte. Y a pas d'aulnages.

Quelques coups vigoureux d'aviron et la pince de l'embarcation glisse sur la rive vaseuse. Les deux hommes en débarquent, chargés de leur paqueton.

—Maintenant, s'agit de s'orienter...

—Dans quelle direction?

—Ouest. Franc ouest.

La marche à travers la forêt commence. On n'avance qu'avec lenteur. Ici des corps d'arbres qu'il faut enjamber; là un ruisseau à traverser sur des billots; plus loin, de la mousse détrempée.

—On les gagne les claims!

—C'est rien... Si vous étiez venu en été, avec les mouches..... Voyez-vous le rocher?... C'est là!...

—Sur quel lot?

—C'est dans Varsan, le lot...

Bourgeois inscrit les détails sur son calepin.

Une éclaircie. Le feu a ravagé la forêt devant eux. Le terrain est plus solide.

—La rivière est pas loin.

—On aurait pu venir par là.

—Y a pas moyen, à cause des rapides.

Les bottes ferrées résonnent sur le roc. L'ingénieur fiévreux, se penche sur le sol. Il ne voit que de petites veinules blanches. Avec son marteau, çà et là, il gratte la mousse pour les suivre. Tout-à-coup, l'une s'élargit pour en rejoindre une autre encore plus large.

—La maîtresse-veine! s'écrie Painchaud.

Elle pouvait avoir dans les vingt pieds de largeur. Le quartz strié de tourmaline et de serpentine, en était oxidé. Dans le porphyre à côté, de pyrites de fer et de cuivre, respectables de dimensions, luisent sous le soleil. Un peu plus loin, la veine disparaît sous la glaise pour reparaître à quinze pieds de là.

Ils sont sur la hauteur du cap, escarpé de 80 pieds. En bas, la rivière coule, vertigineuse. Le bruit de l'eau sur les roches monte jusqu'à eux.

Concasser le quartz; emplir un plat avec de l'eau stagnante dans le creux d'une souche, y jeter la poussière de roche, et tourner, tourner, tourner en vidant à chaque tour le quartz qui surnage. C'est l'opération du lavage.

Les deux hommes, anxieux, les yeux agrandis de convoitise, regardent le plat, fixément.

Quelque chose reluit soudain... une... deux... trois pépites jaunes, puis d'autres.

—Ca paune! s'exclame Bourgeois. Ca paune ! !

—Ca y est, mon vieux. Nous sommes riches.

Il se dresse sur le roc, tout son être tendu. Il tressaille par toutes les fibres de son corps. Ses narines se dilatent, sa bouche se contracte en sourire... un sourire où il y a de la haine au fond.

Debout lui aussi, absorbé dans un rêve identique, Painchaud, sur le bord de la falaise, regarde sans la voir, l'eau couler en tourbillon blanc d'écume.

L'ingénieur l'examine. Une idée fixe l'obsède. Il passe la main sur son front, comme pour la chasser. Elle persiste... elle prend corps... elle commande. La tentation grandit.

Ce serait si facile... Il voit trouble. Des yeux sont devant lui, des yeux moqueurs, une bouche plissée de dédain... Puis... des moulins... puis... une maison somptueuse... Puis... du noir... du rouge... Il est riche maintenant. Mais cet autre! cet éteignoir! cet ignorant, qui sera son égal, son supérieur.

Il lui en veut soudain.

Ah! s'il était seul propriétaire! il s'adjoindrait un de ses amis qui a beaucoup d'argent! tandis qu'avec l'autre, que faire? Vendre tout de suite! Divisée en deux, quelle sera sa part? Insuffisante.

Et Claire Huguette? Ah! Claire! Elle le regarde avec ses yeux méchants; oui, ils

sont méchants, ses yeux. Pouvoir les crever!...

...La Richesse! quel mot! Il bourdonne dans sa tête avec des bruits de pièces d'or qui se choquent...

...Au fait, ce n'est pas lui qui l'a découverte, la mine. Brusquement Bourgeois s'avance. Il a de l'or devant les yeux, mais cet or est rouge. Il est tout près de Painchaud qui regarde la rivière... Comme il le déteste!... Pourquoi?... Il ne le sait... Ce serait si facile... un accident arrive si vite!... Tiens voilà que Claire Huguette lui sourit! Ses yeux ne sont plus si cruels.

....

Le bras se détache du corps. — Une poussée. — Une masse qui tombe. — Un bruit mat. — L'eau bouillonne.

C'est fini! Pierre Bourgeois est riche!!!

x x x x

Les quarante-cinq milles qui séparent le Kienawisik d'Amos sont longs à parcourir en canot, lorsqu'on est seul et que le vent est contraire. Ils parurent encore plus loin à Pierre Bourgeois. Son canot est lourd à déplacer. Il semble qu'un poids à l'avant, le retienne. C'est le poids de l'absent. Il le voit parfois se retourner, le regardant avec sa face bouffie de noyé. Il tremble alors. Une frayeur lui fait frissonner la peau.

Le fantôme s'évanouit. Une autre personne est là, légère, charmeuse, captivante. Elle aussi, parfois se retourne. Au lieu de l'air muet de reproche, c'est une expression prometteuse de bonheur qui couvre ses traits. L'ingénieur oublie son meurtre pour ne vivre durant des minutes que de l'espérance d'une félicité parfaite.

Le soir du premier jour, il campe sur les bords de l'Askyway. Pour la première fois, il a peur, terriblement peur. Ses nerfs le font souffrir. Des ombres murmurent dans le bois. La main sur les oreilles pour ne pas entendre, il regarde devant lui. Les arbres s'animent. Il reconnait une silhouette; les branches que le vent fait remuer ont des gestes menaçants. Il se ferme les yeux pour ne pas voir. La vision demeure... les voix continuent de parler...

L'obsession ne finit qu'avec le matin, un matin rougeoyant de lumière, solennel.

Très lentement, il poursuit son retour solitaire parlant haut pour s'étourdir. Lorsque le remords le tenaille trop, il fait surgir par la puissance de son imagination, des tableaux heureux de sa vie future.

C'est vrai qu'il est riche! Très riche. Dans quelques années, il vaudra des millions. Ces millions, la vie d'un homme les aura payés; qu'importe!

Pourquoi se mettait-il au travers de sa route. C'est sa faute.

Et il rit... rit... rit.

De retour à Amos, il s'empresse d'avertir qui de droit de l'"accident" arrivé à son compagnon. Sa figure est impassible. Il s'est contrôlé.

Après quoi, plus léger, il s'empresse de se rendre au bureau du gouvernement faire recorder son claim.

—C'est bien le lot... de Varsan, demande le commis.

—Oui.

—Il est déjà accordé...

—Hein... déjà accordé... c'est impossible.

—Il y a un poteau de découverte à l'extrémité sud-est.

Il ne s'était pas rendu jusque-là.

Le commis entendit un éclat de rire formidable auquel il ne comprit rien. L'ingénieur, ensuite, fléchit, ses jambes devinrent de guenille.

Le regard sombre, les épaules voûtées, il sort avec sur ses épaules un poids qui l'écrase... le poids de son remords.

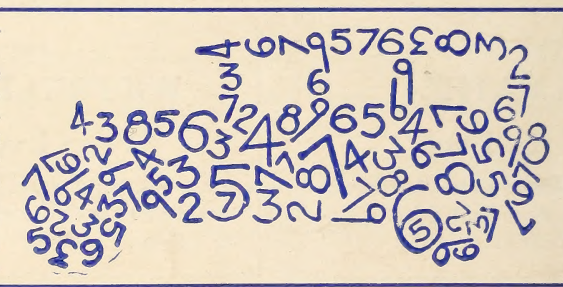
Et à mesure qu'il marche, le poids s'alourdit... s'alourdit... s'alourdit.

AUTO GRATIS *ou* $3000.00 *en* ARGENT

Quelqu'un parmi ceux qui répondront à cette annonce gagnera, absolument gratis, un Sedan Whippet, Star ou Chrysler 6 cylindres ou $1,000.00 en argent. Nous donnerons aussi un manteau en Seal, un piano, un ameublement de chambre à coucher, un ameublement de salle à manger, un radio sans batterie Rogers, un Orthophonic, un Chesterfield, un service d'argenterie, une balayeuse électrique, un service de vaisselle, une lampe électrique sur pied, un bycicle, une montre en or pour dame, une montre en or pour monsieur et plusieurs autres prix dispendieux et des centaines de dollars en argent. Nous avons donné dans le passé des milliers de dollars en argent et des prix de grande valeur, pour faire connaître nos ROMANS CANADIENS, mais voici l'offre la plus généreuse que nous n'avons jamais offerte.

RESOLVEZ CE CASSE-TETE

Voici une vignette représentant un auto entièrement composé de chiffres. Pour le résoudre il faut additionner les uns aux autres tous les chiffres, du 2 au 9. La queue des 6 est recourbée et celle des 9 est droite. Lorsque vous aurez trouvé la solution enregistrez votre réponse sur le coupon ci-joint et mallez-le nous avec votre nom et adresse. C'est peut-être vous que la Providence a choisi pour gagner le 1er prix ou le $1,000.00 si vous nous envoyez votre réponse immédiatement.



$500.00 pour la Promptitude

En plus de ces prix dispendieux et de ces centaines de dollars en argent, nous donnerons un Prix Spécial de $500 en argent pour la promptitude. Rappelez-vous que chaque concurrent gagnera un prix. Il n'y aura pas de perdants dans ce concours et si vous apportez du soin à la solution de ce travail, il n'y a absolument rien pour vous empêcher de gagner le 1er Grand Prix ou le $1,000 en argent à votre choix. Pas un seul sou de votre argent ne vous est demandé aujourd'hui ni plus tard. Nous avons 100 Grands Prix en tout. Mettez-vous à l'oeuvre immédiatement; vous n'en aurez aucun regret à la fermeture de ce concours. Quelqu'un parmi ceux qui répondront à cette annonce gagnera sûrement le $1,000 Pourquoi pas vous? Commencez immédiatement, demain il sera trop tard. Mallez votre réponse aujourd'hui même

QUELQUES GAGNANTS DE NOTRE DERNIER CONCOURS

	Valeur
Mme M. Léridant, 1153 Sanguinet, Montréal.	$1,090.00
Mlle G. Létourneau, 21 St-Joseph, Trois-Rivières.	600.00
Mme J. R. Laberge, 3763 Berri, Montréal.	400.00
Mlle J. Leclerc, 7636 Berri, Montréal	250.00
Mme A. Gélineau, 802 Logan, Montréal	150.00
Mlle E. Barré, St-Hubert, P. Q.	100.00
Mlle P. Boivin, 2265 Champlain, Montréal.	70.00
M. G. Pambrun, 535 Langevin, Saint-Boniface, Man.	50.00

et 91 autres gagnants

Vite! Vite! dépêchez-vous! !

M. le Gérant du Concours
LE ROMAN CANADIEN
1425 Ste-Elisabeth, Montréal.

Ma réponse au problème est. . . . . .
et veuillez me dire si elle est correcte.

Nom. . - . . . .

Adresse. . . . .

. . . .